

Henrique Harguindegay Banet

*La Galice racontée par
des Français*

QU'EST-CE QUE LA GALICE ?

Passées les montagnes arides de León, voici le bout du monde, le dernier quartier nord-ouest de l'Europe continentale. Battus par l'Atlantique, à la longitude de l'Irlande, les 29. 434 km de la Galice sont entourés, au nord et à l'ouest, par l'océan, au sud par le Portugal et à l'est par la province castillane de Léon. Ce pays, qui repose sur un socle granitique, a un relief très montagneux. Ses côtes, capricieusement découpées par les "rías", se développent sur 1. 289 km. Le climat est océanique, doux et humide.

La première chose qui surprend le voyageur, en entrant en Galice, est son orographie intimiste. Le vieux massif galicien s'est fracturé à l'époque des grands cataclysmes. La terre en est sortie morcelée, avec de grandes différences d'altitudes. Cette morphologie particulière du pays imposa la dissémination de l'habitat en petits groupes, conditionnant ainsi l'histoire politique et économique du pays.

Pays de population celte, ses terres ont été occupées par les Romains, par les Germains suèves et par les Wisigoths, mais la vague arabe ne parvint pas jusqu'à elle. Pendant les siècles du Moyen Age, Saint-Jacques-de-Compostelle fut l'aboutissement du très célèbre pèlerinage et l'un des hauts lieux de la chrétienté.

La Galice est à 80 % rurale et conserve ses traditions. Elle a, comme l'écrivait T. S. Elliot, « beaucoup de voix et beaucoup de dieux » que l'on découvre en abandonnant les routes nationales. Une des singularités de la campagne c'est que les heures ne correspondent pas à celles de nos pendules, et que le temps se mesure d'une façon très différente de la nôtre. Nombre de paysans se guident encore, non d'après les tours de l'aiguille sur un cadran, mais selon le temps qu'il faut pour labourer un arpent de terre. Les jours et les nuits se délaient dans les mers et dans les nuages, dans l'aire et dans la boue, dans la pluie et dans la brume avec la douceur d'un ordre ancestral et juste.

Un des problèmes de la Galice est ce *minifundio*, atomisation des exploitations agricoles. Chaque paysan cultive son petit lopin, qui lui permet de subsister, mais qu'il abandonne sans regret lorsque l'occasion se présente : en Galice, 96 % des exploitations ont moins de 1 hectare et 0, 2 % plus d'une hectare. C'est ce qui explique la simplicité des villages que l'on rencontre et l'extrême morcellement des champs (la terre étant un héritage, on en respecte la provenance, ce qui n'en facilite pas l'exploitation.)

Dans ce monde incertain l'état de vie et de mort est tout aussi flou. Les relations entre habitants de l'un ou de l'autre monde sont affectueuses et quotidiennes. *La Santa Compaña (cortège nocturne de voisins morts, ou qui vont mourir dans l'année) s'étire le long des chemins, cierge à la main, n'importe quel jour de la semaine, sauf le dimanche. Nombreuses sont les processions des "morts-vivants", ceux qui doivent être encore en vie par la grâce d'une intervention surnaturelle.

Le docteur Novoa Santos a étudié l'attirance des Galiciens pour tout ce qui touche à la mort. « Cette volonté instinctive de mourir ne se manifeste que chez les gens ayant un subtil instinct poétique ». Ce qui, ailleurs, n'est que le "mal du pays",

commence ici par s'appeler **morriña*, pour ensuite devenir **saudade* quand il acquiert une dimension pathologique. La **morriña* s'efface par le retour au pays mais lorsque ce sentiment se transforme en **saudade* il devient un véritable instinct de mort qui traduit un désir suprême de retour à la terre.

Le christianisme n'a pas réussi à éliminer les croyances primitives. Comme en Bretagne ou en Irlande, Dieu est partout et nulle part : dans la maison, dans les chemins, dans la mer. Les curés continuent de bénir les sources, au large du Finistère ou de la Côte de la Mort ; les marins, comme les légions de Junius Brutus, ressentent encore une "terreur religieuse" devant l'océan, et les paysans s'arrêtent devant les croix de pierre pour y déposer des offrandes à Cérès, en priant le saint adéquat pour que le marché leur soit propice. Non pas que l'on soit très croyant, loin de là ; pour ses gens superstitieux, les saints sont des intermédiaires qui exercent devant la divinité le même rôle que les caciques vis-à-vis de l'administration : saint Antoine se charge de la santé des animaux domestiques ; saint Albert guérit l'aphonie ; saint Blas les maux de gorge et la Vierge au corselet est la préposée aux exorcismes.

Saint-Jacques-de-Compostelle symbolise cette stratification des croyances. Il convient de rappeler la phrase de Miguel de Unamuno : « Aucun homme moderne doué d'un esprit critique ne peut admettre —si catholique soit-il— que le corps de l'apôtre Jacques se trouve à Compostelle ». En fait, ce lieu était déjà un centre de pèlerinage bien avant l'ère chrétienne. Ce lieu était un cimetière ("compost", mélange fermenté des débris organiques avec des matières minérales ; "stèle", pierre plate dressée, qui porte une inscription, des ornements sculptés) où étaient enterrés les prêtres des religions locales.

Peu de pèlerins de nos jours soupçonnent qu'il n'y a pas dans la crypte de la cathédrale de Compostelle le moindre brin d'os du Jacques le Majeur, apôtre de Jésus, que celui-ci surnomma "Fils du Tonnerre" en raison de sa fougue. L'Espagne catholique en a fait son patron, à la suite d'une longue querelle avec les partisans de Thérèse d'Avila. On prétend que l'apôtre Jacques soit venu, après la Crucifixion, évangéliser lui-même la Galice. Mais il n'y a aucune preuve, hors la légende. Retourné en Orient il fût, et cela n'est pas contesté par les historiens, le premier disciple du Christ à être martyrisé, vers 42-44.

Unamuno soutient que le corps vénéré par les pèlerins « n'est autre que celui de l'hérésiarque Priscillien, évêque d'Avila, qui avait mêlé le paganisme galicien et les doctrines chrétiennes. De cette façon —ajoute le philosophe— en rebaptisant les superstitions celtes, Priscillien essaya de christianiser le peuple ».

Nous savons par Sulpice Sévère, contemporain des faits et biographe de saint Martin, que Priscillien a été décapité à Trêves, et son corps ramené « dans un endroit d'Hispanie ». Premier dignitaire chrétien exécuté par le pouvoir séculier, Priscillien fut vénéré durant plusieurs siècles par les Galiciens, son culte ayant été détourné au IX siècle vers celui de Jacques (l'Usurpateur, dans le livre de la Genèse) par le clergé orthodoxe. Les Arabes venaient d'occuper l'Espagne et les résistants chrétiens avaient besoin d'un porte-drapeau exceptionnel afin de galvaniser les populations. C'est ainsi que le Fils du Tonnerre est devenu le "Tueur de Maures", le Matamore, dans la péninsule, et tueur d'Indiens outre-Atlantique, dans la bataille de Zautla, où il se

déplaça —dans un bateau de pierre, sans doute, comme en Galice— afin de prêter main forte à Hernán Cortés.

Comme lui, nombre de Galiciens ont émigré en Amérique, mais eux, dans les soutes des paquebots. Tout d'abord, les Galiciens avaient fourni leurs contingents pour étoffer les légions romaines et pour repeupler l'Andalousie, vidée de ses Arabes. Ensuite, ils poussèrent leurs essaims vers l'Amérique latine : tous les petits galiciens savent aujourd'hui que la plus grande ville de Galice c'est Buenos Aires, dont l'Amicale galicienne compte 70. 000 adhérents. Et de Montevideo à Mexico, à Cuba... que d'autres colonies *gallegas ! Sachez, enfin, que le miracle économique européen des années 60-70 est dû, en grand partie, aux émigrants galiciens installés en France, en Belgique, en Suisse, et en Allemagne.

Pour mieux pénétrer les mystères de cette région, il vaut mieux parler la langue du peuple —le galicien. Les intonations sont mélodieuses, proches de celles du portugais brésilien, et il est parlé par 80 % de la population —paysans, ouvriers, marins et intellectuels. Langue romane, l'une des plus proches du latin, elle possède un rythme dactylique qui, imprégnant le castillan, l'enrichit de tournures insolites et légèrement archaïques. C'est l'un des mystères de Valle-Inclán, de Álvaro Cunqueiro et de Torrente Ballester, qui se comptent parmi les meilleurs prosateurs en langue espagnole. Mais la langue galicienne a des caractéristiques qui dépassent cet accent mélodieux que l'on nous attribue. Par son système syntaxique et grammatical, la langue galicienne se développe avec des hauts et de bas, en spirale. Les Galiciens ne sont généralement pas catégoriques, mais aptes à réaliser "l'harmonie des contraires" que l'on peut illustrer avec le dicton populaire : "Dieu est bon, mais le diable n'est pas mauvais". Cela pourrait expliquer aussi le caractère méfiant que l'on attribue à notre peuple, le fait que les Galiciens répondent toujours "à une question avec une autre question" et que l'on ne sait pas si un Galicien "est en train de monter ou de descendre quand on le rencontre dans un escalier". Balivernes que tout cela ! Non ; le Galicien vous vous en apercevrez, est un être doux, doté d'un sens aigu de l'humour et dépourvu de tout instinct d'agressivité. La femme est habituée à commander et à diriger les affaires de la famille. Point de "tabous" ni sexuels ni moraux. Grâce à elle, l'ascétisme castillan n'a pas eu droit de cité ici. Certes, la dispersion de l'habitat, les nombreuses *romerías (fêtes religieuses en plein air qui finissent toujours après minuit de la façon la plus sensuelle et la plus païenne) y aide. Nous parlons, évidemment, des coutumes de la campagne ; dans les grandes villes ces traditions se sont passablement perdues.

Après cet introït, laissez-vous guider par Charlemagne, madame d'Aulnoy, Eustache Le Noble, le capitaine napoléonien Nicolas Marcel, Robert Wilson, ennemi acharné de Bonaparte, et tant d'autres qui, sélectionnés scrupuleusement par Henrique Harguindey, vous donneront une vision gyroscopique de notre terre, de nos ambitions et de nos frustrations.

Ramon Chao

Depuis des années, en même temps que je faisais des traductions ou des recherches y liées, j'ai été surpris de constater que les allusions à la Galice dans des textes français n'étaient pas si rares que je croyais. Ceci m'a encouragé à approfondir dans cette voie et à réunir le plus possible de documents et de témoignages de Français sur la Galice.

De ce souci est né *La Galice racontée par des Français*¹. Les créations littéraires, les commentaires, descriptions, aventures et mésaventures de pèlerins, soldats, diplomates, savants, voyageurs, journalistes, touristes ou d'autres visiteurs composent une fresque variée et vivante qui s'ouvre au XII^e siècle et arrive, sans solution de continuité, à nos jours.

Galice, juillet 2011

¹ Je remercie Mmes Liliane Brusq et Françoise Gauthier pour la révision des textes.

DANS LES RANGS DE CHARLEMAGNE

Dès les premiers grands moments de la littérature française la présence de la Galice se fait sentir. C'est ainsi que dans la *Chanson de Roland*² (XIIe siècle) nous pouvons lire cette description du "sarrasin félon" appelé Abîme qui précède les troupes du roi Marsile lors de la bataille où Roland trouvera la mort :

*Plus fel de lui n'out en sa cumpaignie.
Teches ad males e mult granz felonies ;
Ne creit en Deu, le filz seinte Marie ;
Issi est neirs cume peiz ki est demise ;
Plus aimet il traïsun e murdrie
Qu'il ne fesist trestut l'or de Galice³.*

(Vers n°1. 471-1. 476)

À l'époque il était proverbial de parler de "l'or de Galice" comme d'une richesse mythique. Autant dire un Eldorado. Cette même image se retrouve dans des sagas norvégiennes inspirées par la littérature épique française. Cependant l'expression a été bâtie à partir de faits réels.

En effet, les Romains avaient su tirer profit de la richesse aurifère des montagnes et des fleuves galiciens tel le Miño⁴ et le Sil. Encore aujourd'hui nous pouvons visiter le paysage des anciennes exploitations d'As Médulas, dans le Bierzo, territoire qui fait partie de la Galice historique. Et la ville d'Ourense porte en son nom le mot *ouro (or) qui était déjà dans sa dénomination latine : *Auriense*.

L'exploitation de cette richesse aurifère a été si rentable que les conquérants ouvriront une route à travers le nord de l'Hispanie pour pouvoir acheminer le métal à Rome. L'historien latin Pline parle d'une quantité de 6. 500 kilos envoyés annuellement de Galice. Et les exploitations aurifères ont duré 250 ans !

Mais nous trouvons une autre présence galicienne dans la Chanson. Avant la bataille finale nous sont présentées les échelles ou corps d'armée. On y lit :

*E l'oidme eschele ad Naimes establie.
De Flamengs est e de barons de Frise.
Chevalers unt plus de. XL. milie
Ja devers els n'ert bataille guerpie.
Ço dist li reis : "Cist ferunt mon servise".*

² *O cantar de Roldán*. Texto bilingüe. Traducción e introducción de Camilo Flores. Clásicos en gallego. Xunta de Galicia. Santiago de Compostela, 1989

³ *Il n'y eut dans ses troupes un félon plus grand que lui. Il a des vices et de fort grandes traîtrises ; il ne croit pas en Dieu, le fils de la Vierge Marie. Il est aussi noir que la poix fondue et il aime plus la trahison et le meurtre que tout l'or de Galice.*

⁴ Nous employons la dénomination et la graphie officielle actuelle (Miño, Ourense, Tui, Baiona, etc.) pour les noms géographiques galiciens à l'exception de ceux qui ont une forme établie en français (La Corogne, Compostelle, etc.). Nous restituons ces noms dans tous les textes reproduits ce qui évite la déformation et la confusion que parfois on y trouve. Le même critère a été adopté pour les noms des personnes, c'est ainsi que nous employons Xelmirez au lieu de Gelmirez.

*Entre Rembalt et Hamon de Galice
Les guierunt tut par chevalerie⁵.
(Vers n° 3. 067-3. 073)*

Ce Hamon de Galice est le chevalier Raymond de Bourgogne, fils du comte Guillaume le Grand ou Tête Hardie⁶. Avec son cousin Henri, fils du duc de Bourgogne, Raymond est allé donner un coup de main au roi de Castille, León et Galice Alphonse VI dans la *Reconquista contre les Arabes. Les deux cousins deviendront pères de rois. Raymond se mariera avec Urraca, fille d'Alphonse VI, et leur fils Afonso Reimundez sera couronné roi de Galice à Compostelle en 1111 avant de devenir aussi roi de Castille et León sous le nom d'Alphonse VII l'Empereur. Quant à Henri, vassal de son cousin et marié à Teresa, fille naturelle d'Alphonse VI, il commencera à effectuer la séparation du Portugal en tant que royaume indépendant dont le premier roi sera leur fils Afonso Henriques.

Ces allusions à la Galice dans la Chanson de Roland n'ont pas un rapport direct avec le Chemin de Saint-Jacques. Mais elles ont un rapport indirect évident.

En ce qui concerne l'or, une route romaine allant vers la Galice aurait relié Pampelune, León, Astorga et Iria Flavia précédant le chemin de Compostelle. Quant à Raymond de Bourgogne —ou Hamon de Galice— il faut dire que son frère Guy deviendra pape sous le nom de Calixte II, qu'on lui a faussement attribué le *Liber Sancti Jacobi* ou *Codex Calixtinus* et que dans son court pontificat (1119-1125), il donnera un grand élan au chemin et à Compostelle. Sans doute, en l'appuyant, le pape cherchait aussi à aider son neveu Alphonse VII qui aspirait à régner comme empereur sur l'Aquitaine.

Si Calixte II n'est pas l'auteur des cinq livres qui font partie du *Liber Sancti Jacobi*, il est bien l'inspirateur de l'un d'eux au moins : *l'Histoire de Charlemagne et de Roland*, soi-disant écrite par l'évêque Turpin, fidèle compagnon de Charlemagne. Ce récit, connu comme le *Pseudo-Turpin*, raconte l'apparition de saint Jacques à l'empereur pour lui demander d'aller libérer des Maures la Galice, où l'apôtre était enterré, et libérer aussi l'Espagne. L'empereur le fait et rentre en France mais devra à nouveau aller en Espagne pour vaincre le roi musulman Aigoland. Après il convoque un concile à Compostelle où il établit la suprématie de l'Église Compostellane « sur tous les évêques, princes et rois chrétiens d'Espagne aussi bien que de Galice, présents et à venir ». Sur le chemin du retour, Roland qui est avec l'arrière-garde carolingienne sera attaqué et mourra à Roncevaux.

Le texte du *Pseudo-Turpin* a été très répandu au Moyen Âge et a beaucoup contribué à la diffusion de la mort héroïque de Roland car, comme on sait, la *Chanson de Roland* n'a été connue qu'au XIXe siècle. Avec le *Pseudo-Turpin* la Galice aussi est devenue populaire en Europe.

⁵ *Et Naimes établit le huitième corps de Flamands et de barons de Frise. Ils ont plus de quarante mille chevaliers. Jamais devers eux bataille ne sera lâchée. Le roi dit :« Ceux-ci feront mon service ! » . Rembaut et Hamon de Galice, tous deux les conduiront selon l'art de guerre.*

⁶ André de Mandach : *Naissance et développement de la chanson de geste en Europe*. Tome VI : *Chanson de Roland : Transferts de mythe dans le monde occidental et oriental*. Droz. Genève, 1993.

Et bien que l'image du pays n'y soit pas spécialement positive (*Les Francs ne voulurent pas habiter le pays de Galice qui leur sembla trop rude*) un Galicien anonyme joue un rôle bien particulier au moment de la mort de Charlemagne d'après le récit⁷:

Peu de temps après, la mort du roi Charles me fut révélée de la manière suivante. Certain jour que j'étais à Vienne, dans l'église, devant l'autel, plongé dans mes prières, et que je chantais le psaume Dieu, mon secours..., j'eus une vision. Je vis passer devant moi des cohortes innombrables de noirs guerriers qui se dirigeaient vers la Lorraine. [...] j'en remarquai un, semblable à un Éthiopien, qui allait derrière les autres à pas lents. Je lui demandai : «Où vas-tu ?» «À Aix, me répondit-il, pour assister à la mort de Charles et emporter son âme en enfer.»

C'est donc un diable qui veut s'emparer de l'âme de Charlemagne. Et Turpin continue :

Je lui dis aussitôt : «Je t'adjure, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, de bien vouloir revenir auprès de moi au retour de cette expédition » À peine avais-je achevé le psaume que les mêmes cohortes repassèrent devant moi dans le même ordre, et je demandai au dernier, celui à qui j'avais parlé précédemment : «Qu'as-tu fait ?» Le démon lui dit : «Un Galicien sans tête a mis dans la balance tant de pierres et tant de bois qui ont servi aux basiliques élevées par lui que ses bonnes œuvres ont pesé plus que ses péchés. Il nous enleva son âme et l'a remise aux mains du roi suprême.»

⁷ Anonyme: *Histoire de Charlemagne et de Roland par l'archevêque Turpin*, dans Gicquel, Bernard: *La légende de Compostelle*. Tallandier. Paris, 2003.

LE CHEMIN DE COMPOSTELLE

Selon la tradition, en l'année 813 un ermite nommé Pélage qui vivait dans le bois du Libredon vit pendant plusieurs nuits des lumières dans le ciel qui ressemblaient à une pluie d'étoiles allant en direction d'une colline. Il s'adressa alors à l'évêque d'Iria Flavia, Théodomire, qui s'est déplacé avec une suite dans le bois et put voir les mêmes lumières. Dans le "champ de l'étoile" (**Campus stellae* qui serait à l'origine du nom Compostelle) on exhuma un sépulcre de marbre ou **arca marmorica* contenant les ossements de l'apôtre et de deux de ses disciples.

Le roi des Asturies Alphonse II "le Chaste" se rend sur place et la construction d'un sanctuaire y commence immédiatement.

Il faut dire qu'au Moyen Âge on faisait une distinction très nette entre deux territoires de la Péninsule Ibérique, la Galice et l'Espagne, celle-ci étant le territoire sous contrôle des Arabes et la Galice un vaste territoire du Nord et de l'Ouest non soumis au gouvernement de Cordoue, correspondant à la province romaine de Gallaecia et à l'ancien royaume des Suèves, et qui donc comprenait aussi les Asturies⁸. Ce territoire voulant s'affirmer comme royaume "chrétien" et "occidental", les relations avec la Papauté et l'empire carolingien deviennent stratégiques. C'est pourquoi le pape Léon III et l'empereur Charlemagne sont tout de suite informés de la "découverte" du tombeau de l'apôtre. Et c'est pourquoi "la chrétienté" s'accroche à ce symbole.

Et le pèlerinage commence. D'abord ce sont des gens provenant de la région, puis des chevaliers d'autres régions d'Europe venus renforcer leur foi et donner un coup de main à la *Reconquista, ainsi que des évêques et des rois parfois en mission diplomatique plus ou moins secrète. Et bientôt des gens de tout le continent répondant principalement à des motivations religieuses, quoique parfois l'intérêt économique, l'aventure ou la truanderie ne fussent pas exclus. La période la plus intense de pèlerinage sera celle qui s'étend entre le XIe et le XIVe siècle.

Avec l'essor de Compostelle, le pouvoir politique et religieux se déplace des autres centres vers la ville de Saint-Jacques qui connaîtra son point culminant au XIIe siècle à l'époque de l'évêque Diego Xelmirez, organisateur de l'administration et de l'urbanisme de Compostelle. C'est lui qui donnera un grand élan à la construction de la cathédrale et réussira à faire du diocèse un puissant archevêché qui joue un rôle important dans la politique espagnole et européenne. Il est aussi lié à la gestation du *Liber Sancti Jacobi*. Pourtant Xelmirez doit faire face à de violentes révoltes populaires auxquelles il échappe de justesse.

Le XIIe siècle —qui débute par le règne d'Alphonse VII— sera d'ailleurs pour la Galice un siècle d'un grand développement économique et d'un notable fleurissement culturel avec la naissance de la poésie lyrique galégo-portugaise qui verra son apogée au XIIIe et XIVe.

⁸ Cette distinction se maintiendra encore bien après et nous la trouvons dans les livres du *Codex Calixtinus* et dans le *Roman de Ponthus*.

Selon le Pseudo-Turpin, Charlemagne, avant l'apparition de l'apôtre, put regarder plusieurs nuits dans le ciel *un chemin d'étoiles qui commençait à la mer de Frise et, se dirigeant entre la Germanie et l'Italie, entre la Gaule et l'Aquitaine, passait tout droit à travers Gascogne, le Pays Basque, la Navarre et l'Espagne jusqu'en Galice, où reposait alors incognito le corps du bienheureux Jacques*. C'est pourquoi la Voie Lactée reçoit aussi le nom de "Chemin de saint Jacques".

En s'appuyant sur Aimeric Picaud et son *Guide du Pèlerin* contenu dans le *Codex Calixtinus* on a l'habitude de parler de quatre itinéraires français pour aller à Compostelle : la voie de Tours (*Via Turonensis*) qui vient de Paris et passe par Bordeaux, la voie de Vézelay (*Via Lemovicensis*) qui passe par Périgueux, la voie du Puy (*Via Podensis*) qui passe par Cahors, et la voie d'Arles (*Via Tolosana*) qui passe par Toulouse. A vrai dire, il paraît que les itinéraires n'étaient pas établis avec autant de rigueur et que ces indications s'adressaient plutôt aux seigneurs français invités par Alphonse VII qui voulait devenir leur empereur. En fait les pèlerins avaient des itinéraires plus personnels et variables.

À ce propos, l'importance de la voie maritime peut surprendre. On sait que des voyages se faisaient par mer d'Angleterre à La Corogne pour aller à Compostelle dans le XIII^e siècle. Cette voie sera empruntée par des Hollandais, des Allemands et des Français partant de Normandie ou de Bretagne pour longer souvent la côte atlantique et débarquer parfois dans un port français ou du Nord de la Péninsule Ibérique et continuer à pied par une route qui borde le littoral.

Mais dans la Péninsule Ibérique le chemin par excellence est intérieur, le "chemin français". Les quatre voies dont nous avons parlé ne font qu'une à partir de Puente la Reina (Navarre) et un seul chemin, le chemin de Saint-Jacques.

Arrivés à Compostelle nombre de pèlerins continuaient jusqu'à Fisterra, le Finistère galicien. *Finis terrae.*

Parmi les nombreux livres français consacrés au pèlerinage en Galice, c'est sûrement *Priez pour nous à Compostelle* de Barret et Gurgand⁹ qui évoque le mieux l'atmosphère du chemin et divulgue avec le plus de rigueur et d'agrément l'histoire du pèlerinage :

Ils peuplent le paysage du Moyen Age. On les voit se grouper au printemps, comme des migrants à la saison de l'envol. Dans le Livre d'heures de la duchesse de Bourgogne, avril et septembre sont les mois du pèlerin : le départ aux beaux jours, le retour, si Dieu veut, avant les vendanges et l'hiver.

Les pèlerins viennent de partout

Il en part de tous les coins de l'Occident. Ceux des villages gagnent les bourgs, ceux des bourgs se retrouvent au plus proche sanctuaire ou mieux, si possible, à l'un des quatre grands rassemblements du Chemin de Compostelle : Saint-Martin de Tours, la Madeleine de Vézelay, Notre-Dame du Puy et Saint-Trophime d'Arles.

⁹ Barret / Gurgand: *Priez pour nous à Compostelle*. Le livre de poche. Hachette, Paris, 1978.

On reste bien souvent entre pays, pour se soutenir, se défendre, se comprendre.

La même origine géographique renforce souvent la solidarité du groupe devant l'incertitude :

*Sem pelgrin de vila aycela
Que Orlhac proch Jordan s'apela*

(Nous sommes pèlerins d'Aurillac
La ville proche de la Jordanne.)

Ou encore de Moissac :

*Eroun trento ou quaranto
Que parteren a Sen Jacque
Per gagna lou paradis
Moun Diou !
Per gagna lou paradis !*

Saint-Jacques, du haut de sa tour parisienne, les voit partir.

A Paris, ceux qui vont à cheval se retrouvent au jour dit au bas de la rue Saint-Jacques, au carrefour du "travail au fèvre" (forgeron), devant le chevet de l'église Saint Séverin. Ils font bénir leur monture et en marquent la robe avec la clef, portée au rouge, de la chapelle Saint-Martin —lequel Saint-Martin, qui fut grand cavalier et qu'ils pourront vénérer à leur passage à Tours, les protégera.

Et puis il y a la route par mer ou fleuve :

À l'île de Wight, à Portsmouth, embarquent les Anglais, les Irlandais, les Ecossais. Les Allemands suivent les Jakobstrassen de leurs villes, gagnent Vézelay ou remontent le Rhin pour descendre le Rhône et rejoindre à Arles les Italiens venus du grand Saint-Bernard ou du Mont-Genèvre.

On vient de tous les continents connus :

Et voici des Scandinaves, des Estoniens, des Créois et même des Ethiopiens et des Indiens. Vers 1400, on retrouve leurs traces, après celles d'un évêque d'Arménie, dans les archives de la chancellerie des rois d'Aragon, où sont consignées les demandes de sauf-conduits. Pour les Ethiopiens on sait que le roi Alphonse entretient des relations suivies avec le Négus mais les Indiens !

Et de ces pays qui ont excité l'imagination du Moyen Âge :

On trouve, en 1415, un Jacques Brente venu "du royaume du prêtre Jean", terre semi-mythique dont rêverent bien des croisés d'Orient. Ce Jacques Brente voyage à dos de mulet avec, pour tout bagage, un peu de monnaie et un breviaire en langue chaldéenne ; son passeport le décrit noir de peau comme un Ethiopien et ignorant les langues de l'Espagne ; on sait seulement qu'il repartira par la Sicile.

Le chemin atteint ainsi les limites du monde alors connu, rejoignant la route de la soie :

Mais le renom de Compostelle est arrivé plus loin encore. Le franciscain flamand Guillaume de Rubruck peut en porter témoignage. [...] Il est chargé en 1236 (vingt ans avant que naisse Marco Polo) d'une mission diplomatique chez les Mongols. Non loin de la limite septentrionale du désert de Gobi, au campement de Mangou Khan, petit-fils de Gengis-Khan, il rencontre un certain Sergius, moine arménien qui a vécu à Jérusalem.

Grands et petits vont implorer la grâce de Saint-Jacques.

Ce Sergius s'est disputé avec le grand khan et, pour rentrer en grâce, s'est engagé à convaincre le pape de laisser toutes les nations occidentales lui obéir à lui, Mangou Khan. Conscient que sa promesse sera difficile à tenir, il demande son avis à Guillaume de Rubruck : croit-il que le pape lui prêterait des chevaux pour aller à Compostelle demander l'aide du grand saint Jacques ?

Mais est-ce vraiment l'apôtre qui est enterré à Compostelle ?

Les historiens sont en général sceptiques sur ce point. Il n'y a aucune preuve de la prétendue évangélisation de l'Hispanie par Saint-Jacques ni du voyage des disciples avec son corps en Galice. "L'invention" au sens médiéval de "trouvaille" serait plutôt une invention au sens moderne : une fabrication destinée à renforcer l'unité chrétienne face à l'Islam et l'appel à la participation à la *Reconquista dans la Péninsule Ibérique.

Dans son étude très approfondie *La légende de Compostelle. Le livre de saint Jacques*¹⁰, Bernard Gicquel analyse et traduit en français le *Livre de saint Jacques* ou *Codex Calixtinus* —cet ensemble de textes dont nous avons déjà cité certains— ce qui demande une introduction sur la prédication et la translation :

Le rôle dévolu à saint Jacques en Espagne ne tient donc pas seulement à la place éminente qu'il occupe parmi les apôtres. En 415, saint Augustin avait organisé à Hippone le culte de saint Etienne, pour faire face à la fois à la crise donatiste et à la menace des Vandales. Une situation un peu analogue paraît exister en Galice au VIII^e siècle : la région se trouve confrontée à la menace interne du priscillianisme et de l'adoptianisme, et à la menace extérieure de l'Islam.

Il s'agirait donc d'appliquer la même formule :

Pour faire face à ces dangers, l'orthodoxie avait donc besoin d'un champion en la personne d'un saint au-dessus de tout soupçon, capable d'ancrer le patriotisme dans la religiosité. L'exemple de saint Martin, artisan de la conversion chrétienne en Gaule, et dont le tombeau était l'objet de pèlerinages. [...] On voit donc apparaître ici pour la première fois une mise en relation de saint Jacques avec l'Espagne sur la base du passage évangélique qui évoque les deux frères siégeant à droite et à gauche du Seigneur.

¹⁰ Gicquel, Bernard: *La légende de Compostelle. Le livre de Saint Jacques*. Tallandier. Paris, 2003.

Cette interprétation sera reprise plus tard :

Ce n'est sans doute en aucune manière une interprétation canonique de ce passage, mais elle sera reprise plus tard dans le sermon Exultemus du Livre de saint Jacques : Même si la date de celui-ci pose le problème de savoir s'il est contemporain du roi Mauregat ou postérieur à lui, une chose est certaine : aucune mention n'est faite du tombeau de saint Jacques, ce qui signifie sans nul doute que le poème est antérieur à sa découverte.

Et la conclusion de Gicquel est nette :

Ce n'est pas le tombeau galicien qui a fait de saint Jacques le patron d'Espagne, mais sa désignation comme tel qui a incité à y rechercher sa sépulture.

Nous avons lu une allusion au priscillianisme et nous devons nous arrêter sur cette question. Priscillien, un jeune homme appartenant à la noblesse autochtone de la Gallaecia romaine du IV^e siècle, devint par sa vie et sa doctrine -proche du gnosticisme et du manichéisme- une personne vénérée dans un large territoire de l'Occident chrétien et particulièrement suivie par les couches populaires et les femmes. Condamné par l'empereur Maximus, il fut décapité à Trèves avec quatre de ses disciples en l'an 385. Une brutale répression s'abattit sur les adeptes du priscillianisme mais l'hérésie ne put être étouffée. Les restes des suppliciés furent transportés clandestinement en Hispanie et enterrés avec des grandes funérailles. Il semble que bientôt un pèlerinage se soit formé. En tout cas —nous l'avons vu— dans la Galice des Suèves et au VIII^e siècle, le priscillianisme était encore très enraciné.

Ce serait donc Priscillien qui gît à Compostelle ? L'invention du tombeau de saint Jacques serait-elle une nouvelle christianisation d'un culte païen selon la technique habituelle de l'Église Catholique ? Beaucoup de spécialistes se le demandent.

L'écrivain Ramon Chao, Galicien résidant en France, est l'auteur de *Priscillien de Compostelle*¹¹, un récit de voyage initiatique qui de Paris à Compostelle est constamment accompagné de la présence de Priscillien :

*Je téléphone d'une cabine à ma femme Sara, Sarita, qui voulait m'accompagner, mais en *Twingo. Au lieu de quoi elle est partie en avion à Majorque avec des amies.*

— *Tout marche comme sur des roulettes avec Silvina, rassure-toi.*
— *Avec qui ?*
— *Euh...Silvina, la moto, bon, la vespa, tu sais bien...souviens-toi, l'histoire de don Quichotte et Rossinante...*

Je raccroche confus, sentant la méfiance poindre. Puis j'appelle mon bureau, de sorte qu'en arrivant enfin au restaurant, les Italiens sont déjà à table. On me fait une place à côté du guide, un homme de mon âge mais affectueux, qui exerce son

¹¹ Chao, Ramon: *Priscillien de Compostelle*. Terre de Brume. Rennes, 2003.

autorité sur le groupe. Tous végétariens. Réduit au menu mystique, je me résigne à la salade verte, sans fioritures. Adieu foies ! Adieu lardons !

— *Vous savez, me dit le guide, bien que personne ne l'interroge et que je déteste les confidences, nous venons de Florence et nous nous rendons au *Finisterre galicien par le chemin que des milliers de pèlerins ont foulé de leurs pieds, curieux de voir où s'arrêtait le monde et sur quel précipice se terminait le continent.*

— *Et vous n'avez pas peur que l'on vous marche sur lesdits pieds, que l'on vous malmène dans les églises, comme saint Jean de la Croix, parce que vous ne portez même pas de chaussettes ?*

— *Comment voulez-vous qu'on puisse capter les vibrations, le magnétisme tellurique qui court sous le chemin des Étoiles, si nos pieds ne sont pas nus ? Depuis des milliers d'années, en Europe, avant même les déplacements historiques à Compostelle pour adorer Priscillien, les âmes inquiètes se rendaient au *Finisterre en suivant la Voie Lactée. En chaque lieu sacré ils ont érigé des dolmens que les chrétiens ont transformés en églises. Puis-je vous faire remarquer qu'aucune émotion populaire n'a causé des désastres semblables à ceux qu'ont entraînés les persécutions catholiques ? Si nous dressions un bilan des pertes infligées pendant des siècles à l'humanité, par la suppression des vestiges des civilisations païennes, l'Église, éperdue de haine, apparaîtrait comme responsable d'un terrible appauvrissement du monde. Plus qu'aucune autre puissance elle œuvre à la désolation de la surface de la terre. Vous dites qu'elle a compensé largement ces pertes par les chefs-d'œuvre qu'elle a suscités ensuite.*

Je n'avais rien dit, et de tout ce sermon il ne me resta que le nom de Priscillien. C'était la première fois que je l'entendais depuis mon enfance.

Mais que ce soit le corps de l'apôtre ou celui de Priscillien ou ni l'un ni l'autre, que le chemin de saint Jacques soit la route d'un pèlerinage chrétien ou la reproduction d'une ancienne voie des Celtes au bout du monde ou d'une voie antérieure vers l'Atlantide, la réalité est que les pèlerins à Compostelle ont eu la foi.

À la fin du XXe siècle et au début du XXIe le chemin n'est plus le même : si le nombre des personnes qui l'emprunte s'est multiplié prodigieusement, seule une minorité le fait pour des motivations religieuses. La plupart auraient des raisons culturelles ou de thérapie du corps et de l'esprit. Motivations d'ailleurs en rien négligeables.

En tout cas, le Chemin de Saint Jacques a constitué et constitue un lien permanent de communication, d'échange et de brassage entre des peuples et des cultures. La Galice y a beaucoup gagné, elle a aussi beaucoup donné au reste du monde.

Comment les pèlerins historiques et les pèlerins actuels ont-ils vu et voient la Galice et les Galiciens ?

Il y a tout un foisonnement de livres, magazines, articles et reportages actuels en librairie ou dans les média.

Nous nous bornerons à reproduire ce qu' Aimeric Picaud l'auteur du *Guide du Pèlerin*¹² écrit en latin sur la Galice du XIIe siècle :

Après avoir traversé le pays de León, les cols du mont Irago et du mont Cebreiro, on trouve ensuite la Galice. C'est une région boisée qui a des cours d'eau, des prés et des vergers de grande qualité, des sources limpides et de bons fruits, mais peu de villes, de bourgs et de terres labourables.

Et il poursuit :

Le pain de froment et le vin y sont rares, mais le pain de seigle et le cidre y abondent. On y trouve du bétail et des animaux de selle, du lait et du miel, des poissons de mer de toutes les tailles, de l'or et de l'argent, des tissus et des fourrures, ainsi que de l'orfèvrerie sarrasine. La population galicienne est plus proche par ses coutumes de nous autres Français que les autres populations incultes de l'Espagne, mais elle est, dit-on, irascible et fort querelleuse.

¹² Gicquel, Bernard, *ibid.*note 10.

LA COQUILLE (DE) SAINT-JACQUES

NOMBREUSES SONT DANS LA LITTÉRATURE MÉDIÉVALE FRANÇAISE LES ALLUSIONS À LA GALICE. ET ELLES SONT PRESQUE TOUJOURS MOTIVÉES PAR SAINT JACQUES OU SON CHEMIN.

Renart, pour pouvoir échapper à la punition, emploie ainsi la ruse :

*Biaus oncles douz, je vous requier
Congié de saint Jaque requerre,
Pelerin serai para la terre¹³.*
(Renard, Isengrin et le jambon)

Et parodie les invocations au saint des chansons de geste :

Par les Sainz qu'en quiert en Galice.
(vers n°30.115)

Car les chansons de geste font souvent allusion à ce pèlerinage :

Par cel apostle c'on requiert en Galice
(Aioli, vers n° 8.122)

Saint Jaque jure c'on quiert à Compostele
(Raoul de Cambrai, vers n° 3.496)

TOUT LE MONDE SAIT AU MOYEN ÂGE OÙ SE TROUVE L'APÔTRE, ET *le saint qu'on vénère en Galice* sera tout court "SAINT JACQUES DE GALICE". FAIT BIEN ÉLOQUENT.

Ainsi dira Rutebeuf :

*Et si tiens pour fol et pour nice¹⁴
Saint Luc, saint Jacques de Galice
Qui s'en firent martyriser,
Et saint Pierre crucifier.*
(Des Règles)

AU CHEMIN DE SAINT JACQUES COMMENCE UNE DES HISTOIRES D'AMOUR LES PLUS POPULAIRES AU MOYEN ÂGE EUROPÉEN, CELLE DE FLOIRE ET BLANCHEFLEUR, ÉCRITE EN FRANÇAIS AU XII^E SIÈCLE PAR ROBERT D'ORBIGNY¹⁵.

*Uns rois estoit issus d'Espaigne;
de chevaliers ot grant compagnie.
O sa nef ot la mer passee,
en Galisse fu arrivee.*

¹³ « Mon bon et doux oncle, je vous demande la permission d'aller prier saint Jacques ; je serai pèlerin à travers le monde. »

¹⁴ « Et je considère un fou et un niais ».

¹⁵ Robert d'Orbigny : *Le conte de Floire et Blanchefleur*. Publié, traduit et annoté par Jean-Luc Leclanche. Collection Champion Classiques. Honoré Champion. Paris, 2003.

*Felis ot non, si fu païiens,
mer ot passé sor crestiens
por el païs la proie prendre
et les viles livrer a cendre.*

Je reproduis la traduction faite par Jean-Luc Leclanche des vers du début:

Il était une fois un roi qui était parti d'Espagne avec une grande troupe de chevaliers. Il avait fait sur son navire la traversée jusqu'en Galice. Il s'appelait Félix; c'était un païen. Il avait fait cette traversée pour attaquer les chrétiens, pour mettre leur pays à sac et réduire leurs villes en cendres. Il séjourna dans le pays un mois et demi: il n'y eut pas de jour que le roi et ses compagnons ne fussent en expédition. Il pillait les villes, s'emparait des richesses et faisait tout porter à ses navires. Jusqu'à quinze lieues de la côte il ne restait pas une ville, pas un village debout! Le paysan renonce même à y chercher son bœuf!

Voilà le pays entièrement saccagé, ce qui ravit et réjouit les païens. Le roi décide donc de rentrer dans son pays. Alors qu'il a déjà donné l'ordre de charger ses navires, il appelle quelques-uns de ses fourrageurs, une bonne quarantaine de cavalier:

-Armez-vous sans tarder, leur dit-il. Nous viendrons bien à bout du chargement sans vous. Allez vous poster là-bas sur les chemins des pèlerins pour leur tendre un guet-apens et les dépouiller.

Ils gagnent les hauteurs pour observer la plaine, voient de pèlerins qui gravissent la montagne où ils sont en embuscade. Ils fondent sur eux et les attaquent. Les pèlerins renoncent pour la plupart à se battre et, morts de peur, leur livrent tout ce qu'ils possèdent. Dans la troupe il y avait un Français, un chevalier valeureux et courtois, qui se rendait à Saint-Jacques. Il y conduisait sa fille, qui s'était vouée à Saint Jacques avant de quitter son pays parce que son bien-aimée, de qui elle était enceinte, était mort. Le chevalier voulut la défendre. Les païens n'ont que faire de le prendre vivant; ils le tuent, le laissent mort et emmènent sa fille au port.

Dans la cour du roi musulman, la jeune fille accouchera en même temps que la reine maure. Les deux enfants, Blanchefleur, fille de la dame chrétienne, et Floire, fils du roi musulman, vont grandir ensemble. Plus tard ils s'éprendront d'amour mais, contrariés, ils devront fuir et se séparer, parcourant le monde et se heurtant à de graves difficultés. Finalement ils pourront se réunir, heureux. Floire et Blanchefleur auront une fille: Berthe *au grand pied*, la mère de Charlemagne.

L'histoire de Floire et Blanchefleur a connu une grande popularité dans l'Europe médiévale; elle a été bientôt traduite et remaniée (norrois, allemand, flamand, islandais, suédois, danois, anglais, italien, espagnol ...) et Boccaccio s'en est servi dans son *Filocopo*, passant aussi à la littérature orale de beaucoup de pays.

Pour Jean-Luc Leclanche il semble avoir dans le *Conte* une allusion à la mort du père d'Aliénor d'Aquitaine, Guillaume X, mort à en 1137 sur la route de Compostelle.

Le pèlerinage a aussi favorisé le commerce, même si les routes étaient à l'époque peu sûres et le danger guettait. On retrouve aussi le témoignage de ces échanges dans la littérature : dans le fabliau *La bourse pleine de sens un très vieux marchand de Galice* en Savoie joue un important rôle, et dans *Le charroi de Nîmes*,

devant les murs de cette ville, Guillaume d'Orange¹⁶ déguisé en marchand feint de revenir de Galice,

*De marchëans i vi bien .IIII.
Qui repairoient de Saint Jaque en Galice
Si s'en aloient en France, la garnie¹⁷.
(vers n° 949-951)*

Une célèbre bande de malfaiteurs, "Les Coquillards" ou "Compagnons de la coquille", furent au XVe siècle les auteurs de nombreux délits et eurent à Lyon un procès retentissant. Vendaient-ils des coquilles rapportées du pèlerinage alors que son monopole revenait à Compostelle ? Vendaient-ils des fausses coquilles, c'est-à-dire ramassées n'importe où ? Vendaient-ils des coquilles dérobées aux pèlerins ? La pratique de cette escroquerie était, semble-t-il, assez courante.

C'est de cette tromperie qu'est née l'expression "*À qui vends-tu tes coquilles*" (À qui prétends-tu tromper ?) que nous pouvons trouver, entre autres, chez Charles d'Orléans et dans la Farce de Maître Pathelin. Et, même si l'expression a disparu, nous en avons une dérivation encore de nos jours. En effet, nous parlons d'une "coquille" pour désigner une faute, une erreur d'imprimerie. C'est nous-mêmes maintenant qui nous trompons.

La coquille est liée depuis les temps anciens à la fécondité et à la naissance. Songeons à son importance dans la représentation iconographique de la naissance de Vénus ou du baptême du Christ. Il était bien naturel qu'elle devienne, avec le pèlerinage à Compostelle, le symbole de cette "renaissance" opérée grâce au corps d'un saint venu de la mer.

L'adoption du symbole se fait par l'attribution d'un miracle à saint Jacques. Un chevalier qui longeait la côte de Galice —dit-on— s'est précipité en mer avec son cheval. Il invoqua alors l'apôtre et put ressortir de l'eau. Son corps était alors tout recouvert de coquilles.

Il serait trop naïf de croire à une espèce d'uniforme officiel des pèlerins. Chacun s'habille comme il peut. Il n'en reste pas moins que certains éléments étaient très généralisés vu leur utilité.

Le chapeau, d'habitude large et relevé sur le front pour faciliter la vision, et une robe longue serrée à la taille sous un surcot fendu par devant pour ne pas gêner la marche. Avec le temps, l'évolution du chaperon et de la cape fera naître la "pèlerine".

¹⁶ Le héros de la chanson de geste est un autre Guillaume d'Aquitaine qui précède de trois siècles celui que nous venons de citer.

¹⁷ "Il aperçut quatre marchands qui revenaient de Saint-Jacques de Galice et qui allaient en France, la bien garnie". Ces vers ne se trouvent pas dans les versions du Charroi habituellement publiées (dites A et B) mais dans un autre manuscrit. Nous le reproduisons du site Internet du CIXII (Center for Interdisciplinary Study of the Twelfth Century) : <http://medieval.cls.ro/Charroi.html>

Et la besace, une sorte de bourse en cuir portée en bandoulière contenant quelque chose à manger et les menues affaires du voyageur. Elle était souvent accompagnée de la calebasse sèche contenant l'eau, en général accrochée au bâton du pèlerin, au bourdon qui aidait à faire le chemin, utile pour s'appuyer mais aussi éventuellement pour se défendre.

Et bien en vue, pour être reconnue comme personne de paix, la coquille, devise du pèlerinage. Sur la tête ou sur le corps. Ou sur les deux.

CHANTS D'AMI

La Galice a eu une importante littérature médiévale. Surtout en ce qui concerne la poésie. Mais elle est restée longtemps inconnue ; les recueils poétiques, les *Cancioneiros, n'ont été découverts qu'au XIXe siècle.

Pendant le Moyen Âge le galicien et le portugais ne faisaient qu'une langue, et n'est qu'après l'indépendance du Portugal et l'agrandissement de ce royaume vers le sud, en territoire gagné aux Arabes, que la séparation des deux langues commença à se faire. La Galice fut de plus en plus placée sous la dépendance de la couronne de Castille et la langue galicienne perdit progressivement son importance avec l'imposition du castillan.

Mais pendant longtemps le galicien eut le caractère de langue officielle —dans la mesure où on peut parler au Moyen Âge de "langues officielles"— et même après, elle fut considérée dans le Royaume d'Espagne comme la langue poétique par excellence. C'est ainsi que des poètes originaires d'autres aires linguistiques de la péninsule ibérique utilisèrent le galicien pour des compositions poétiques. Ce fut le cas du roi Alphonse X "le Sage" qui écrivit en galicien les *Cantigas de Santa María*, compositions pour louer la Vierge.

On classe les poèmes des troubadours galégo-portugais en trois genres : les *cantigas de amor, chants où le troubadour proclame l'amour pour sa dame, les *cantigas de amigo, chants où la dame est censée chanter l'amour pour son ami, et finalement les *cantigas de escarnho e de maldizer, chants de raillerie, de médisance.

Un poète français actuel, Henri Deluy, traducteur lui-même de poésie, est l'auteur d'une importante anthologie¹⁸ dont l'un des principaux mérites est de situer les troubadours galégo-portugais au sein du mouvement des troubadours du Moyen Âge européen. Cette anthologie réunit 183 compositions des trois genres dont la plupart a été traduite par Deluy — souvent avec la collaboration de Madalena Arroja- et une vingtaine adaptés par d'autres poètes français contemporains, certains d'entre eux liés à la revue *Action Poétique*.

Deluy est enthousiaste vis-à-vis de deux genres.

Les chants de médisance et de raillerie d'abord :

Somptueux.

La diversité, la puissance d'interventions, la drôlerie, le tragique des chants de médisance et de raillerie galégo-portugais les placent au-delà, plus loin et ailleurs que les équivalents provençaux, malgré les états de grâce de quelques-uns de ces derniers (je pense notamment à Peire Cardenal).

Mais surtout les chants d'ami :

¹⁸ Deluy, Henri: *Troubadours galégo-portugais. Une anthologie*. P.O.L.Paris, 1987.

Ils sont la singularité fondamentale de la lyrique galégo-portugaise dans la famille européenne des troubadours et jongleurs et dans l'histoire de la poésie, peut-être aussi de la chanson. Appropriation et mutation d'une tradition locale existante, dans laquelle la répartition musicale des rythmes commande la structure strophique du poème, la forme du vers, son découpage et ses techniques, le chant d'ami est un cri du cœur.

Les chants d'ami sont pour Deluy : « un cri inversé du cœur d'amour ».

[...] *Les Galégo-portugais n'ont évidemment pas inventé ce renversement, ni l'art du parallélisme qui lui fournit son cheminement. On en trouve trace dans de nombreuses poésies du monde. L'un et l'autre viennent de loin.*

Les Galégo-Portugais sont cependant les seuls à nous proposer un ensemble aussi vaste, aussi cohérent, aussi typique et aussi réussi. Aussi éclatant de réussite.

Cette fascination a poussé Deluy à publier séparément sa traduction des poèmes de Martin Codax dans une édition très restreinte et particulièrement soignée, illustrée par des gravures de Marc Charpin¹⁹.

Les sept chants —qui nous sont parvenus avec leur musique originale— constituent une espèce de monologue théâtral, une suite dans laquelle la fille exprime son inquiétude : est-ce que l'ami viendra à sa rencontre ?

À l'aide de la première strophe de chaque poème nous suivrons le parcours pour conclure avec la liesse du dernier chant tout entier :

1)

*À Vigo, sur le parvis,
dansait un corps gentil :
d'amour je suis !*

2)

*Ma sœur gentille, viens vite avec moi
vers l'église, à Vigo, où est la haute mer,
nous aimerons les flots.*

3)

*Ah Dieu, s'il savait assez tôt, mon ami,
comme je suis seule, à Vigo,
moi, l'amoureuse.*

4)

*Toi, la vague, que je viens regarder,
si tu savais me dire
pourquoi s'attarde mon ami,
sans moi !*

¹⁹ Codax, Martim: *Les sept chants d'ami*. Traduits et présentés par Henri Deluy. Lithographies de Marc Charpin. Avec/Royaumont. 1987.

5)

*Vagues à la mer de Vigo,
le voyez-vous mon ami,
Ah Dieu,
qu'il revienne au plus tôt !*

6)

*J'ai eu le message,
là, revient mon ami :
et je vais, mère, à Vigo.*

7)

*Que toutes celles qui savent aimer leur ami
accourent avec moi, vers la mer, à Vigo,
et nous plongerons dans les flots.*

*Que toutes celles qui savent aimer leur aimé
accourent avec moi vers la mer agitée,
et nous plongerons dans les flots.*

*Accourent avec moi, vers la mer, à Vigo,
nous y verrons là mon ami,
et nous plongerons dans les flots.*

*Accourent avec moi vers la mer agitée,
nous y verrons là mon aimé,
et nous plongerons dans les flots.*

(Traduction d'Henri Deluy)

On comprend bien l'enthousiasme du linguiste Roman Jakobson qui a qualifié ces poèmes de "bijoux magnifiques"²⁰.

Et une autre anthologie a vu le jour quelques années plus tard de la main d'un illustre philologue romaniste, autorité dans la littérature occitane et écrivain lui-même en cette langue. Pierre Bec (Pèire Bèc) a publié *Chant d'amour des femmes de Galice*²¹, une anthologie de *cantigas d'amigo* dans une édition trilingue (original galégo-portugais et traductions occitane et française) adressée à un public plus spécialisé que celle de Deluy mais pas moins intéressante pour autant.

²⁰ Roman Jakobson: *Carta a Haroldo de Campos sobre a textura poética de Martín Códax*. Grial, nº 34, Vigo, outubro-decembro, 1971.

²¹ Pierre Bec: *Chant d'amour des femmes de Galice. Cantigas d'amigo galégo-portugaises*. Atlantica, 2010.

PONTHUS ET SIDOINE

Le *Roman de Ponthus et de Sidoine*²², écrit à la fin du XIVe siècle ou au début du XVe fut un roman de chevalerie très populaire dans toute l'Europe et très vite traduit en d'autres langues. En voici le sujet :

Le sultan de Babylone réunit ses quatre fils pour leur communiquer ses projets. Il établira comme successeur son fils aîné et ordonne aux trois autres —à chacun desquels il donnera trente mil hommes— de conquérir pendant trois ans le plus de territoires chrétiens possible.

Brodas, le premier des fils du sultan s'introduit par la ruse dans la ville de La Corogne, tue le roi Thibor de Galice et s'empare du royaume. Un groupe de quatorze enfants, fils de nobles, parmi lesquels Ponthus (ou Pontus), fils de Thibor, et son cousin Polidès échappe à la mort et aidé par un noble galicien qui feint de collaborer avec les conquérants fuit en bateau. Le navire de Ponthus et ses compagnons fait naufrage devant les côtes bretonnes et les enfants sont accueillis par le roi de Bretagne qui les fait éléver par les seigneurs du pays. Ponthus y est bientôt célèbre pour sa sagesse et sa beauté et Sidoine, la fille du roi, « la plus belle, la plus douce et la plus courtoise demoiselle du royaume de France et de Bretagne », tombe amoureuse de lui et lui fait promettre de devenir son chevalier le moment venu.

Quand la Bretagne est attaquée par les Musulmans commandés par Karadas, un autre des fils du sultan, Ponthus sera le héros libérateur mais il s'exilera devant l'intrigue de Guenelet, un de ses amis galiciens, jaloux de lui. Dans la forêt de Brocéliande il prie Dieu et organise un pas d'armes, défiant sous le nom de Chevalier Noir aux Armes Blanches les chevaliers bretons. Il gagne les tournois et envoie les vaincus se constituer prisonniers de Sidoine. Après une année de combats il se fait connaître et rentre triomphant, l'amour retrouvé. Mais une calomnie de Guenelet auprès du roi provoque un nouvel exil.

En Angleterre, sous le nom de Sourdit de Droite Voie, il sera aussi admiré à la cour du roi et, après avoir joué un rôle définitif dans la bataille qui oppose le roi d'Angleterre et celui d'Irlande il réconciliera les deux à travers le mariage du roi d'Irlande avec la fille cadette du roi d'Angleterre. Plus tard il dirigera la victoire des Anglais sur les Maures qui ont fait une troisième tentative d'invasion commandés par Corbachain, le troisième des fils du sultan. Malheureusement les deux fils du roi d'Angleterre mourront dans la bataille. Le roi veut prendre Ponthus comme successeur le mariant avec sa fille aînée mais très poliment il refuse.

En Bretagne, Guenelet, le trompeur, est devenu maître de la volonté du roi et conseille celui-ci de marier Sidoine avec le roi de Bourgogne, neveu de celui de France. Un chevalier breton part, envoyé par Sidoine, pour essayer de retrouver Ponthus et l'avertir. Les rois d'Angleterre, d'Irlande et de Cornouaille lèveront une armée pour que Ponthus puisse reconquérir son royaume de Galice. Arrivé en Bretagne, Ponthus tue en joute le roi de Bourgogne le jour prévu pour le mariage forcé de Sidoine. Le roi et les seigneurs bretons sont heureux du retour du chevalier, qu'on croyait mort. On célèbre le mariage de Sidoine et Ponthus mais il fait le vœu de ne pas le consommer jusqu'à ce qu'il ait récupéré son royaume.

Ponthus débarque près de La Corogne et libère le pays, où il est couronné roi. Mais un songe funeste le fait rentrer en Bretagne hâtivement. En effet, Guenelet, qui gouvernait en l'absence de Ponthus, a fabriqué de fausses lettres qui communiquent la défaite de l'expédition en Galice et la mort de Ponthus. Guenelet veut se marier avec Sidoine et devant la négative de celle-ci, enfermée dans une tour, essaie de la prendre par la force. Heureusement, Ponthus arrive au dernier moment, sauve Sidoine et tue Guenelet rétablissant définitivement la situation.

Après avoir marié son cousin Polidès à la fille aînée du roi d'Angleterre, Ponthus demeure en Bretagne où il succédera à son beau-père. Comme roi de Bretagne et de Galice il

²² Anonyme: *Le roman de Ponthus et de Sidoine*. Édition critique de Marie-Claude de Crécy. Genève, Droz, 1997.

passera une année dans son pays avec Sidoine, allant en pèlerinage à Compostelle, et après ira en Espagne où —accompagné de ses barons de Bretagne, d'Anjou, du Maine, de Poitou, de Touraine et de Normandie— continuera la lutte contre les Sarrasins.

En paix et félicité, bien uni à sa femme et en liaison étroite avec son cousin déjà roi d'Angleterre, Ponthus régnera longtemps en Bretagne à la satisfaction de tous.

Le *Roman de Ponthus*, est l'un des derniers romans de chevalerie, adaptation en prose d'un autre antérieur en vers avec d'autres personnages, le *Roman d'Horn*, écrit en anglo-normand. Ponthus est le champion de Dieu et de sa dame, guerrier triomphant mais ne guerroyant que pour ces idéaux et fidèle à un code d'honneur basé sur les qualités morales et l'attachement à une justice qui correspond à l'ordre féodal. C'est ainsi que Ponthus rétablit la Chrétienté et les rois déchus ou menacés et, après toute une vie de souffrance, il regagne le haut lieu qui lui correspond non seulement en raison de sa naissance mais des mérites dont il a fait preuve.

Le *Roman de Ponthus* est aussi un "miroir des princes", un livre d'enseignement pour les jeunes nobles qui doivent apprendre du courage, de la sagesse et de la générosité du modèle. Et non seulement d'une façon indirecte, s'instruisant par l'exemple donné, mais aussi d'une façon directe par les paroles que le chevalier leur adresse, comme les instructions qu'il donne à son cousin, futur roi d'Angleterre. Le roman a été le livre de chevet de nombreux jeunes nobles d'Europe pendant longtemps et il n'est pas surprenant que bien des parents ait imposé à l'époque le prénom de Ponthus à leurs enfants. Nous ne citerons que deux personnages connus du XVIe siècle : le poète de la Pléiade Pontus de Tyard et le noble languedocien Pontus de la Gardie, devenu en Suède héros militaire et grâce à qui le prénom Pontus est encore usuel dans ce pays.

L'aspect le plus important du *Roman de Ponthus* en ce qui concerne la Galice c'est l'insertion du pays dans un cadre de relations étroites entre les pays celtes. Qui plus est : le roi de Bretagne y assure que des liens entre les deux pays existaient déjà avant l'arrivée de Ponthus :

Et quand le roi les vit et entendit tout sur la mort du roi de Galice et l'exil du pays il pleura et eut grand deuil, car il aimait à merveille le roi, et disait qu'il l'avait très bien accueilli et fait honneur dans les régions d'Espagne où il était allé faire la guerre aux Sarrasins en compagnie du roi de France. « Et je vous assure —dit le roi— que c'est un très grand dommage pour toute la chrétienté, car le roi était à merveille beau et bon chevalier et aussi aimé du pays. Et entre nous Bretons y avons plus grand dommage que les autres nations car nous envoyons échanger nos marchandises avec leurs vins. Nous avons vraiment perdu plus que l'on ne croit. Dieu veuille, par Sa grâce, délivrer le pays de cette fausse loi ! Et puisque Dieu m'a fait le privilège d'avoir le fils du roi et les enfants des barons, je Lui en rends grâces et merci, car je les ferai nourrir et apprendre comme mes propres enfants ».

C'est ainsi que les pays celtiques —la Bretagne et la Galice d'abord entre eux mais ensuite aussi l'Angleterre, le Cornouaille, l'Ecosse et l'Irlande avec la Galice— vont établir des liens solides d'amitié et de parenté à travers les mariages, sous la direction de deux rois d'origine galicienne.

Bien sûr ce n'est qu'une fiction littéraire mais il ne faut pas oublier une réalité historique très importante. Au VIe siècle une population bretonne provenant des îles

Britanniques s'est installée dans le Nord de la Galice, dans un mouvement migratoire du même type mais bien plus petit que celui qui s'est produit en direction de la Bretagne. Ces Bretons ont établi une communauté, Britonia, qui avait son propre évêque, Maeloc, et ils ont été reconnus et respectés pendant longtemps dans le pays. Au XIII^e siècle des documents galiciens font encore allusion à "*ces hommes qui étaient appelés Bretons*"

Est-il donc trop aventureux de supposer qu'en plus des relations commerciales la conscience de ces relations historiques avait pu se conserver ?

On peut toujours en Bretagne, à Paimpont, dans la forêt de Brocéliande, domaine du roi Arthur, contempler "le hêtre de Ponthus", à côté du "Champ des tournois". Une légende raconte que Ponthus aurait planté ce hêtre, une autre assure qu'après sa mort Ponthus renaquit sous forme d'arbre et le voilà avec les restes des pierres du château. Pour certains le nom de Paimpont viendrait du breton *penn et de Ponthus, ce serait donc la tête de Ponthus, la capitale de Ponthus...

Quoi qu'il en soit, il est toujours présent.

ROLAND FURIEUX ET FURIEUX PICROCHOLE

La popularité de Ponthus a duré bien longtemps. De nombreuses éditions et traductions dans de différentes langues (anglais, allemand, néerlandais...) se sont succédées pendant le XVe et XVIe siècle.

Mais un autre roman viendra renouveler la présence de la Galice. Il s'agit de l'*Orlando furioso* (*Roland furieux*), de l'Arioste, publié en 1516, qui est vite traduit en français et devient très populaire²³. Un roman en vers où se mêlent les exploits chevaleresques avec des aventures surprenantes peintes avec des traits subtilement parodiques.

Nous pouvons y lire l'histoire de la princesse Isabelle, fille du roi de Galice, et du prince Zerbin, fils du roi d'Ecosse, secourus par Roland. Leur amour foudroyant et toujours menacé aura une fin tragique.

On trouve des coïncidences entre l'histoire de Ponthus et Sidoine et celle d'Isabelle et Zerbin : le lien entre pays celtiques, le naufrage des bateaux dans la fuite, la participation active des deux princes à la défense du pays contre les sarrasins, la trahison de l'ami...

À tel point que nous pouvons nous demander si l'expression "l'infortuné roi de Galice" que l'Arioste utilise pourrait bien être une allusion à Thibor (ou à Ponthus avant sa fin heureuse). Il est bien vrai que dans le *Roland furieux* le roi de Galice, père d'Isabelle, est musulman —et c'est pourquoi elle fuit ne pouvant pas se marier avec un prince chrétien— mais c'est peut-être un trait parodique.

Toujours est-il qu'Isabelle et Zerbin se sont connus pendant des joutes organisées par le père de la première à Baiona, port assez important où est arrivée en 1495 la première des caravelles de Christophe Colomb pour annoncer la découverte du Nouveau Monde et d'où partaient de nombreux bateaux pour exporter des produits galiciens, principalement le vin de la région de Ribadavia (le *ribeiro) qui avait la renommée d'être parmi les meilleurs d'Europe.

Le nom de Galice était familier pour bien des Français lorsqu'en 1536 Rabelais rend compte dans son *Gargantua*²⁴ de l'hallucinant projet de conquête du monde par Picrochole et cite comme premier repère de ce voyage la Galice :

À Bayonne, à Saint-Jean-de-Luz et à Fontarabie, vous saisirez tous les navires et, en côtoyant la Galice et le Portugal, vous pillerez toutes les contrées maritimes jusqu'à Lisbonne où vous aurez en renfort tout l'équipage qu'il faut à un conquérant.

N'oublions d'ailleurs pas que le personnage de Picrochole est une caricature de Charles Quint lequel s'était embarqué en 1520 en Galice, à La Corogne, pour prendre possession de l'Empire en Allemagne.

²³ Arioste: *Roland Furieux*. J. Mallet et Cie. Paris, 1844.

²⁴ *Gargantua*, chapitre 33, in Rabelais: *Oeuvres complètes*. Edition de Mireille Huchon. Bibliothèque de la Pléiade. Gallimard, Paris, 1994

PYRARD DE LAVAL A LA MERCI DES VAGUES

Étant donc enfin sur le point d'entrer en la baie des îles de Baiona, en la côte de Galice, nous rencontrâmes un petit navire qui y entrait comme nous, ce qui nous donna une grande peur et appréhension. [...] Le jour d'auparavant un navire de corsaires avait pris une caravelle au même lieu, et lorsque nous entrâmes ils étaient tous deux à l'ancre ésdites îles, là où ils déchargeaient ladite caravelle, mais ils étaient d'un côté, et nous passâmes de l'autre et allâmes près de la ville, il y en a trois ou quatre petites dans cette baie.

Comme nous eûmes donc heureusement pris terre le 27 janvier de l'an 1611, je me souvins d'un vœu que j'avais fait aux Indes en ma prison de Goa, qui était, que si Dieu me faisait la grâce d'aller jamais en Espagne, je ferais le voyage de Saint-Jacques en Galice, ce dont je priais toujours Dieu de bon cœur étant sur mer²⁵.

C'est François Pyrard, un marchand de Laval, qui parle ainsi lorsqu'il retrouve heureusement le calme après dix ans d'une existence pénible par mers, îles et terres de l'Océan Indien.

Parti de Saint-Malo dans un vaisseau armé par une compagnie de marchands à la recherche de nouvelles routes vers l'Inde, le naufrage aux Maldives le force à rester dans ces îles pendant cinq ans. Au contraire de ses camarades qui essayent de tromper les naturels du pays Pyrard adopte une attitude de respect et d'intégration. Il apprendra la langue maldivie et étudiera le pays. Néanmoins sa vie ne sera pas paisible et il sera sur le point de mourir plusieurs fois. Mais lui sera le seul survivant de l'expédition.

Après viendront le Bengale, la côte malabare et Goa, où il demeurera deux ans prisonnier des Portugais. Puis encore des péripéties au Ceylan, l'Insulinde et les Moluques. Finalement il est autorisé à rentrer en Europe mais le hasard l'amène au Brésil. Embarqué enfin pour Lisbonne, l'orage dévie son bateau vers la baie de Vigo.

C'est un court séjour qu'il passe en Galice, même pas un mois, mais les détails qu'il nous apporte dans son récit sont bien intéressants.

Par exemple, l'attaque des côtes galiciennes par les corsaires et pirates. Francis Drake avec une puissante escadre anglaise avait essayé de s'emparer de La Corogne en 1589 mais la résistance acharnée de la population —parmi lesquels une femme, Maria Pita, a eu un rôle symbolique très important— l'avait obligé à y renoncer. Il est revenu alors sur Vigo —qui l'avait repoussé quelques années avant— et là il eut plus de succès. La ville —petite ville à l'époque— a été ravagée.

Ou l'importance du port de Baiona —significativement les îles Cíes sont connues comme Îles de Baiona— où il rencontre de nombreux navires français « *qui étaient à l'ancre aussi pour trafiquer là* » et le reçoivent avec admiration et le mettent au courant de ce qui est arrivé en France pendant ces dix ans.

²⁵ Pyrard de Laval, François: *Voyage aux Indes Orientales (1601-1611)*. Édition de Xavier de Castro. Chandeigne, Paris, 1988.

Des bateaux basques de Bayonne et de Saint-Jean-de-Luz sont aussi ancrés à Pontevedra (« *ville assez belle et marchande* ») par où il passe allant vers Compostelle pour accomplir son vœu.

À La Corogne (« *une des meilleures villes et ports de mer de toute cette zone de Galice* ») il cherche en vain à s'embarquer pour la France et finalement il s'installe dans un petit port « *entre La Corogne et une ville appelée Betanzos* » où une petite barque de La Rochelle de 35 tonneaux charge des oranges et des citrons du pays pour les emmener en France. Là Pyrard sera le spectateur « *d'une des plus grandes pêches que je vis jamais, et principalement de sardines les plus belles et grosses qu'on saurait voir, de sorte qu'on les donnait quasi pour rien, et pour un sol j'en avais plus que je n'en eusse su manger tout un jour.* »

Dans cette barque il regagne enfin son pays, après avoir constaté la courtoisie et la bienveillance de son hôte et son hôtesse qui « *ne me firent pas payer la moitié de ce que j'avais dépensé* ».

Bien accueilli à Paris, Pyrard de Laval, qui se décrit lui-même comme un "naufrage vivant", n'est qu'une pâle ombre du marchand qui était parti de Saint-Malo. Victime de l'alcool, un chanoine l'aidera à rédiger le récit du voyage qui sera publié avec son dictionnaire maldivo-français et son *Traité et description des animaux, arbres et fruits des Indes Orientales*.

Les attaques des côtes galiciennes par les corsaires et pirates ont continué pendant le XVIe et XVIIe siècle. À peine sept ans après le débarquement de Pyrard la baie de Vigo est à nouveau ravagée par ceux qui depuis ont été appelés "les Turcs" et la petite ville de Cangas est pratiquement détruite. Les Îles Cíes —qui à l'heure actuelle font partie du Parc National des Îles Atlantiques— serviront par leur importance stratégique de base pour les corsaires

C'est sans doute à cette activité de pillage sur les côtes et sur les nombreux navires qui longeaient le littoral galicien que fait allusion François Charpentier, auteur d'un *Discours d'un fidèle sujet du roy touchant l'establissement d'une Compagnie françoise pour le commerce des Indes Orientales*²⁶ publié en 1665 pour divulguer la création de la Compagnie Française des Indes Orientales :

Ils ignorent donc, ou veulent ignorer, ce que le roi fait tous les jours. Je ne parle pas de cette vigilance universelle, qui s'étend sur toutes les parties de l'État, je parle en particulier du soin qu'il prend de protéger ses sujets qui trafiquent dans les pays étrangers. Ils ne savent donc pas que c'est pour ce sujet qu'il a fait depuis peu la dépense d'une armée navale pour donner la chasse aux corsaires d'Alger ? Que c'est pour cela même qu'il entretient encore une escadre pour défendre nos marchands de l'insulte des pirates de Galice.

²⁶ Charpentier, François: *Discours d'un fidèle sujet du roy touchant l'establissement d'une compagnie françoise pour le commerce des Indes orientales*. Paris, 1665. Gallica, la bibliothèque électronique, 1995. Bibliothèque Nationale de France.

MADAME D'AULNOY S'ENQUIERT DE GALICE

Madame d'Aulnoy, femme d'une vie assez agitée et qui servit de modèle à Alexandre Dumas pour la Milady des *Trois Mousquetaires*, eut des liens étroits avec l'Espagne où elle demeura plusieurs années. Dans sa *Relation du voyage en Espagne*²⁷ (1691) apparaît un chevalier galicien, don Sanche Sarmiento, à qui elle demande des renseignements sur la Galice :

— [...] Veuillez plutôt m'apprendre quelque chose de ce qu'on trouve de plus remarquable dans votre pays.

— Ah ! Madame, s'écria-t-il, vous me voulez insulter ; car je ne doute pas que vous ne sachiez pas que la Galice est si pauvre et d'une beauté si médiocre, qu'il n'y a pas lieu de la vanter.

Mais il y a quand même pour don Sanche quelque chose d'important en Galice :

— Ce n'est pas que la ville de Saint-Jacques de Compostelle ne soit considérable ; elle est capitale de la province et il n'y en a guère en Espagne qui lui puisse être supérieure en grandeur ni en richesses. Son archevêché vaut soixante-dix mille écus de rente et le chapitre en a autant. Elle est située dans une agréable plaine, entourée de coteaux dont la hauteur est médiocre, et il semble que la nature ne les a mis en ce lieu que pour garantir la ville des vents mortels qui viennent des autres montagnes. Il y a une université : on y voit de beaux palais, de grandes églises, des places publiques et un hôpital des plus considérables et des mieux servis d'Europe. Il est composé de deux cours d'une grandeur extraordinaire, bâties chacune des quatre côtés, avec des fontaines au milieu. Plusieurs chevaliers de Saint Jacques demeurent dans cette ville, et la métropole, qui est dédiée à ce saint, conserve son corps. Elle est extrêmement belle et prodigieusement riche. On prétend que l'on entend à son tombeau un cliquetis comme si c'était des armes que l'on frappât les unes contre les autres, et ce bruit ne se fait que lorsque les Espagnols doivent souffrir quelque grande perte. Sa figure est représentée sur l'autel et les pèlerins la baisent trois fois et lui mettent leur chapeau sur la tête, car cela est de la cérémonie. Ils en font encore une autre assez singulière ; ils montent au-dessus de l'église, qui est couverte de grandes pierres plates. En ce lieu est une croix de fer où les pèlerins attachent toujours quelques lambeaux de leurs habits. Ils passent sous cette croix par un endroit si petit qu'il faut qu'ils se glissent sur l'estomac sur le pavé, et ceux qui ne sont pas menus sont prêts à crever. Mais il y en a de si simples, ou de si superstitieux, qu'ayant omis de le faire ils sont revenus exprès de quatre et cinq cent lieues, car on voit des pèlerins de toutes les contrées du monde. Il y a la Chapelle de France, dont on a beaucoup de soin. L'on assure que les rois de France y font du bien de temps en temps. L'église qui est sous terre est plus belle que celle d'en haut. On y trouve des tombeaux superbes et des épitaphes très anciennes qui exercent la curiosité des voyageurs. Le palais archiépiscopal est grand, vaste, bien bâti et son antiquité lui donne des beautés au lieu de lui en ôter. Un homme de ma connaissance, grand chercheur d'étymologie, assurait que la ville de Compostelle se nommait ainsi parce que Saint Jacques devait souffrir le martyre dans le lieu où il verrait paraître une étoile, à *Campo-Stella. Il est

²⁷ Aulnoy, Madame de: *Relation du voyage d'Espagne*. Desjonquères. Paris, 2005.

vrai, reprit-il, que quelques gens le prétendent ainsi mais le zèle et la crédulité du peuple va bien plus loin, et l'on montre à Padrón, proche de Compostelle, une pierre creuse et l'on prétend que c'était le petit bateau dans lequel Saint Jacques arriva après avoir passé tant de mers, où sans un continual miracle la pierre aurait bien dû aller à fond.

Madame d'Aulnoy a une pointe d'ironie sur le scepticisme de don Sanche :

— *Vous n'avez pas l'air d'y ajouter foi.*

Don Sanche sourit et continue son discours en parlant des milices :

— *On les assemble tous les ans au mois d'octobre, et tous les jeunes hommes depuis l'âge de quinze ans sont obligés de marcher car s'il arrive qu'un père ou qu'un parent celât son fils ou son cousin et que ceux qui les assemblent le sussent, ils feraient condamner celui qui cache son enfant à demeurer toute sa vie en prison. L'on en a vu quelquefois des exemples mais à la vérité ils ne sont pas fréquents et les paysans ont une si grande joie de se voir armés et se ce voir traités de *Caballeros et de *Nobles soldados del Rey qu'ils ne voudraient pour rien perdre cette occasion.*

Il est rare que dans tout un régiment il se trouve deux soldats qui aient plus d'une chemise ; leurs habits sont d'une étoffe si épaisse qu'il semble qu'elle soit faite avec de la ficelle. Leurs souliers sont de corde, les jambes nues ; chacun porte quelques plumes de coq ou de paon à son petit chapeau, qui est retroussé par derrière avec une fraise de guenilles au cou ; leur épée bien souvent sans fourreau ne tient qu'avec une corde ; le reste de leurs armes n'est guère en meilleur ordre, et dans cet équipage ils vont gravement à Tui, où est le rendez-vous général, parce que c'est une place frontière au Portugal.

Selon don Sanche, des trois places espagnoles situées à la frontière du Portugal (Tui, Ciudad Rodrigo et Badajoz) c'est Tui qui est la mieux gardée parce qu'elle se trouve en face de Valença, place portugaise fortifiée avec soin et que les deux villes peuvent se battre à coups de canon.

*Elle est bâtie sur une montagne dont la rivière de Miño mouille le pied, avec de bons remparts, de fortes murailles et beaucoup d'artillerie. C'est là [...] que nos *Gallegos demandent à combattre les ennemis du roi et qu'ils assurent d'un air un peu fanfaron qu'ils ne les craignent pas. Il en peut être quelque chose car dans la suite des temps on en forme d'aussi bonnes troupes qu'il s'en puisse trouver dans toute l'Espagne.*

Pourtant ce qui est bon pour l'Espagne n'est pas forcément bon pour la Galice, poursuit-il :

Cependant c'est un mal pour le royaume que l'on prenne ainsi toute la jeunesse ; les terres pour la plupart y demeurent incultes et du côté de Saint-Jacques de Compostelle il semble que ce soit un désert, de celui de l'Océan étant meilleur et plus peuplé il y a beaucoup de choses utiles à la vie et même agréables comme de grenades, des oranges, des citrons, de plusieurs sortes de fruits, d'excellent poisson et

particulièrement des sardines, plus délicates que celles qui viennent de Royan à Bordeaux.

Don Sanche Sarmiento parle aussi à Madame d'Aulnoy de la ville d'Ourense :

Une des choses à mon gré la plus singulière de ce royaume est la ville d'Ourense, dont une partie jouit toujours des douceurs du printemps et des fruits de l'automne à cause d'une quantité de sources d'eau bouillante qui échauffent l'air par leurs exhalaisons, pendant que l'autre partie de cette même ville éprouve la rigueur des plus longs hivers parce qu'elle est au pied d'une montagne très froide ; ainsi l'on trouve dans l'espace d'une seule saison toutes celles qui composent le cours de l'année.

Mais la dame française surprend le chevalier galicien :

— *Vous ne me parlez point, interrompis-je, de cette merveilleuse fontaine appelée Louzana.*

— *Hé ! Qui vous en a parlé à vous-même, Madame ? dit-il d'un air enjoué.*

— *Des personnes qui l'ont vue, ajoutai-je.*

— *On vous a donc appris, continua-t-il, que dans la haute montagne du Cebret on trouve cette fontaine à la source du fleuve Lours²⁸, laquelle a son flux et son reflux comme la mer bien qu'elle en soit éloignée de vingt lieues ; que plus les chaleurs sont grandes, plus elle jette d'eau, et que cette eau est quelquefois aussi chaude que si elle bouillait, sans que l'on en puisse alléguer aucune cause naturelle.*

— *Vous m'en apprenez des particularités que j'ignorais, lui dis-je, et c'est me faire un grand plaisir car j'ai assez de curiosité pour les choses qui ne sont pas communes.*

²⁸ Vraisemblablement les noms sont Lóuzara, Cebreiro et Lor.

LA FLOTTE LA PLUS RICHE QUI N'AIT JAMAIS TRAVERSÉ L'OCÉAN

La mort en 1700 de Carlos II, dernier roi d'Espagne de la maison d'Habsbourg, provoqua une guerre de succession qui fit intervenir les grandes puissances européennes. Deux candidats se proclamèrent rois et une guerre civile commença. D'une part Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, appuyé par la France et dans la Péninsule par les régions de la couronne de Castille. De l'autre l'archiduc Charles de Bavière, appuyé par une vaste coalition comprenant l'Angleterre, la Hollande, l'Empire Autrichien, le Portugal et la Savoie, et dans la Péninsule par les régions de la couronne d'Aragon.

Les finances du royaume d'Espagne se trouvant dans une situation très difficile, on avait projeté, encore du vivant de Carlos II, de faire venir d'Amérique toutes les richesses possibles. Des galions chargés d'or, d'argent et autres effets précieux partirent en juin 1702 du Pérou pour La Havane. Au total 23 vaisseaux dont trois seulement de guerre.

Au danger de traverser l'océan où les corsaires menaçaient le trésor, s'unit la crainte des alliés contraires aux Bourbons. Louis XIV offrit alors à Philippe V d'Espagne une flotte française pour l'escorter : 23 navires sous le commandement du comte de Château-Renault, vice-amiral de France.

Comme le port de Cadix, destin originel de l'or d'Amérique, se trouvait bloqué par une escadre anglo-hollandaise, Château-Renault voulut conduire l'expédition à un port français mais l'amiral espagnol Velasco, voulant éviter d'autres escadres anglaises et accélérer l'arrivée d'une flotte dont beaucoup de membres de l'équipage étaient morts d'épidémie et qui n'avait presque plus de vivres ni d'eau, décida de le conduire à un port espagnol. On choisit alors le port de Vigo.

À son arrivée au port galicien le 22 septembre le Capitaine Général de Galice, prince de Barbanzón, considérant le mauvais état des fortifications et la facilité d'accès pour une flotte ennemie, conseilla aux galions d'aller à Ferrol, port beaucoup plus sûr, mais Château-Renault imposa son critère et les galions se situèrent au fond de la baie, près de Redondela, pour effectuer la décharge. En toute hâte on essaya de fortifier Vigo ainsi que deux petites tours situées de chaque côté de Rande, on leva des milices paysannes et on improvisa une chaîne, derrière laquelle se déployeraient les navires de guerre, pour empêcher l'entrée dans cette zone intérieure de la ria de Vigo à une éventuelle escadre ennemie.

Mais même si le temps pressait, le déchargement des galions aurait pu être fait sans ennui s'il n'y avait pas eu de problèmes "administratifs". Le monopole du commerce avec l'Amérique revenait au port de Cadix qui s'opposa à un déchargement dans un autre port le privant de droits sur les marchandises. D'autant plus que les quantités transportées étaient de cinq à dix fois plus élevées que celles qui étaient déclarées, ce qui provoquait une diminution des droits de la Couronne mais c'était une bonne affaire pour les marchands de Cadix. Finalement, le Conseil des Indes décida d'envoyer un inspecteur pour contrôler la décharge et il mit longtemps à arriver.

Il s’agissait aussi d’une question de politique internationale, d’intérêts français, comme le souligne l’abbé Millot en 1777 dans ses *Mémoires politiques et militaires pour servir à l’histoire de Louis XIV et de Louis XV*²⁹ :

Quelques jours auparavant, les galions du Mexique étaient heureusement arrivés sous l’escorte de vingt-trois vaisseaux français, commandés par le comte de Château-Renault. On les attendait avec une extrême impatience, comme la principale ressource de l’État. Louis XIV en particulier, qui ruinait malgré lui son royaume pour la défense de l’Espagne, se flattait d’être soulagé d’une partie de cet énorme fardeau. Il se hâta d’envoyer ses instructions et ses ordres sur un objet si important.

Il voulait que les effets de la flotte ne fussent point débarqués avant le retour du roi ; que s’ils l’étaient, on défendit de les transporter ou d’en délivrer aucun ; en un mot, que tout fût suspendu jusqu’à ce que le roi eût fait lui-même à Madrid les dispositions les plus conformes au bien de la monarchie. Son intention était que Philippe déclarât confisqué tout ce qui se trouverait sur la flotte pour le compte des Anglais et des Hollandais, ses ennemis, auteurs d’une guerre injuste ; qu’il déclarât en même temps que les autres propriétaires ne recevraient aucun dommage ; mais qu’étant obligé de faire d’énormes dépenses, et de rembourser en partie celles que la France avait déjà faites pour lui, il prétendait emprunter les effets appartenant à ses sujets, à ses alliés, et aux nations neutres ; qu’il leur en payerait pendant la guerre l’intérêt à six pour cent, et que le principal leur serait rendu après la paix dans le terme de trois ou quatre ans.

Je sais —dit Louis XIV dans une dépêche au cardinal d’Estrée— que ce projet n’est pas sans inconvénient, et qu’il y a de fortes raisons pour le combattre ; mais il faut en regarder l’exécution comme une ressource extraordinaire pour continuer la guerre. Le préjudice ne retombera que sur quelques particuliers : on peut même dire que ce sera moins une perte pour eux qu’une occasion qu’ils auront manqué de faire tout le profit qu’ils pouvaient espérer.

Finalement, le chargement d’or et d’argent destiné à la Couronne d’Espagne fut débarqué et envoyé par voie terrestre dans quinze cents charrettes. La partie destinée à la couronne française pour couvrir les frais de protection de sa flotte avait été aussi débarquée mais vu que des nouvelles tranquillisantes arrivaient de Cadix —selon lesquelles l’escadre anglo-hollandaise, ayant souffert d’importantes pertes, était partie dans leurs pays respectifs— elle fut à nouveau rembarquée dans les navires français avec l’intention de l’emmener en France. Les travaux de fortification et de préparation à une éventuelle résistance se relâchèrent et on espéra pouvoir envoyer au port de Cadix les galions chargés de marchandises appartenant à des particuliers.

Hélas ! L’escadre anglo-hollandaise commandée par sir George Rooke apprit que les galions étaient à Vigo et voulut se venger de sa défaite en Andalousie. Le 20 octobre elle parut sur les îles de Baiona. En hâte on essaya de redébarquer les effets précieux.

Et malgré l’immense disproportion des forces (quarante navires franco-espagnols, accompagnés de troupes pour la plupart improvisées, contre cent cinquante

²⁹ Millot, Abbé: *Mémoires politiques et militaires pour servir à l’histoire de Louis XIV et de Louis XV*, in Michaud et Poujolat : *Nouvelle collection des mémoires relatifs à l’histoire de France*. Paris, 1854.

navires anglo-hollandais avec quatorze mille hommes) une bataille acharnée a lieu pendant trois jours, le 22, 23 et 24 octobre. D'abord les troupes de débarquement anglo-britanniques prennent les deux tours. Puis les navires forcent la protection et un violent et long combat commence.

Robert Sténuit, dans son livre *Les épaves de l'or*³⁰ décrit crûment et en détail le combat :

La voie était libre ; alors commença une bataille navale effroyable. Château-Renault, de son vaisseau Le Fort contre-attaqua puissamment. On tirait à boulets rouges et de part et d'autre on s'envoyait des brûlots. Le Solide, déjà démâté, flamba en peu d'instants jusqu'à la flottaison, on en vit sauter des hommes hurlants qui brûlaient comme des torches et l'eau grésillait là où ils s'enfonçaient, puis le feu gagna la sainte-barbe qui explosa dans un fracas d'apocalypse en lançant dans l'espace une pluie mortelle de poutres, d'agres et de débris.

La bataille a lieu dans la zone la plus étroite de la baie :

Il y avait peu de place pour manœuvrer. Les vaisseaux canonnaient flanc contre flanc dans la plus grande confusion ; saoulés de bruits et de fumée, les marins anglais et français lançaient à la fois les grappins d'abordage et bondissaient en même temps à l'attaque en hurlant sauvagement. Les boîtes de goudron enflammé et les grenades à main volaient de navire à navire, on s'arquebusait à bout portant

Français et Espagnols résistent farouchement commandés par leurs vaisseaux amiraux *Le Fort* et *La Bufona*. Mais la situation est désespérée. *Le Solide* explose et se désintègre.

Sur le pont du Triton on se battit de deux heures jusqu'à la nuit : le capitaine, les commis, le fifre et les tambours, le barbier même, tout le monde jusqu'au dernier des calfats piquaient, tiraient, assommaient ; plus on tuait d'Anglais plus il en venait, on pataugeait dans le sang qui ruisselait par les sabords.

Deux navires, accrochés l'un à l'autre, dérivent vers la côte et s'échouent sans que se ralentisse l'ardeur des combattants.

La Bufona coule aussi.

Mais les Anglais et Hollandais sont aussi en difficulté. Le vice-amiral anglais Hopson, à bord du *Torbay* se bat courageusement et il ne se rend pas compte que le vaisseau brûle.

Bientôt des torrents de flammes et de fumée gagnent les trois ponts. C'est un brûlot français qui est venu se coller au flanc du navire amiral et l'arrose de poix enflammée ; le commandant du brûlot, le lieutenant de L'Escalette, gravement blessé, a recommandé en mourant à son successeur d'achever la mission.

Pourtant, le brûlot, *Le Favori*, ne peut pas se dégager du navire anglais :

³⁰ Sténuit, Robert: *Les épaves de l'or*. Amiot-Dumont. Paris, 1958.

Or ce brûlot avait pris à La Havane un plein chargement de tabac ; quand le feu gagne la soute aux poudres l'explosion du brûlot répand dans l'air un nuage énorme de poudre de tabac que le vent rabat sur le Torbay où il étouffe rapidement l'incendie. Toussant, crachant, pleurant, les matelots se jettent à l'eau, nagent désespérément pour s'éloigner de cet enfer ; cent quinze hommes meurent asphyxiés.

C'est une atmosphère infernale :

Le fracas est épouvantable, le siflement des balles, le chuintement des boulets ramés et des balles à l'ange, les salves et les explosions se succèdent sans interruption. Les populations terrifiées se sont enfuies dans les bois. Les déflagrations, renvoyées par les échos de la baie font trembler les maisons jusqu'à Vigo dont les habitants "croient qu'il ne restera navire entier".

Lorsque tout est perdu, Château-Renault et Velasco donnent l'ordre de saborder leurs navires.

La confusion règne partout. Sur terre, à Redondela, où il essayait de préparer l'expédition de l'or et l'argent destiné à la couronne française, se trouvait l'intendant de la flotte française Monsieur de Gastines. Il décrit ces moments³¹ :

M. le vice-amiral me manda pour lors que tout était désespéré et que je me retirasse le plus promptement que je pourrais où je jugerais plus à propos avec l'argent du roi, parce que les ennemis ne tarderaient pas de se rendre maîtres du lieu de Redondela où j'étais.

Pendant que cette action se passait, il arrivait à tout moment des soldats et des matelots français audit lieu de Redondela, qui achevèrent de mettre l'effroi, disant que tout était perdu, et ensuite quelques frégates et galiotes à bombes ennemis ayant dépassé nos vaisseaux et ceux de la flotte d'Espagne, et s'étant approchées du fort près dudit Redondela, où elles jetèrent quelques bombes, la consternation fut pour lors générale : les religieux sortirent de leur couvent nu-pieds, avec la croix et la bannière, jetant des cris pitoyables et fondant en larmes. Alors il ne fut plus possible de retenir personne audit lieu ; la terreur était si grande qu'on ne pouvait être entendu de personne, ni disposer d'aucune chose. Je voulus me servir des chaloupes et charrettes que j'avais arrêtées pour sauver ce que je pourrais ; mais les chaloupes et les charretiers auxquels j'avais donné de très grosses erres, telles qu'ils avaient demandées, gagnèrent la montagne et s'enfuirent tous.

De Gastines arrive à trouver deux charrettes et à les charger autant que possible :

Il resta dans la maison plusieurs coffres et malles remplis d'argent monnayé, de vaisselle et autres effets précieux et de valeur, appartenant à toutes sortes de personnes, qu'on ne put transporter faute de voiture et de monde. J'eus surtout un sensible regret d'être forcé d'abandonner quatre caissons d'argent appartenant à de pauvres marchands espagnols qui m'avaient prié de les faire mettre à terre. Il arriva

³¹ Gastines, M. de: *Procès-verbal*, in Eugène Sue: *histoire de la marine française*. Paris, 1854.

même qu'étant près de sortir de Redondela avec lesdites deux charrettes, mon canot, que j'avais envoyé pour porter des vivres au Triton, revint audit lieu de Redondela avec un jeune marchand français de Landerneau, nommé Penuern de Caramons, chargé à couler bas de plusieurs malles et mallettes, coffres et portemanteaux remplis d'argent monnayé, vaisselle d'argent, étoffes de soie de la Chine et d'autres effets de valeur que ledit sieur Penuern avait pris à bord de plusieurs navires français et espagnols, et particulièrement à bord du Solide, commandé par M. de Champmeslin ; ce canot arrivant au quai de Redondela dans le temps que le désordre et la confusion y étaient extrêmes, fut pillé par toutes sortes de gens qui se rencontraient en ce lieu-là, et entre autres par deux Provençaux établis audit lieu de Redondela et qui y tenaient cabaret, contre lesquels il faudra faire des poursuites, lesquels enfoncèrent à coups de hache lesdites malles et coffres et battirent même les gens de mon canot qui se voulurent opposer à cette violence, ayant attroupé avec eux plusieurs Galiques³² de leur connaissance.

Le chargement des deux charrettes de l'intendant de Gastines, après quelques péripéties, s'évanouira au cours du pillage

La défaite est totale. Tous les navires français et espagnols sont brûlés, coulés ou pris par les ennemis. Côté franco-espagnol deux mille morts, côté anglo-hollandais huit cents. Et le village de Redondela mis à sac.

La Guerre de Succession continua et finit avec la victoire de Philippe de Bourbon, devenu Philippe V, qui put payer son énorme coût grâce aux trésors d'Amérique et put rembourser son grand-père Louis XIV avec la moitié de ce que la couronne d'Espagne en avait reçu.

Mais, est-ce que la baie de Vigo avait gardé une partie de ce trésor ?

Le récit de la bataille et la légende des galions coulés avec l'or se répandirent immédiatement dans toute l'Europe comme une traînée de poudre.

³² Vraisemblablement *Galégués*, c'est-à-dire Galiciens. Le substantif figure dans des dictionnaires de l'époque.

ENCORE UNE PRINCESSE ET UN PRINCE DE GALICE

Eustache Le Noble, baron de Saint-George et de Tenelière, a été un bien curieux personnage. Né à Troyes en 1643 au sein d'une famille de robe, il devint assez jeune procureur général au parlement de Metz mais malheureusement son amour des plaisirs le mit vite en difficulté. Couvert de dettes, il vendit sa charge, ce qui était légal, et falsifia des actes, ce qui ne l'était pas et lui valut d'être emprisonné à Paris, d'abord au Châtelet et puis à la Conciergerie. Là il connut Gabrielle Perreau, "la belle épicière", que son mari avait fait enfermer "pour ses désordres". Il défend Gabrielle devant les tribunaux et leurs relations deviennent intimes. Grâce à Le Noble, Gabrielle est transférée dans un couvent où elle accouche en secret un fils de celui-ci. Le mari découvre l'affaire et Gabrielle est envoyée dans un autre couvent d'où elle s'échappe. Installée en Flandre, important centre d'édition, elle vend les œuvres que Le Noble écrit en prison, notamment des mémoires à scandale signés par Gabrielle où il ridiculise le mari de celle-ci et qui amusent le Tout-Paris. Mais il publiait aussi des romans, des fables et des traductions, des œuvres historiques et morales et des traités d'astrologie. Le Noble s'évade aussi de la Conciergerie et ils vivent ensemble pendant trois ans changeant de nom et de quartier mais à la fin ils sont repris. En prison, il continue à écrire ; la presque totalité de ses œuvres complètes —vingt volumes— y seront écrites. Finalement on lui permet de vivre obscurément dans Paris où il dilapide tout ce qu'il gagne et passe ses dernières années dans la pauvreté avant de mourir en 1711.

Une des séries publiées par Le Noble s'appelle *Nouveaux entretiens politiques*. Ce sont des cahiers mensuels commencés en 1702 où il présente sous forme littéraire de dialogue, composition en vers, fable, allégorie, etc. l'actualité politique de l'Europe. Il s'agit, bien sûr, d'une "défense et illustration" de la politique de Louis XIV.

Le numéro 86, de juin 1709, porte le titre de *Dona Léonora, princesse de Galice*³³. C'est un dialogue entre deux personnages, Pampelune et Saragosse, qui s'entretiennent sur la Guerre de Succession d'Espagne et critiquent les Catalans de donner leur appui à l'Archiduc d'Autriche. À la fin Saragosse raconte une histoire « comme je l'ai apprise dans nos vieilles annales » : c'est l'histoire de don Urraque et de don Sanche, rois de Navarre, et de la princesse Léonor de Galice. Une sorte de conte de fées.

Le roi Urraque, souverain d'un grand territoire puisqu'il avait ajouté deux royaumes à celui de Navarre hérité de son père, avait un fils de vingt ans, don Sanche, prince beau, vaillant, tendre et généreux, toujours prêt à se sacrifier pour le peuple. À la tête de l'armée de son père il avait secouru le roi de Galice contre le roi de León et il voulait se marier avec la princesse Léonor :

Elle avait pour lors dix-huit ans, c'était une princesse d'une excellente beauté, sa taille était haute, tous ses traits dans leur perfection, son esprit était merveilleux, montait à cheval, tirait de l'arc, chantait fort bien, dansait et jouait à merveilles des instruments. Ce prince l'aima passionnément et le père promit des richesses

³³ Le Noble, Eustache: *Nouveaux entretiens politiques*. Juin 1709. *Dona Léonora, princesse de Galice*. Paris, 1709.

immenses. La chose conclue, le père de Léonor voulut l'envoyer avec toute la magnificence possible pour la marier dans la Navarre.

Don Sanche, qui l'avait devancée, la vit sur un lit noir à crêpines d'or dans le vaisseau qui servit à son transport. Elle avait un déshabillé magnifique, ses cheveux noués avec de grosses perles qui en relevaient la noirceur, et douze pages vêtus en amours et armés d'éventails écartaient autour d'elle la chaleur.

Don Sanche l'ayant abordée, les traits de l'amour qu'ils avaient conçu l'un pour l'autre en redoublèrent, et le vaisseau avançait toujours. Les acclamations leur apprirent qu'ils étaient à la vue du port, le prince fit remarquer à la princesse la barque qui était préparée pour la porter à bord. Elle y entra au milieu des vœux des peuples, qui accompagnèrent jusqu'au palais la calèche découverte, et à peine fut-elle reposée deux jours qu'elle se mit en marche pour venir à Pampelune saluer don Urraque.

Mais ils trouvent don Urraque en pleurs : son épouse vient de mourir subitement.

Au deuil vient s'ajouter une nouvelle situation inattendue : le roi tombe aveuglément amoureux de la princesse et décide de l'épouser. Il obtient l'accord du roi de Galice mais il voudrait aussi que Sancho et Léonor acceptent, ce qui ne se produit pas. Le prince est prêt à obéir à la décision de son père mais lui dit que jamais il ne cessera d'aimer la princesse. Pourtant Sancho essaie de convaincre Léonor pour qu'elle devienne reine de Navarre et lui permette de mourir. Léonor aussi est dans le désespoir et préfère la mort plutôt que d'épouser le roi. Urraque enferme alors la princesse dans son palais et empêche son fils de la visiter. Sancho demande la permission de quitter le royaume mais le roi, craignant qu'il ne devienne son ennemi, ne la lui accorde pas. Sancho entre clandestinement au palais de son père et communique à Léonor sa volonté de s'exiler.

Mais avant qu'il n'ait le temps de partir, le roi Urraque intercepte une lettre à Sancho du roi d'Aragon, son ennemi, acceptant de l'accueillir et lui promettant tout son appui. Urraque fait alors emprisonner son fils qui sera jugé et condamné à mort.

Le prince va donc être décapité sur la place publique :

Le prince sortit du palais avec un pas grave et majestueux et monta de même sur l'échafaud ; protesta de son innocence et se retira pour faire sa prière ; il voulut bien se laisser bander par des mains indignes et se mit dans une posture humiliée.

Le glaive était levé sur le col du prince mais en même temps s'éleva de la place un murmure éclatant. Chacun, après avoir détesté la barbarie des juges, désapprouvé la dureté du père, des murmures le peuple en vint aux éclats des cris dont la place retentit, et des cris un esprit de révolte mutina tout d'un coup l'assemblée et dix mille épées furent en même temps tirées contre les personnes préposées pour exécuter cette inhumanité : l'on sauta sur l'échafaud, les exécuteurs et les gardiens se sauvèrent, l'on délia le prince, on lui débanda les yeux et on le trouva aussi tranquille qu'il fut jamais.

Un peuple ému ne s'arrête pas à ses premières chaleurs. La populace s'anime d'un esprit furieux ; elle met la couronne sur la tête de don Sancho, le proclame roi de Navarre, dégrade don Urraque, sut enfoncer les portes du palais, et y conduisirent don Sanche, qui fit bien voir quelle était sa puissance sur ces esprits rebelles car d'un côté les ayant apaisés et ôté sa couronne de dessus sa tête et pris cinq ou six des principaux pour témoins, il monta vers son père, qui attendait dans la salle la fin de ce tumulte.

Don Sanche arrivé se jeta aux pieds de D. Urraque et lui dit : « Seigneur, votre peuple dont une foule me suit n'a pas jugé à propos que je meure ; il a plus fait, il veut par une rébellion coupable me couronner. Je me jette à vos pieds pour vous demander pardon de leur révolte et fureur et me remettre entre vos mains. Ils m'ont mis la couronne sur la tête mais, Seigneur, je viens vous la rendre et me remettre dans vos mains. La seule chose que je vous demande est de ne me croire coupable d'aucune infidélité, et ajoutez-y la grâce de vous satisfaire entièrement en mettant la princesse de Galice sur votre trône ».

D. Urraque qui voyait à ses pieds son fils et admirait sa vertu fut touché sensiblement. Il baigna son visage de larmes et l'embrassant : « Tu es vertueux — lui dit-il — mon fils, plus je suis criminel. Je rougis de tout ce que j'ai fait ou laissé faire. Mais ne crois pas que je suis moins généreux que toi : je saurai me vaincre moi-même, tu régneras puisque mes sujets le veulent, je serai le premier des tiens et je te rends mon cœur et celui de la princesse ».

À ces mots il envoya la chercher, et après avoir relevé son fils et l'avoir embrassé plus étroitement, la princesse, qui n'avait appris que par un bruit confus la révolte des Navarrais et trouvant D. Sanche avec D. Urraque, pensa tomber par terre de joie et d'étonnement.

Mais quel sentiment ne conçut-elle point lorsque D. Urraque, la prenant par la main lui dit : « Ma fille, voilà votre mari que je vous donne, ou plutôt que je vous rends. Soyez jusqu'à la mort unie avec le prince D. Sanche et ne vous étonnez point du terrible changement que vous voyez : c'est plutôt à lui qu'à moi à vous mettre sur le trône de la Navarre : mes yeux sont ouverts, je connais toute sa vertu ».

Tout ce que l'on peut concevoir de plaisir saisit le cœur de D. Sanche ; il se vit passer de l'échafaud au comble de ses souhaits, avec l'amitié de son père. Il se jeta une seconde fois aux pieds du roi, réitéra la foi qu'il avait donné à la princesse et vécut et régna avec son père dans une parfaite intelligence.

Tout est bien qui finit bien.

Il nous semble intéressant de relever la présence d'un autre prince de Galice — bien qu'ici ce ne soit guère qu'une référence — dans un roman français très populaire à l'époque. Il s'agit de *Zaïde* de Madame de La Fayette³⁴, publié en 1669-1671, entre la parution du *Roland Furieux*, avec son personnage de la princesse Isabelle (1615), et "l'entretien" écrit par le Noble, avec l'histoire de la princesse Léonora (1709).

³⁴ La Fayette, Madame de: *Zaïde. Histoire espagnole*. Texte établi par Janine Anseaume Kreiter. Librairie A.-G. Nizet. Paris, 1982.

Dans *Zaïde* il est toujours question de la guerre qui oppose les Chrétiens — dont le roi est Garcie — et les Musulmans commandés par Abdérame.

Le prince chrétien Consalve aime Zaïde, princesse musulmane qui voudrait sauver la vie d'Alamir, prince maure qui avait été fait prisonnier.

Cependant la trêve était finie et les deux armées ne demeuraient pas inutiles. Abdérame assiégea une petite place dont la faiblesse ne lui faisait pas appréhender de résistance; néanmoins il arriva que le prince de Galice, proche parent de don Garcie, qui s'était retiré dans cette place pour se guérir de quelques blessures qu'il avait reçues à la bataille, entreprit de la défendre, par une résolution où il y avait plus de témérité que de courage. Abdérame s'en trouva si indigné que, lorsque cette ville fut contrainte de se rendre, il fit trancher la tête à ce prince. Ce n'était pas la première fois que les Maures avaient abusé de leur victoire et traité les plus grands seigneurs d'Espagne avec une inhumanité sans exemple. Don Garcie fut extrêmement irrité de la mort du prince de Galice. Les troupes espagnoles ne le furent pas moins, elles aimait ce prince et, déjà lassées de tant de cruautés dont on n'avait pas tiré de vengeance, elles s'assemblèrent en tumulte et demandèrent au roi qu'on traitât Alamir de la même manière qu'on avait traité le prince de Galice. Le roi y consentit, il aurait été dangereux de refuser des troupes aussi animées.

Mais la pétition de clémence de Zaïde sera finalement écoutée et la vie d'Alamir sera épargnée.

COMPOSTELLE TOUJOURS

Le pèlerinage à Compostelle a continué à travers les temps et a eu son reflet dans la littérature du XVIIe et du XVIIIe siècle. C'est ainsi que nous pouvons trouver des allusions chez La Fontaine :

*Notre pèlerin traversa la ruelle
Comme un homme ayant vu d'autres gens que des saints
Son compliment galant et des plus fins :
Il surprit et charma la belle
« Vous n'avez pas, ce lui dit-elle
La mine de vous en aller
À Saint-Jacques de Compostelle ».*

(Le petit chien qui secoue de l'argent et des pierreries)

Dans les *Lettres persanes* Montesquieu fait allusion au pèlerinage de celui « qui a été quelquefois dans une province appelée Galice », et dans *Candide* de Voltaire deux personnages, la "vieille" et Cacambo, invoquent aussi Saint-Jacques de Compostelle. C'est dire l'importance encore du chemin de Saint-Jacques.

Guillaume Manier, un tailleur picard, fait le pèlerinage en 1726-27 et nous laisse son récit³⁵. Mais plus que par la description que Manier fait de la cathédrale, des églises, des couvents et des *hospices* de la ville, son récit nous semble intéressant parce qu'il raconte les difficultés et dangers des voyageurs.

Dans la montagne galicienne il couche dans une maison de paysans dont les conditions de vie sont dures :

Étant arrivés dans ce village, dans une maison entre autres, où nous étions pour coucher : il est bon de dire que la méthode du pays est pour les hommes et femmes, qu'ils couchent tout habillés et changent de linge deux fois par an. Les bœufs couchent dans la même maison, à la réserve d'un bâton qui les sépare avec l'auge à manger. Les cochons et autres bestiaux sont libres de battre la patrouille la nuit, par tous les coins et recoins de la maison.

Nous autres, étions couchés devant le feu sur trois ou quatre brins de paille qui couraient l'un après l'autre, si bien que l'heure de la patrouille des cochons étant arrivée, sont venus nous joindre où nous étions. Ils ont d'abord éventé un navet que Hermant portait dans son sac depuis plus de cinquante lieues par curiosité et dans la vue d'en faire une fricassée pour le régal de celui de nous qui serait roi en découvrant le premier le clocher de Compostelle. Ce navet pesait bien trois livres. Le plus hardi de ces cochons ayant investi le pauvre Hermant pour avoir son navet, qui était pour lors dans son sac et que son sac était en guise de chevet sous sa tête, l'empressement que ce cochon avait d'avoir le navet fit qu'il donna un grand coup de gueule pour avoir le navet ; il prit en même temps le sac et une bonne partie de ses cheveux et l'entraîna à quatre pas loin. Celui-ci se sentant insulté, tout en sursaut se met à crier

³⁵ Manier, Guillaume: *Pèlerinage d'un tailleur picard à Saint-Jacques de Compostelle au commencement du XVIIIe siècle* publié par le baron de Bonnault d'Houët. Montdidier. 1890

au voleur et à l'assassin ; si bien que tout le monde s'était éveillé. On a allumé la lampe pour voir ce que c'était. L'on a d'abord vu monsieur le cochon en bataille avec ses camarades, qui voulaient être de moitié de sa capture. Ce qui fut le sujet de la comédie des Espagnols le reste de la nuit et le sujet des serments exécrables d'Hermant qui ne se possédait pas, si tellement que si on lui en parlait encore aujourd'hui, il jurerait de nouveau comme si la chose venait de lui arriver.

En général le coucher se fait dans le calme des couvents et des auberges, et partout l'hospitalité de pauvres ou riches accueille les pèlerins, comme dans le petit village de Miraz :

Où nous fûmes chez un gentilhomme qui nous a donné une escoudelle de vin, du bouillon et du pain, et 4 réals de plate à un de nous, nommé La Couture, pour lui acheter des souliers. Cela fait en argent de France 36 sols.

Et au retour du voyage, il traverse des montagnes, longe des précipices et traverse aussi des campagnes fertiles comme celles de la région de Mondoñedo qui le frappe par ses lauriers d'une prodigieuse grandeur. Et il note :

Nous y avons vu un oignon des Indes³⁶ d'une prodigieuse grosseur, avec des orangers qui portent oranges bonnes à manger.

Mais la traversée par mer entre la Galice et les Asturies, qu'il fait partant de la ville de Ribadeo, sera vraiment dangereuse :

Cette ville est sur le bord de la mer, un des endroits les plus périlleux et à craindre de toute l'Espagne. Il coûte 2 cuartes, qui valent un sol, pour le passage. L'on est une demi-heure à le passer. Il y a bien au moins un demi-quart de lieue de trajet. L'on ne passe au moins qu'à une cinquantaine dans une grande barque faite exprès, dont il faut ramer. Vous voyez les flots effroyables de la mer s'élancer en l'air les uns sur les autres, qu'il semble qu'ils vous menacent de ruine, joint au bruit effroyable qu'ils font : qui donnent un mouvement à la barque où vous êtes, qui font descendre la barque entre deux flots comme si elle descendait dans un précipice ; puis vous croyant englouti de ces ondes, une autre vous fait remonter au plus vite, comme dessus une montagne. Voilà le manège que cela fait dans le passage, qui vous cause des peurs épouvantables, que vous croyez à tous moments être péri. Voilà le sujet, à cause du péril où vous êtes, qui donne le nom à ce passage de "pont qui tremble".

³⁶ Nous n'avons pas pu identifier ce qu'un "oignon des Indes" pourrait être. Mme Elisabeth Dodinet, secrétaire générale de la Société Botanique de France, et ses collègues MM. Pierre Sellenet, Daniel Charlot et Michel Chauvet ont eu la gentillesse de s'occuper de notre demande de renseignements et nous les en remercions. Après une première recherche infructueuse, M. Chauvet a trouvé une référence à des "cibolles des Yndes" — qui semble la seule référence connue en français — dans un important "manuscrit à peintures" de la fin du XVI^e siècle, l'*Histoire Naturelle des Indes* ou *Drake manuscript* : « Ce sont oignons doux fors gros plus que ceux de France... ». Il est bien probable que ce soit la plante dont Manier parle.

LE COUP D'ŒIL DE CHARLES-LOUIS DE FOURCROY

En 1807, Charles-Louis de Fourcroy, consul français à La Corogne envoie à Paris un très intéressant rapport sous le titre de *Coup d'œil sur la Galice*³⁷. C'est une très complète étude qui comprend la description du pays et des sept provinces dont le royaume se composait alors (Mondoñedo, Betanzos, La Corogne, Santiago, Tui, Ourense et Lugo) avec des données sur la population « 1. 400. 000 âmes ou environ 1367 individus par lieue carrée », les ports, l'industrie, les manufactures, le commerce, l'agriculture et les productions, les rivières, mines, etc. Une importance particulière est donnée à l'étude de la Marine Royale du Ferrol avec le détail et étude de ses bateaux et l'origine des approvisionnements de l'arsenal, la navigation du port de La Corogne, les droits à payer par les marchandises qui viennent de France, l'état des recettes et dépenses du roi d'Espagne en Galice. D'autres points qui retiennent l'attention de Fourcroy sont l'art de pêche de la sardine appelé "cedazo", les eaux minérales en Galice et la Tour d'Hercule à La Corogne.

Quant à l'industrie, il y a d'abord la pêche :

La pêche est l'industrie principale des hommes dans les provinces maritimes. [...] La quantité de sardines prises et salées en Galice s'élève année commune à 944. 000 milliers, celle de la morue à 26. 800 quintaux et celle du congre et des polypes à 28. 300 quintaux. Ce sont en général des Catalans qui salent la sardine en Galice et c'est pour la Catalogne que l'on fait la plus grande exportation. On assure que la graisse seule que l'on obtient en pressant la sardine couvre par son produit le prix d'achat de la sardine et du sel et tous les frais de main d'œuvre, de manière que le profit de cette opération est la totalité de la sardine salée et pressée.

Et puis la toile de lin :

La fabrication casanière des toiles de lin peut être considérée comme celle nationale de Galice. Elle emploie outre le lin du pays, au moins 25. 000 quintaux de lin de Russie. Chaque année son produit est très considérable, on porte à 5. 530. 000 barres la quantité qui s'en fait dans tout le Royaume. On estime à 1. 900. 000 barres valant l'une dans l'autre de 8 à 10 réaux de vellon ou de 2F à 2F 50 la quantité qui s'exporte dans la Castille, et à 850. 000 barres valant l'une dans l'autre de 15 à 20 réaux de vellon, ou de 3F 75 à 5F ce qui se porte en Amérique et particulièrement à Buenos Aires.

Une partie du rapport est consacrée à l'analyse des données. On y trouve des réflexions intéressantes telles que la comparaison entre les grandes possibilités commerciales de Vigo et celles de La Corogne, ou des remarques "ethnographiques" comme la similitude et le rapprochement entre la Galice et la Basse-Bretagne. Mais nous trouvons particulièrement intéressante l'étude des causes du mauvais état de l'agriculture et de ses effets sur le manque d'industrie.

³⁷ Nous avons obtenu en 2001 aux Archives Diplomatiques du Ministère des Affaires Étrangères de France une copie de ce rapport alors inédit. Plus tard, il a été publié en versión bilingue (galicien et français) : de Fourcroy, Charles-Louis: *Ollada sobre a Galiza de 1897*. Edición de Paulo Nogueira Santiago. Editorial Toxosoutos, 2008.

Quand on considère que sur une étendue de 1. 024 lieues quarrées, la Galice en a à peine 153 de cultivées, on est naturellement forcé à rechercher quels sont les obstacles qui s'opposent à l'augmentation de la culture. La lecture de ce qui a été écrit sur l'économie politique de la Galice par les gens les plus instruits, et les renseignements que je me suis procuré dans la conversation avec les personnes dont les connaissances en pareille matière ne peuvent être révoqués en doute, m'ont appris que si l'agriculture ne fait aucun progrès depuis longtemps et si elle est aussi peu considérable eu égard à l'étendue du Royaume, il ne faut en chercher les causes ni dans la nature du sol généralement fertile, ni dans le climat, ni enfin dans le défaut de population puisqu'il y a plus de 1360 individus par lieue quarré mais bien dans des circonstances particulières au pays, dans des préjugés presque impossibles à détruire et enfin dans des règlements impolitiques.

La première cause qui s'oppose au défrichement des terres en Galice, c'est que toutes celles incultes sont la propriété ou de communes religieuses, ou de grands seigneurs ou des communes, et que par conséquent si un cultivateur en met un morceau en valeur, on vient au nom du propriétaire lui enlever la meilleure partie de la récolte et si c'est sur une terre communale qu'il a pris le morceau mis en culture, on ravage sa plantation et on le dépossède sur le champ. [...]

La seconde cause est le défaut presque absolu de chemins pour les voitures. [...] Exceptée la grande route de La Corogne à Madrid [...], celle de la Corogne à Redondela par Santiago, celle commencée de Vigo à Madrid par Benavente, celle commencée du Ferrol à Betanzos et celle commencée de la Corogne à Bergantiños, tous les autres chemins de Galice, quoique tracés sur la carte sans qu'on s'y remarque la moindre différence avec les grandes routes sus-indiquées, ne sont en général que des sentiers non seulement impraticables pour des voitures mais encore d'un passage très difficile l'hiver pour les bêtes de somme. [...]

La troisième cause est l'immensité de juridictions seigneuriales (on en compte plus de 1. 100) d'où naissent entre les paysans, naturellement litigieux, une quantité considérable de procès qui les ruinent en frais.

La quatrième cause résulte des règlements faits dans l'intention d'assurer l'approvisionnement de l'arsenal maritime du Ferrol en bois de construction et en chanvres et qui ont produit l'effet contraire en faisant cesser entièrement les plantations d'arbres et la culture du chanvre qui a été autrefois un des grands revenus de la Galice dont les terres y sont très appropriées. [...]

La cinquième cause, enfin, c'est l'émigration qui se fait de Galice soit en Portugal soit dans le reste de l'Espagne. [...]

Du défaut d'agriculture résulte la rareté des matières premières propres à l'établissement des manufactures, et de là vient le petit nombre et le peu d'extension de celles établies en Galice.

Finalement Fourcroy constate le pouvoir de l'argent :

L'argent est en Galice, plus que partout ailleurs, le moyen de faire tout ce qu'on veut ; avec de l'argent on gagne un mauvais procès ; avec de l'argent on obtient des priviléges onéreux au reste de la société ; enfin tout a son prix et il ne faut que vouloir ou pouvoir le payer.

On aura remarqué que Fourcroy ne parle pas d'émigration vers l'Amérique, importante déjà au XVIII^e siècle ; la raison en est que dans ces années la guerre a provoqué son arrêt. Malheureusement elle reprendra plus tard avec la force qu'on sait.

L'émigration au Portugal est absolue et peut s'estimer par an à 2. 000 individus. C'est des provinces d'Ourense et de Tui qu'elle se fait plus particulièrement. L'émigration vers le reste de l'Espagne n'est que momentanée et dans l'objet d'y faire les récoltes et les vendanges. Elle se fait de toutes les provinces de Galice, commence vers la fin de mai et s'estime à 25 ou 30. 000 individus qui reviennent vers le mois d'octobre rapportant un peu d'argent ; mais ayant privé leur pays de leur travail pendant quatre mois dont deux environ sont employés dans le voyage d'aller et venir.

On sent bien que si d'un côté l'émigration est une des causes qui s'opposent au progrès de la culture en Galice, en même temps le mauvais état de l'agriculture est cause de l'émigration. Il n'y a point de doute que si les autres obstacles qui s'opposent à l'accroissement de celle là, et que je viens de détailler, étaient détruits, les gens de la campagne trouvant de l'avantage à cultiver leur propre pays, ne le préférassent à s'expatrier entièrement comme font ceux qui passent en Portugal ou à s'absenter de chez eux pendant quatre mois de l'année, dont deux sont entièrement perdus pour eux, comme font ceux qui vont faire les récoltes du reste de l'Espagne où les bras ne manquent pas et où les habitants deviendraient nécessairement laborieux s'ils n'avaient pas ce secours étranger.

Et une affirmation de ce rapport diplomatique qui est —ne l'oublions pas— destiné à l'usage interne du gouvernement français.

Le paysan galicien, avec l'air de la plus grande bonhomie, est extrêmement rusé. On m'assure que de toute l'Espagne, ce pays-ci est celui où les principes révolutionnaires avaient fait le plus de progrès : une étincelle aurait suffi dans le temps pour allumer un grand incendie et les gens qui ont quelque chose à perdre n'ont pas été sans grandes inquiétudes.

Malheureusement pour Fourcroy, après l'invasion des troupes françaises, la révolte éclate dans toute l'Espagne en mai 1808. La Galice a une part très active dans cette lutte et le consul à La Corogne est emprisonné —au début dans le château de San Antón et ensuite à bord d'un ponton— jusqu'au départ des troupes françaises en juin 1809.

L'INVASION NAPOLEONIENNE

Par le Traité de Fontainebleau (1807), le roi d'Espagne Carlos IV abdiquait en faveur de son fils Fernando VII et la France et l'Espagne s'accordaient à intervenir au Portugal contre l'Angleterre et à se partager le pays. Les troupes françaises et espagnoles envahissent le Portugal mais de nouvelles troupes françaises prévues pour intervenir au Portugal en cas de difficultés entrent en Espagne et y restent, occupant le pays et imposant Joseph Bonaparte comme roi.

En mai 1808 la révolte contre l'occupation française éclate avec violence et une guerre très cruelle commence.

Où en étaient les sentiments révolutionnaires dont Fourcroy parlait à propos des paysans galiciens ? Où en était la puissante vague libérale qui s'opposait à l'absolutisme des Bourbons ? Où l'influence intellectuelle des illustrés de la Péninsule ?

Le 13 janvier 1809 encore, l'armée française en Espagne proclamait dans son vingt-huitième bulletin :

De toutes les provinces de l'Espagne, la Galice est celle qui manifeste le meilleur esprit; elle reçoit les Français comme des libérateurs qui l'ont délivrée à la fois des étrangers et de l'anarchie. L'évêque de Lugo et le clergé de toute la province manifestent les plus sages dispositions.³⁸

LE RECIT DES PROTAGONISTES

a) une analyse préalable

Un des protagonistes de l'invasion, le commissaire aux guerres Pierre Le Noble, qui a accompagné l'armée du maréchal Soult en Galice, a fait en quelques lignes une fine analyse qui aide à comprendre la situation³⁹ :

Le traité de Fontainebleau parut une fourberie, le voyage à Bayonne un piège, les abdications faites en France furent considérées comme des actes forcés ; la fierté castillane s'en offensa, la loyauté française désapprouva de tels moyens, l'Europe en fut indignée.

Cependant, telle était la décadence de l'Espagne sous ses derniers rois, depuis le milieu du dix-septième siècle, que parmi ses habitants, les citoyens éclairés sur le degré de civilisation et de prospérité des autres peuples de l'Europe désiraient un changement qui donnât à leur patrie l'espoir de reprendre un jour son rang parmi les grandes puissances ; mais ils ne s'accordaient pas sur les moyens d'atteindre ce but. Les uns, quoique affligés des événements, croyaient devoir céder à la nécessité, et consentir à recevoir des Français l'amélioration qu'ils désiraient ; les autres, ennemis

³⁸ *Œuvres de Napoléon Bonaparte*. Tome quatrième. C.L.F. Panckoucke, éditeur. Paris, 1821.

³⁹ Le Noble, Pierre : *Mémoire sur les opérations militaires des Français en Galice, en Portugal et dans la vallée du Tage en 1809*. Phénix Éditions, Villiers-sur-Marne, 2003.

jurés de toute domination étrangère, se croyaient capables de faire eux-mêmes la révolution, et préféraient s'exposer à toutes les horreurs de la guerre, plutôt que d'être redevables à la France d'une position plus heureuse.

Tels étaient les voix des amis de la patrie.

Les moines, au contraire, et tous ceux dont les intérêts étaient liés à l'ancien ordre de choses, détestaient le nom français à cause des institutions libérales qui devaient éclairer et affranchir la nation des priviléges dont ils profitaient.

Cette division des esprits en Espagne a donc constamment offert cette singularité, que la première et seconde classe que nous avons indiquées, s'accordant sur la nécessité de régénérer leurs institutions, se plaçaient dans deux camps ennemis l'un de l'autre, et que la seconde et la troisième classes, divisées d'opinions sur le besoin de changements, marchaient sous la même bannière anti-française.

Les événements que nous avons indiqués changèrent la destination de nos armées dans la Péninsule, et surtout les sentiments de ses habitants à l'égard des Français.

À leur entrée en Espagne on les avaient accueillis comme des alliés, précédés par une grande réputation de gloire ; depuis la surprise des places fortes, la captivité de Ferdinand, et la nomination de Joseph, ce n'était plus à leurs yeux que des traîtres, des satellites d'un roi qu'on voulait leur imposer.

b) les désastres de la guerre

Nicolas Marcel est un jeune capitaine d'origine champenoise et fils de vigneron. Il n'est pas un vétéran de l'Armée ni même un volontaire engagé librement. C'est un conscrit. Et même s'il s'est bien identifié avec l'armée napoléonienne et s'est attaché à ses chefs, il est suffisamment indépendant pour comprendre l'atrocité de la guerre. Des deux côtés.

Le témoignage de Nicolas Marcel⁴⁰ est des plus intéressants parmi les mémoires de cette guerre. Car il ne s'agit pas d'un simple compte rendu des actions militaires ou d'une manichéenne opposition entre bons et méchants ; la vie y est peinte avec une authenticité frappante et ses sentiments ont un accent de sincérité émouvant. Parfois on se croirait même devant un écrivain, un bon écrivain romantique, tel que nous pouvons le voir dans l'histoire du capitaine français Collin et la jeune Galicienne Adelina.

Marcel nous laisse d'intéressantes descriptions comme celle des pauvres paysans du Bierzo ou de petites allusions à des villes de Galice :

⁴⁰ Marcel, Nicolas : *Campagnes en Espagne et au Portugal, 1808-1814*. Éditions du Grenadier. Paris, 2003.

[À Ourense] j'allai [...] visiter deux fontaines qui sont sur un point très élevé et distantes de trois pas l'une de l'autre ; celle de droite, faisant face au couchant, donne une eau limpide et glacée tandis que celle de gauche est si chaude qu'on ne peut y plonger les mains. J'essayai d'en boire et me brûlai.

[...] Nous traversâmes également la jolie petite ville de Pontevedra, renommée pour la pêche qu'on y fait des anchois.

Mais nous devons rapporter son témoignage sur la guerre car c'est le meilleur plaidoyer contre elle. Sa description de la sauvagerie meurtrière quand il raconte la destruction du village de Camariñas a la force des images de Goya. Un escadron de 65 hommes y avait été envoyé pour accélérer l'approvisionnement ; bien reçus dans la journée, tous les soldats sont égorgés la nuit, sauf un qui avait été averti et caché par la veuve qui l'accueillait. L'armée française tue tous les résistants qu'elle peut trouver, « tout fut passé à la baïonnette, femmes, enfants, il n'y eut point de grâce », et après elle pille et met le feu au village :

Quelques infortunés habitants, qui n'avaient point voulu quitter la demeure de leurs aïeux, s'étaient cachés dans les greniers ; les flammes les en chassèrent. Les soldats s'en servaient pour apporter leur propre butin dans le camp, mais tout cela ne retardait que d'un instant le terme de leur vie ; malgré leurs larmes, malgré leurs prières et leurs protestations d'innocence, malgré même le désir qu'avaient certains soldats d'épargner ces victimes, il fallait exécuter l'ordre inexorable. Hommes et femmes, et ces dernières après avoir subi les derniers outrages, allaient rejoindre leurs compatriotes immolés quelques instants auparavant.

La nuit, le capitaine s'émeut quand on lui amène une jeune veuve qui vient de perdre son mari, son fils et sa fille à Camariñas. Elle est folle de douleur et, le jour venu, il la reconduit loin du camp afin qu'elle ne soit pas la proie des soldats.

On peut croire à la sincérité des sentiments de Marcel quand il critique durement la sauvagerie de ses compatriotes puisqu'en même temps il tonne contre la sauvagerie que ceux-ci subissent. Et quand il reconnaît que la douleur de participer aux atrocités est vite oubliée lorsqu'on se retrouve dans la garnison. C'est l'engrenage infernal de la répression :

[...] On avait trouvé quelques soldats du 6^e léger et des dragons empalés et mutilés : les uns n'avaient plus d'yeux ni de langue ; à d'autres le nez, les oreilles et les ongles avaient été arrachés ; enfin quelques-uns avaient les parties génitales dans la bouche, raffinement de cruauté bien digne des féroces conquérants du Pérou. Je vous demande si, après le tableau que je viens de vous tracer, nos malheureux soldats, qui n'avaient pas demandé à venir en Espagne, avaient des ménagements à garder avec de tels barbares !

Nous brûlâmes plus de soixante villages dans cette vallée. Dans un hameau près de Redondela, une jeune personne de seize à dix-huit ans, belle comme un ange, n'ayant point voulu se soumettre aux désirs effrénées de quelques soldats et ayant vu mourir son père et sa mère, préféra périr dans les flammes plutôt que de retomber entre leurs mains. Je m'approchai de cette maison mais ne pus y pénétrer car la porte était barrée par le feu : un voltigeur m'apporta une échelle, que je fis appliquer contre

le mur et, en arrivant à l'étage au-dessus, je vis cette jeune fille à genoux, les mains jointes, invoquant le ciel qui allait recevoir dans un instant son âme immortelle. Je la priai avec les plus vives instances de se jeter sur des matelas et de la paille que les soldats amoncelaient sous les fenêtres, et je lui jurai qu'elle serait respectée et conduite à Saint-Jacques avec tous les égards que l'on devait à son sexe et à son malheur ; mais rien ne put la décider : elle me remercia en disant qu'elle voyait qu'il existait encore parmi nous des coeurs sensibles mais qu'ayant vu périr les auteurs de ses jours, rien ne l'attachait plus à la terre et que la mort seule avait des attractions pour elle ! ... Je me décidai à descendre et la maison s'écroula quelques instants après ! ... Je ne puis encore aujourd'hui me rappeler cette scène sans verser des larmes de douleur.

Toutes ces atrocités s'oubliaient lorsque nous étions rentrés dans notre garnison.

Terrible problème de conscience, celui des soldats de toute époque et de tout pays quand ils doivent accomplir des ordres qu'ils ne partagent pas. Et bien plus terrible s'ils se trouvent embourbés dans un pays étranger, en butte à la haine unanime d'une population qu'ils croyaient être venus libérer.

Dans cette situation les victoires n'éveillent pas dans les troupes l'enthousiasme, même si leur succès est manifeste. Une nouvelle remarque du subtil observateur Pierre Le Noble s'impose quand il parle de l'arrivée de l'armée de Soult en Galice, à la poursuite des troupes anglaises de Moore, et de la bataille de La Corogne.

[...] Napoléon qui s'y connaissait ne pouvait refuser un tribut d'éloges à cette campagne ; il ne cessa d'en parler à tout propos, pendant plusieurs jours, et la cita comme modèle à la parade de Valladolid, où il reçut le chef d'état major du général Dupont, quoique le sujet qu'il traitait ne le conduisît par aucune induction à la prendre pour point de comparaison.

Le résultat de la campagne étant heureux, tout Français devait s'en féliciter ; mais on ne participait plus, comme au temps de la république aux succès nationaux.

Le goût de l'invasion, même victorieuse, ne se confond jamais avec la joie de la libération.

LA RÉCRÉATION LITTÉRAIRE

Nous voudrions finir cette période par l'évocation littéraire, et pour cela rien de tel que le roman de Françoise Genoud *Les Galiciens*⁴¹

Un groupe de jeunes galiciens —hommes et femmes— d'origine noble parcourent la Péninsule Ibérique à la tête de la lutte antinapoléonienne et tissent autour d'eux, des *Galiciens*, une légende d'invincibilité.

⁴¹ Genoud, Françoise : *Les Galiciens*. Flammarion, Paris, 1878.

Tous les ingrédients du roman de cape et d'épée sont présents dans le livre : les réceptions aux palais, les duels, les spadassins dans les auberges, les bals masqués, les chevauchées, les amours foudroyants coupés court par la mort, et, bien sûr, les tragédies qui accablent les héros souffrant en silence et triomphant sur le malheur. Et comme toile de fond, le permanent malentendu amoureux des protagonistes, Gil et Juana.

N'y cherchons pas bien sûr l'exactitude historique. Nous sommes devant un ouvrage de fiction dessiné sur une fresque de ce qui est vraiment arrivé. Et la scène est vertigineusement traversée par cette poignée de Galiciens éclairés qui en deux générations établissent des liens internationaux et internationalistes. Le père —qui épousera plus tard une dame française— et l'oncle ont géré les domaines familiaux dans la Nouvelle Espagne et lutté à côté de Lafayette. Les fils et les filles se sont formés à l'étranger et se marieront avec des aristocrates français et anglais.

Mais aucune revendication de l'Ancien Régime dans leur lutte.

Le chef, *le Galicien* par excellence, est Gil de Valera.

Le soleil se couchait, flot de pourpre et d'or qui faisait étinceler les vitres, éblouissait... La poussière dansait en tourbillons dans cette lumière. Gil ouvrit la fenêtre. La douceur de la fin du jour le saisit, enivrant chacun de ses sens. Parfum des roses qui grimpaien à l'assaut d'un mur en gros bouquets rouges, lourds et odorants. Contact chaud de la pierre contre ses paumes appuyées sur le rebord de la fenêtre et, sur ses lèvres, un goût de sel, il en était sûr. La mer était toute proche. N'entendait-il pas d'ailleurs sa rumeur, sa profonde respiration... Il tendit l'oreille... et les cris étourdissants des mouettes ?

Des souvenirs s'éveillent en lui :

Il se jura d'aller ce soir même chez lui, dans ce qu'il restait de chez lui du moins, se dit-il avec un sourire de dérision, sa chambre miraculeusement préservée tout en haut de la tour, dominant l'océan. On n'y voyait que le ciel et la mer et les soirs de tempête on se croyait navire en perdition. Gamin, n'avait-il pas rêvé de partir, de devenir corsaire et de rentrer riche et admiré ? ... Douceur des souvenirs, douceur et amertume des rêves, des rêves non réalisés. Corsaire, certes, c'était bien un peu cela qu'il était devenu, mais riche, admiré...

Ancien chirurgien de l'armée de Napoléon qui le décore personnellement sur le champ de bataille à Eylau, Gil est le disciple bien-aimé du très renommé Larrey. Lucide défenseur de la classe ouvrière et de l'émancipation des colonies américaines, conscient des droits de la femme, critique de l'impérialisme britannique, représentant brillant des droits de Galice dans les Cortès de Cadix et dans l'élaboration de la Constitution libérale de 1812, chef de la révolte antiabsolutiste contre une monarchie caduque qui vient d'être restaurée, Gil Lanuza de Valera "Le Galicien" est un personnage bien singulier.

Un Gil qui préfère la mort à la fuite et qui proclame comme s'il était devant le tribunal de l'Histoire :

C'est ici que je veux vivre et vivre libre. Mon pays, c'est la Galice. C'est pour ce coin de terre que je me suis battu, c'est parce que je crois à la liberté, au recul de l'ignorance, à une vie décente pour chacun et pas seulement pour quelques-uns, mais pour chacun ici, parce que pour moi c'est d'abord ici que se pose le problème, que j'ai combattu. Et les "Cortès", les "Constitutions de 1812", ce n'est pas du vent, c'est peut-être, sûrement même bien imparfait, mais c'est un progrès et accepter que tout revienne comme avant, nier la Révolution et toutes ses idées, jamais, même si aucun des miens, même si personne dans ce pays ne comprend l'importance, la gravité de tout cela, même si je n'ai pas su le leur expliquer.

LA RESTAURATION DE L'ANCIEN REGIME

Dix ans après la retraite des troupes napoléoniennes, en 1823, des troupes françaises entrent à nouveau dans la Péninsule Ibérique. Cette fois elles ont été envoyées par le roi de France à l'appel du roi d'Espagne pour réprimer l'opposition populaire et l'armée espagnole qui réclament le régime constitutionnel issu des Cortès de Cadix en 1812. Mais après la vague révolutionnaire, l'absolutisme est au pouvoir en Europe. Et sous le commandement du duc d'Angoulême, les "Cent mille fils de Saint Louis" donnent un coup de main à la restauration de l'Ancien Régime.

La Galice est pour la Constitution. Pourtant il y a eu d'étranges changements. Ainsi le général Morillo, duc de Cartagène, quelques années auparavant héros de la lutte antinapoléonienne et de la *reconquista de Vigo, après un premier moment constitutionnel, devient l'allié des Français. Une division française, la division Bourke, entre en Galice et dès le 15 juillet essaie de s'emparer de La Corogne mais celle-ci résiste fièrement et un long siège commence. Morillo, qui accompagnait le général Bourke, descend vers le sud, Pontevedra et Vigo, pour couper l'appui du reste du pays à La Corogne mais il a de graves ennuis et une brigade légère de la division Bourke, composée de trois régiments (infanterie légère, voltigeurs et hussards) et commandée par le général La Rochejaquelein, y est envoyée.

Le journal de cette brigade⁴² est un matériel précieux pour suivre la campagne.

Une erreur stratégique des militaires constitutionnels permet aux Français et à Morillo de s'emparer de Vigo.

Vigo n'a d'autre fortification qu'une mauvaise muraille du côté de la terre : il y a plusieurs batteries du côté de la baie. Deux forts dominent la ville ; ils ne pourraient pas offrir de résistance sérieuse pour un siège, mais ils auraient été à l'abri d'un coup de main. En arrivant à Vigo, les généraux s'applaudirent du parti qu'ils avaient pris. Il leur eût été impossible d'en former le blocus, faute de ressources, si l'ennemi s'y fut renfermé, tandis que son occupation assurait la soumission du midi de la Galice

En tout cas, l'attitude des habitants de Vigo était unanime :

Le général se porta avec le 7^e léger sur Vigo : le général Morillo et ses troupes le suivirent. Les troupes alliées en prirent possession aux cris de vive le roi, ce qui probablement indisposa encore plus la population de Vigo déjà très mauvaise ; car le général fut obligé de donner l'ordre d'enfoncer quelques portes à coup de crosses de fusil, les habitants refusant et aux Espagnols et aux Français l'entrée dans leurs maisons, quoique la pluie tombât à torrents.

Le lendemain :

*Le général Morillo fit venir chez lui, de bonne heure, tous les membres de *l'ayuntamiento et les tança vertement pour la conduite qu'avaient tenue les habitants*

⁴² *Journal de l'expédition de la brigade d'avant-garde de la Division Bourke dans la Galice et l'Extremadure en 1823.* Imprimerie de Decourchant. Paris, 1826.

la veille. Pendant tout le temps que les troupes restèrent à Vigo, il fut facile de reconnaître la mauvaise volonté des autorités ; mais il était absolument impossible de les changer, parce qu'il n'y avait pas un seul réaliste dans toute la ville.

Après une farouche résistance de trente-huit jours sous le commandement du général Quiroga, un Galicien, figure clé dans l'histoire du mouvement constitutionnaliste espagnol, La Corogne capitule. Dans la résistance avaient participé des renforts solidaires arrivés d'autres lieux ; par exemple, le bataillon des volontaires basques, et un personnage passionnant, le général anglais Sir Robert Wilson.

Robert Wilson (1777-1840) fut un des ennemis les plus terribles de Napoléon. Depuis qu'en 1793 il affronta les troupes françaises aux Pays-Bas, il les combattit en Égypte, au Portugal, en Allemagne, en Pologne et dans d'autres pays d'Europe. En Russie il fut conseiller du tsar Alexandre I^{er} et inspirateur des mesures qui tracassèrent le plus l'armée française comme la "politique de terre brûlée". Mais avec le même courage qu'il montra dans les combats il protégea aussi les Français des représailles une fois capturés. À la chute de l'Empire il s'embarqua pour l'Amérique où il accompagna Simon Bolivar dans sa lutte pour l'indépendance et après il revint en Europe pour continuer la bataille contre l'absolutisme. Le 15 mai 1823, de La Corogne, il lance un vibrant appel « Au peuple et à tous les soldats de l'Europe » pour qu'ils accourent au secours de l'Espagne. Il s'adresse en particulier aux Français pour qu'ils se réunissent « autour des drapeaux de votre renommée et de votre patrie pour rétablir l'honneur et venger les affronts faits à cette belle France, aussi chère à mon cœur qu'au votre même ». Blessé dans la défense de la capitale, il part pour Vigo où, avant que la ville ne soit prise par Morillo, il essaiera inutilement de convaincre celui-ci de reprendre la route constitutionnelle. Finalement, il partira en bateau.

Le récit de la brigade française contient de nombreux exemples de la fidélité des soldats espagnols envers le régime constitutionnel et aussi des cas de désertion de soldats français qui rejoignent la cause de la liberté du pays envahi. Le jour même où l'attaque de La Corogne commence :

Les troupes se sont portées jusque sur le glacis de la place, où de misérables transfuges ont osé arborer un drapeau tricolore qui a été salué aux cris de "Vive le roi", de coups de fusil qui ont jeté à terre celui qui le portait.

Et le 7 août :

Trente neuf transfuges français qui avaient quitté la Corogne depuis que le général Bourke en faisait le blocus, et qui étaient venus à Vigo, et s'étaient retirés successivement sur Baiona et A Guardia, place démantelée et située à l'embouchure du Miño, furent rencontrés par à peu près un nombre égal de royalistes espagnols sous les ordres d'un jeune homme de Tui, cherchant à longer la frontière de Portugal. Les Français, au nombre desquels se trouvaient le colonel Gaucher et le chef d'escadron Aymar demandèrent à capituler.

Morillo récupère Vigo pour le régime absolutiste —qui plus tard va le "récompenser" provoquant son exil en Angleterre— et juste deux jours après arrive à ce port une barque avec deux envoyés de Cadix. L'un d'eux est le lieutenant-colonel Nicolás Santiago de Rotalde —considéré par Morillo « l'homme le plus dangereux, le

plus adroit et le plus révolutionnaire d'Espagne » — qui est tout de suite emprisonné. Soumettre la Galice signifiait pouvoir soumettre l'Espagne car les Galiciens avaient déjà eu un rôle primordial dans la lutte antinapoléonienne :

Le général Morillo était convaincu que Rotalde y venait pour y exciter un grand mouvement révolutionnaire, et que les Cortès espéraient que la Galice ferait un effort aussi grand et aussi décisif que dans les guerres de Bonaparte. C'est en effet la Galice qui a fait sortir de son sein une armée nombreuse et aguerrie, et qui a ensuite formé presque tous les corps réguliers qui ont eu, en 1814, quelque consistance, et ont contribué, conjointement avec l'armée du duc de Wellington, à forcer l'armée française à abandonner l'Espagne.

Le général Morillo, qui avait tant contribué au mouvement de la Galice dans l'autre guerre, sentait de quel poids cette province pouvait être dans la balance des affaires générales de l'Espagne. Effectivement, les traités des chefs révolutionnaires, dans les autres parties de l'Espagne, prouvent combien la soumission de la Galice a influé sur leurs décisions.

Mais le journal de la brigade d'avant-garde est aussi important en ce qu'il aide à comprendre le développement des campagnes militaires en Galice.

Toute la brigade logea à Padrón, jolie petite ville commerçante et située dans une belle vallée qui s'étend depuis Santiago jusqu'à Pontevedra et Ponte Sampaio. La nourriture des soldats était facile à se procurer mais le fourrage pour les chevaux est rare et mauvais : on ne trouve ni paille de froment ni orge, et les chevaux ne veulent manger ni le foin ni le grain de maïs. Toute la Galice est également funeste pour les chevaux. La cavalerie espagnole, en temps de paix, n'y a jamais séjourné sans les plus grands inconvénients ; en temps de guerre, la disposition du terrain rend la cavalerie inutile.

[...] Tout le territoire de la Galice est couvert de montagnes : dans la partie qui entoure Lugo elles sont moins élevées. Cette partie rappelle beaucoup l'aspect du bocage de la Vendée. La grande route de Madrid à La Corogne et celle de La Corogne à Vigo sont bien tracées et assez bien entretenues. Tous les autres chemins sont affreux. On ne conçoit pas comment l'artillerie française a pu passer par Ourense, pour sortir de la Galice. C'est un fait constant, mais qui paraît de plus en plus incroyable lorsqu'on suit la route qu'elle a parcourue.

[...] Jamais on n'a vu une cavalerie en plus mauvais état que les deux régiments sortant de la Galice. Les chevaux étaient épuisés par de longues marches dans les montagnes, où il fallait que les maréchaux rattachassent la moitié des fers tous les jours de route, n'ayant eu qu'une mauvaise nourriture, quand ils n'en avaient pas manqué tout à fait. La moitié à peu près était incapable de porter les cavaliers.

Quant aux descriptions des villes galiciennes nous n'en retiendrons que trois. À commencer par une petite remarque sur la zone de Verín :

[...] À la pointe du jour les troupes partirent pour se rendre à Verín. Le pays est plus ouvert, moins rocheux, et avait presque l'aspect d'une plaine. La position de Verín est des plus pittoresques. Cette petite ville est dominée par Monterrei, ancienne

forteresse, qui était défendue du côté du nord, par un fort assez considérable. Toutes les fortifications tombent en ruines et sont entièrement négligées et abandonnées.

Ensuite une plus longue description de Baiona :

[...] *La place de Baiona est tout à fait démantelée. Le fort a été jadis très considérable : on prétend qu'il contenait jusqu'à cinq mille âmes, sans compter la garnison. Il n'y a plus maintenant qu'un vieil officier qui s'appelle le gouverneur, et un couvent de moines blancs, au nombre de douze environ. Les généraux allèrent visiter cette vieille forteresse.*

La position de Baiona ressemble extraordinairement à celle de La Corogne, mais sur une échelle infiniment plus petite. Les chemins pour y arriver sont à peine praticables pour les chevaux. Le village est assez considérable mais n'est habité que par de pauvres pêcheurs. Le palais, ou la maison du seigneur, est fort vaste, comme toutes les maisons de ce genre dans toute l'Espagne.

Baiona, à cinq heures de marche de Vigo, n'est d'aucune importance. Le chemin serpente dans des montagnes très pittoresques et qui seraient d'une grande fertilité si elles étaient bien cultivées, mais dans toute cette partie de la Galice les habitants ne mangent que du pain de maïs, aussi dégoûtant à voir qu'il est mauvais au goût et pour l'estomac de ceux qui n'y sont pas habitués.

[...] *Le général fit porter le 1^{er} de hussards et un bataillon du 7^e léger à Porriño, village assez considérable, où se trouvent les seuls fours qui cuisent le pain de tous les environs, à cinq ou six lieues à la ronde. Quand il y a des troupes espagnoles en garnison à Vigo, c'est de là qu'elles tirent leur pain : il était nécessaire de s'en assurer.*

Et finalement une importante analyse sur le port de Vigo :

La position de Vigo est une des plus admirables, comme port de mer, qui existent dans le monde. Les plus gros vaisseaux peuvent, par tous les vents, entrer et sortir. Deux îles fort élevées à l'ouverture d'une baie immense forment trois passages. Cette baie se rétrécit, mais laisse un passage assez considérable pour qu'un gros vaisseau puisse louvoyer pour entrer ou pour sortir de la seconde baie sur laquelle se trouve situé Vigo, dans une position très pittoresque, et qui deviendrait une ville bien plus importante dans d'autres mains que celles des Espagnols. Le plus gros vaisseau peut s'approcher à trente pieds des murs. La baie contiendrait facilement cent vaisseaux de ligne ; un goulot étroit, et qui peut bien avoir une demi-lieue de long, donne entrée à une troisième baie entourée de hautes montagnes. Sur cette baie est située Redondela, et elle reçoit les eaux du torrent sur lequel est bâti le pont de San Paio. Dans ces trois baies le mouillage est excellent. Les Espagnols n'ont pas fait de Vigo un port de marine militaire à cause du voisinage du Portugal. Sous tout autre rapport, Vigo est bien préférable au Ferrol, et il est douteux que dans le monde entier il y ait un plus beau port, plus commode et plus sûr. De Vigo une main forte et habile ferait trembler l'Angleterre

UN MARIN HISTORIEN

Lorsqu'en 1837 Eugène Rosseeuw Saint-Hilaire —alors jeune officier de la marine française— débarque à La Corogne, la Galice est un pays calme. Mais ce n'est pas de la tranquillité, remarque-t-il, c'est de la lassitude. Le pays est épaisé après trente ans de souffrance : deux invasions, deux restaurations, une constitution populaire trois fois établie et deux fois renversée. Il nous laisse son récit⁴³ dans un article publié la même année dans la *Revue de Paris*.

Du reste, la Galice, malgré l'état tout exceptionnel de tranquillité où elle se trouve, porte, comme toute l'Espagne, cette empreinte de passive résignation qui s'étend maintenant sur toute la Péninsule. La Corogne, résidence du capitaine-général et chef-lieu de la province, serait, dans toute autre circonstance, en voie de prospérité, au moins relative. La belle situation de ce port, première étape sur la route de l'Espagne occidentale, pour tous les bâtiments qui viennent de l'Angleterre et de la côte de France ; le monopole du commerce avec La Havane, que La Corogne commence à enlever à Cadix ; la douceur du climat, la fertilité du sol, et cette végétation fraîche et humide qui forme un si heureux contraste avec la nudité du centre et du midi de l'Espagne ; enfin, les ports magnifiques que la nature a semé sur toute cette côte avec une prodigalité qu'on ne retrouve sur aucun point de la Péninsule : tous ces éléments de prospérité, joints à une race plus vigoureuse que belle, mais patiente, industrieuse, née pour la mer et pour le commerce, aguerrie au travail comme au danger, suffisent pour assurer l'avenir de La Corogne, quand l'Espagne aura cessé de vivre au jour le jour, et pourra prévoir un lendemain.

Dans un voyage à Ferrol il admire la nature :

Les environs du Ferrol, plus boisés et mieux cultivés que ceux de La Corogne, sont couverts d'habitations et de bouquets de pins et de châtaigniers, dont l'épaisse verdure donne au paysage le plus riant aspect. On se croirait dans les plus riches parties du Jura ou des Vosges, car rien dans cette fraîche et luxuriante végétation n'annonce le soleil du midi. C'est à bon droit qu'on a surnommé la Galice la Normandie de l'Espagne, et bien qu'on y rencontre ça et là quelques oliviers, et même, dit-on, mais j'ai peine à le croire, quelques orangers en pleine terre, grâce à la douceur des hivers, le caractère général de la végétation et les brumes épaisse qui couvrent cette côte orageuse, même pendant l'été, semblent appartenir à une latitude tempérée.

Et les extraordinaires conditions du port :

Qu'on se figure, sur un large mur de granit, une ouverture étroite, large à peine d'un demi-mille et de trois milles de longueur. Ce goulet, tellement resserré sur quelques points qu'on le dirait creusé par la main de l'homme, ne compte pas moins de sept forts destinés à en défendre l'entrée. Ces forts, il est vrai, sont désarmés à peu près ; qu'auraient-ils maintenant à défendre ? Mais un seul d'eux peut armer plus de deux cents pièces de canon, et nul vaisseau ne pourrait résister, dans cette passe

⁴³ Rosseeuw de Saint Hilaire, Eugène : *La Corogne*, in :Bennassar, Bartolomé et Lucile :*Le voyage en Espagne*. Bouquins, Robert Laffont. Paris, 1998.

étroite, au feu de cette formidable batterie, qu'on est obligé de ranger à portée de pistolet.

Une fois le goulet franchi, un immense bassin circulaire se découvre à vos yeux, entouré d'un amphithéâtre de riantes montagnes cultivées jusqu'au sommet. En face de vous et au centre du bassin s'étendent la ville et l'arsenal du Ferrol, dont les longues galeries, couronnées de tuiles rouges, présentent de loin le spectacle le plus imposant.

Mais l'arsenal n'est plus ce qu'il était et la première crise industrielle de la construction navale du Ferrol frappe durement la ville :

*Toutes les maisons sont blanches, et ont un air de propreté qui forme un singulier contraste avec la solitude des rues ; les boutiques y sont pourtant nombreuses ; mais, comme me disait naïvement une femme du pays : « Il y a plus de ceux qui vendent que de ceux qui achètent ». La raison en est bien simple : il n'existe d'autre commerce au Ferrol que celui des munitions et des effets militaires, et d'autre population que les employés. Or, comme ces employés, hauts ou bas, sont généralement en arrière de deux ans de solde, et ne touchent guère de cet arriéré que deux ou trois mois par an, on conçoit que les boutiquiers, à moins de faire crédit aux *empleados, comme ceux-ci le font à la reine Christine, ne trouvent guère de chalands au Ferrol.*

[...] *On armait cependant, en ce moment, les trois derniers bâtiments, et les officiers français qui m'accompagnaient trouvèrent leur gréement et leur construction tout à fait au niveau de la science. Mais c'était pitié vraiment que de voir ces quelques ouvriers, avec leur maigre matériel, perdus au milieu d'immenses galeries qui retentissaient naguère du bruit de deux mille ouvriers au travail.*

Moins de trente ans se sont écoulés depuis la cruelle lutte contre l'invasion napoléonienne et moins de dix depuis le siège de La Corogne par la division Bourke mais, au cours de sa visite, Rosseeuw Saint-Hilaire ne remarque apparemment aucune hostilité à l'égard des Français :

Il est difficile de rencontrer en Espagne une population plus douce et plus paisible que celle de La Corogne. [...] Tous les Français qui ont séjourné ici se louent de l'accueil bienveillant que leur font les habitants : les paysans à leur ouvrage sont toujours les premiers à vous adresser un salut amical, et, dans les champs comme à la ville, les rires et les chuchotements qu'excite toujours, chez les jeunes filles, la présence d'un officier français n'ont, certes, rien de malveillant.

Rosseeuw Saint-Hilaire était déjà à l'époque professeur agrégé au collège Louis-le-Grand à Paris et auteur d'une volumineuse *Histoire d'Espagne*. Plus tard, pendant bien longtemps, il sera professeur à la Faculté de Lettres et titulaire de la chaire d'Histoire Ancienne à la Sorbonne.

FRÉDERIC LE PLAY, LE REGARD SOCIOLOGIQUE

Frédéric Le Play, ingénieur de Mines et l'un des fondateurs de la Sociologie, a réalisé sur une famille galicienne une de ses premières enquêtes monographiques. Vers 1839-40 il rédige une monographie sur le "mineur-émigrant" de la Galice qui sera plus tard intégrée dans le groupe des "populations ébranlées" de son volumineux ouvrage *Les ouvriers européens*⁴⁴.

Dans la monographie, Le Play étudie le cas d'une famille paysanne de Vilalba qui pratique l'émigration saisonnière, déjà très courante à l'époque et dont le consul Fourcroy avait parlé :

Le paysan décrit dans ce précis occupe successivement chaque année trois situations. En Galice, il travaille à son propre compte sur son petit domaine, avec le concours de sa femme, et il y aura plus tard celui de ses enfants. En Andalousie, aux mines de houille, il travaille en qualité de tâcheron. Enfin, pendant le trajet accompli, aller et retour, entre les deux localités, il fait un commerce lucratif en achetant et en revendant avec bénéfice les animaux qui servent à le transporter. L'ouvrier a donc un double caractère : en Galice il est ouvrier-propriétaire dans le système du travail sans engagements ; en Andalousie, il est ouvrier-tâcheron dans le système des engagements momentanés.

Pendant la belle saison, l'ouvrier réside, avec sa famille, dans le petit village de Vilalba, situé au sud-est de La Corogne, entre ce port et la ville de Lugo, en Galice. Pendant l'hiver, il va travailler en Andalousie, aux mines de houille de Villanueva-del-Río, à 50 kilomètres de Séville. Le sol que cultive la famille en Galice a pour base le granit et les autres roches cristallines qui y sont ordinairement associées ; il est d'une médiocre fertilité. Nonobstant la latitude plus méridionale, à raison de son élévation au-dessus de la mer et de la proximité des hautes montagnes, ce pays donne à peu près les mêmes produits que la Bretagne, avec cette différence que le sarrasin y est remplacé par le maïs ; il est particulièrement propre à l'élevage des bestiaux et à la culture du froment. La fabrication du fer est à peu près la seule branche d'industrie qui s'exerce dans le pays ; mais, en revanche, la population ouvrière est parfaitement préparée à exercer une foule d'industries, dont le siège est établi dans d'autres régions de l'Espagne, et spécialement dans les grandes villes.

À l'époque où prospéraient les colonies d'Amérique, les ouvriers de la Galice émigraient aux colonies ; et la main-d'œuvre nécessaire aux campagnes et villes de l'Espagne était fournie par les Basques français et les Auvergnats. Aujourd'hui, les émigrants français sont généralement remplacés en Espagne par les petits cultivateurs de la Galice et des autres régions montagneuses du Nord de l'Espagne. C'est ainsi, par exemple, qu'à Madrid les Galiciens exploitent en permanence la plupart des professions qui sont exercées à Paris par les Auvergnats. Mais, ce qui caractérise essentiellement ce district, c'est la classe des ouvriers-émigrants, qui cherchent d'abord dans les travaux pratiqués en d'autres provinces le moyen d'acquérir dans

⁴⁴ Le Play, Frédéric : *Les ouvriers européens. Étude sur les travaux, la vie domestique et la condition morale des populations ouvrières de l'Europe, précédées d'un exposé de la méthode d'observation.* Volume 5 : *Les ouvriers de l'Occident (populations ébranlées)*. Tours, 1877-79.

leur pays natal une propriété agricole ; et qui, pendant assez longtemps encore, parviennent, à force d'activité et d'énergie, à mener de front ces mêmes travaux avec la culture de leur propriété

Naturellement, le travail sociologique de Le Play étudie une famille concrète mais on peut bien généraliser les conditions puisqu'elles sont les mêmes dans la contrée. En fait, on remarque que cet ouvrier-émigrant, pendant son séjour aux mines d'Andalousie, prend ses repas en compagnie d'une douzaine d'autres ouvriers galiciens, qui rétribuent en commun un cantinier chargé de préparer les repas et du chauffage des chambres.

Voici l'histoire de la famille, des familles, d'ouvriers-émigrants de la région de Vilalba :

Dans le premier âge, les enfants des petits métayers et des petits propriétaires de cette partie de la Galice fréquentent l'école communale, et secondent leur mère dans tous les travaux et particulièrement dans la garde des bestiaux. Plus tard, les garçons secondent le père de famille ou vont travailler chez les propriétaires ou les métayers voisins en qualité de journaliers ou d'ouvriers à engagement annuel.

À l'âge de 18 ans, l'ouvrier commence à émigrer temporairement en Andalousie. Pendant l'hiver il s'emploie comme journalier ou tâcheron. Aux travaux accessoires de l'exploitation houillère de Villanueva, et spécialement aux transports intérieurs, depuis les chantiers d'abatage de la houille jusqu'au bas du puits d'extraction. Pendant l'été, il concourt en qualité de journalier, à la moisson des céréales dans les grandes exploitations agricoles voisines du Guadalquivir. Pendant cette première période il séjourne toute l'année en Andalousie ; il gagne environ 430 F chaque année, il ne dépense que 300 F et fait donc une épargne de 130 F. Plus tard, sa dépense annuelle restant la même et son travail aux mines devenant plus important et mieux rétribué, il peut épargner chaque année une somme plus considérable.

À l'âge de 26 ans, l'ouvrier auquel se rapportent ces détails avait épargné, dans ces conditions, une somme de 1.350 F. Il était dès lors dans les conditions réclamées par l'opinion pour prétendre à l'alliance d'une famille prévoyante. Parvenu à ce point, l'ouvrier-émigrant vient se marier au pays natal ; il achète en même temps une propriété et la garnit de tout le mobilier nécessaire. Il consacre son épargne à cette destination et donne hypothèque au vendeur pour la somme qu'il ne peut immédiatement acquitter, en s'obligeant de servir un intérêt de 6% par an. Il reste en Galice deux années au moins pour compléter son établissement et pour le mettre en activité. Après ce délai, la jeune femme ayant acquis l'expérience nécessaire pour gérer le bien en l'absence du mari, celui-ci recommence ses émigrations : il va travailler aux mines pendant l'hiver mais il revient toujours pendant l'été dans sa famille pour faire, dans sa propriété, la récolte puis les travaux de labour et les semaines de froment.

À l'âge de 30 ans, il se trouve, pour ce qui concerne sa fortune et ses occupations, dans les conditions énoncées précédemment. Il met à profit ses voyages (aller et retour) pour faire un commerce assez lucratif de mules et de chevaux. L'ouvrier placé dans les conditions mentionnées ci-dessus épargne environ 350 F par année. Il lui faut donc émigrer pendant 2 ou 3 années encore pour rembourser la

créance qui grève sa propriété, et pour se compléter, en immeubles et en argent, un capital de 2.500 F. À dater du moment où se but est atteint, il reste sur sa propriété ; ses ressources sont désormais employées à élever la famille qui lui est venue.

Les enfants passent à leur tour par les mêmes épreuves. Ceux des garçons qui ont profité des exemples de frugalité, d'ordre et d'économie donnés par les parents arrivent comme eux à la propriété. Ceux, au contraire, chez lesquels la propension à l'épargne ne se développe pas tombent dans la classe des petits métayers et même dans celle des bordiers-agriculteurs travaillant à la journée.

Pour Le Play : « *L'ouvrier galicien est un des types les plus remarquables d'ouvriers-émigrants qu'on puisse observer en Espagne, et même dans le reste de l'Europe. »*

VICTOR HUGO ET SON *PETIT ROI DE GALICE*

Dans *La légende des siècles* Victor Hugo insère un poème sous le titre de *Le petit roi de Galice*⁴⁵. Il s'agit d'un poème relativement bref et dans l'océan de l'œuvre d'Hugo ce poème ne représente qu'une goutte. Pourtant son importance n'est pas négligeable.

D'abord parce que les spécialistes le considèrent l'une des pièces les plus réussies de *La légende des siècles*. Pour André Dumas, par exemple : « *Le petit roi de Galice est un des poèmes les plus émouvants, les plus coloriés et les mieux mis en scène de La légende des siècles* ».

Mais aussi parce que Victor Hugo lui-même a attaché à ce poème une certaine importance comme on peut voir à travers quelques faits significatifs :

Il a composé le poème en 1857 et l'a publié dans la première série de *La légende des siècles* (1859). Or, on sait que la publication des cinq volumes en trois séries s'étendra sur vingt-quatre ans, donc le poème appartient aux premiers que l'auteur avait en tête.

Dans la Préface, l'auteur cite le poème nous renseignant ainsi sur ses intentions au moment de l'écrire :

Les usurpations, par exemple, jouent un tel rôle dans la construction des royaumes au moyen âge et mêlent tant de crimes à la complication des investitures, que l'auteur a cru devoir les présenter sous leurs trois principaux aspects dans les trois drames, le petit roi de Galice, Éviradnus, La confiance du marquis Fabrice.

Finalement, il fit aussi un dessin comme illustration qui a été plus tard utilisé pour la couverture. La cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle y est représentée — évoquée plutôt — le soir, et l'auteur a écrit en bas sur deux lignes "Compostelle" et "Le petit roi de Galice".

La petite épopee est construite comme un drame en onze tableaux.

L'action se situe dans des lieux inaccessibles et sombres des montagnes d'Asturias. Là, les dix infants, accompagnés d'une centaine de soldats, emmènent leur neveu Nuño, un enfant de quinze ans, fils de leur frère Garci, roi de Galice. A la mort de celui-ci ils n'ont pas voulu accepter leur neveu comme roi et l'ont enlevé, la nuit, à Compostelle. Ils discutent comment se débarrasser de lui : le vendre aux Maures, le cloîtrer dans un monastère ou le tuer sur-le-champ le jetant dans un puits. Un chevalier armé sur son cheval blanc passe et se hâte d'éviter l'atmosphère irrespirable et menaçante qui y règne, mais quand il voit l'enfant entouré de monstres il soupçonne que quelque crime se prépare. Il s'arrête et interroge les ravisseurs qui essayent d'abord de l'intimider et plus tard, quand ils apprennent que c'est Roland, de le soudoyer.

⁴⁵ Hugo, Victor : *Le Petit roi de Galice* in *La Légende des siècles*. Hetzel. Paris, 1959.

— « *Avez-vous fait ce rêve ?* » dit Roland.
Et, présentant au roi son beau destrier blanc :

— « *Tiens, roi ! Pars au galop, hâte-toi, cours, regagne
Ta ville, et saute au fleuve et passe la montagne,
Va !* »

*L'enfant roi bondit en selle éperdument,
Et le voilà qui fuit sous le clair firmament,
À travers monts et vaux, pâle, à bride abattue.*

— « *Çà, le premier qui monte à cheval, je le tue* »,
Dit Roland.

*Les infants se regardaient entre eux
Stupéfaits.*

Roland avertit alors :

— « *Il serait désastreux
Qu'un de vous poursuivît cette proie échappée,
Je ferais deux morceaux de lui d'un coup d'épée,
Comme le Duero coupe León en deux.* »

*Et, pendant qu'il parlait, à son bras hasardeux
La grande Durandal brillait toute joyeuse.
Roland s'adosse au tronc robuste d'une yeuse,
Criant : — « Défiez de l'épée. Elle mord ».*

— « *Quand tu serais femelle ayant pour nom la Mort,
J'irais ! J'égorgerai Nuño dans la campagne !* »
Dit Pacheco, sautant sur son genet d'Espagne.

Un combat à mort commence. Roland, sa grande et brillante épée Durandal à la main, tue successivement Pacheco, Froïla et Rostabat.

Les sept princes vivants regardent les trois morts.

*Et pendant ce temps-là, lâchant rênes et mors,
Le pauvre enfant sauvé fuyait vers Compostelle.*

*Durandal brille et fait refluer devant elle
Les assaillants poussant des souffles d'aquilon ;*

Un combat terrible se déchaîne alors :

*Le mont regarde un choc hideux de javelines,
Un noir buisson vivant de piques hérisse,
Comme au pied d'une tour que ceindrait un fossé,
Autour d'un homme, tête altière, âpre, escarpée,
Que protège le cercle immense d'une épée.*

*Tous d'un côté ; de l'autre, un seul ; tragique duel !
Lutte énorme ! Combat de l'hydre et de Michel !*

Grâce à Roland, Nuño pourra enfin se sauver :

*Et, là-bas, sans qu'il fût besoin de l'éperon,
Le cheval galopait toujours à perdre haleine,
Il passait la rivière, il franchissait la plaine,
Il volait ; par moments, frémissant et ravi,
L'enfant se retournait, craignant d'être suivi,
Et de voir, des hauteurs du monstrueux repaire,
Descendre quelque frère horrible de son père,*

*Comme le soir tombait, Compostelle apparut.
Le cheval traversa le pont de granit brut
Dont Saint Jacques a posé les premières assises ;
Les bons clochers sortaient des brumes indécises
Et l'orphelin revit son paradis natal.*

Là, devant une croix de pierre de celles que l'on trouve si souvent en Galice et qui représentent le Christ et la Vierge, avec des paroles émouvantes il remercie Dieu de lui avoir envoyé Roland. Et il fait un serment solennel :

*Je jure de garder ce souvenir, et d'être
Doux au faible, loyal au bon, terrible au traître,
Et juste et secourable à jamais, écolier
De ce qu'a fait pour moi ce vaillant chevalier.
Et j'en prends pour témoin vos saintes auréoles.*

Rien d'étonnant qu'un petit miracle se produise.

*Le cheval de Roland entendit ces paroles,
Leva la tête, et dit à l'enfant : « C'est bien, roi ».*

Finalement Nuño rentre à Compostelle :

*L'orphelin remonta sur le blanc palefroi,
Et rentra dans sa ville au son joyeux des cloches*

La nuit, tombe, Roland, à bout de force a réussi encore un grand exploit et grâce à la protection divine a sauvé l'enfant roi de Galice.

*Et dans le même instant, entre les larges roches,
À travers les sapins d'Ernula, frémissant
De ce défi superbe et sombre, un contre cent,
On pouvait voir encor, sous la nuit étoilée,
Le groupe formidable au fond de la vallée.
Le combat finissait, tous ces monts radieux
Ou lugubres, jadis hantés des demi-dieux,
S'éveillaient, étonnés, dans le blanc crépuscule,*

Et, regardant Roland, se souvenaient d'Hercule.

Victor Hugo ne cherchait pas à faire dans *La légende des siècles* une œuvre historique mais il voulait donner une vision poétique de l'Histoire, saisir les grands mouvements de l'Humanité bien au-dessus de l'exactitude historique. Ce qu'il réussit parfaitement.

Bien sûr, il a systématiquement consulté une abondante documentation historique, ce qui a été aussi le cas pour *Le petit roi de Galice*. Il existe à la base un fait historique authentique, l'usurpation du royaume et la prison jusqu'à sa mort du roi García de Galice par ses frères, Sancho de Castille et Alfonso de León, au XI^e siècle, mais le poète a préféré créer le personnage de ce fils pour que la félonie soit plus évidente.

Sans doute Victor Hugo serait bien surpris de savoir que l'épopée fondatrice de Castille, le *Poème du Cid*, est le récit de l'étape qui suit l'usurpation du royaume de Galice par les frères de García car en effet Alfonso et Sancho voulaient tous deux le pays, sans partage. Et il serait également surpris de savoir que le Cid, qu'il admirait tant, y avait donné son appui, ressemblant ainsi aux intendants des infants des Asturies.

Il est bien intéressant de constater que le drame de Victor Hugo continue la lignée littéraire des rois de Galice. Ses sources se trouvent dans l'histoire de la princesse Isabelle et le prince Zerbin dont nous avons déjà parlé et qui fait partie du *Roland furieux* de l'Arioste. Victor Hugo s'y est inspiré dans de nombreux détails.

LE VOYAGE DE CHARLES DAVILLIER ET GUSTAVE DORE

Avant 1862, le baron Jean Charles Davillier, érudit et hispaniste, a déjà voyagé souvent en Espagne mais cette année-là il entreprend un nouveau voyage en compagnie de Gustave Doré. C'est le peintre qui a lancé l'idée : parcourir l'Espagne d'un bout à l'autre pour que Davillier écrive les textes et l'illustrateur dessine les images. Le "journal des voyages et des voyageurs" *Le Tour du monde* —fondé en 1860 par Édouard Charton et publié à Paris par la librairie Hachette— en donnera les livraisons entre 1862 et 1873⁴⁶ et, à la vue de leur succès, Hachette les publiera comme livre en 1874 sous le titre de *L'Espagne*.

Dans son récit du voyage en Galice Charles Davillier décrit brièvement la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle :

La partie que nous admirâmes le plus est le Pórtico de la Gloria, magnifique portail orné de nombreuses figures en relief qui paraissent vivantes. Au sommet, on voit la statue du Sauveur et au-dessous celle de l'apôtre Saint-Jacques. Ce chef-d'œuvre du maestro Mateo a été surmoulé par le South-Kensington Museum de Londres, où nous l'avons vu mettre en place, il y a un an.

Il a aussi un mot pour les danses et les fêtes galiciennes :

*Nous avons déjà parlé, en passant en revue les diverses danses d'Espagne, entre autres, de la "Gallegada", qui a tant de succès sur les théâtres d'Espagne, et qui entre souvent dans le programme du "baile nacional". Nous avons dit aussi ce qu'était le "Magosto", cette fête qui se célèbre tous les ans en Galice et dans la province de León, à l'occasion de la récolte des châtaignes. C'est là qu'on voit les fraîches et jolies *gallegas, dans leurs habits de fête, danser au son de la *gaita, car en ce pays il n'y a pas de fête sans cornemuse. On voit même à Santiago, lors de la fête du Corpus, des *gaiteros accompagner la procession.*

Mais on dirait que son but est surtout de connaître vraiment comment sont et comment vivent chez eux ces Galiciens qu'il a rencontrés souvent en exerçant des métiers durs et méprisés et qui font l'objet de railleries partout en Espagne. Un mouvement de sympathie est évident chez lui :

*Nous sommes ici en pleine Galice, et nous pouvons étudier chez eux ces *gallegos que nous avions déjà vus à Madrid dans leur rôle de "mozos de cordel" (commissionnaires), et que nous avions souvent rencontrés sur les grandes routes, allant faire la moisson.*

*Chaque année, en effet, les laborieux et robustes enfants de la Galice partent de leur pays pour les différentes provinces de l'Espagne, où ils vont faire la *siega ; car la plupart sont moissonneurs, comme un grand nombre d'Asturiens sont domestiques ou porteurs d'eau. C'est ordinairement au mois de mai ou vers le commencement de juin que les *segadores gallegos quittent leurs montagnes boisées pour aller affronter un soleil implacable dans les plaines où ils trouvent à peine un peu d'ombre et un filet d'eau.*

⁴⁶ Doré, Gustave, et Davillier, Charles : *Voyage en Espagne : Galice et Asturies*. Le Tour du Monde, volume XXIV, 1872-2. Hachette. Paris.

*Les Galiciens, qui ressemblent sur plus d'un point aux Auvergnats, sont comme eux très économies, et n'épargnent pas leur fatigue pour rapporter au pays un petit pécule. De là sans doute cette chanson servant de légende à une image à deux *cuartos que nous avons sous les yeux :*

A matarse a trabajar
viene el gallego a la siega,
para cien reales ganar.

(Il se tue à travailler / le Gallego, quand il vient faire la moisson / pour gagner ses cent réaux.)

*Et comme ces braves gens aiment, leur pays ! Un jour, au milieu des plaines de la Manche, —c'était au bon temps des diligences— nous nous approchâmes d'une douzaine de moissonneurs galiciens assis à peu de distance à l'ombre d'un olivier séculaire, et qui dévoraient d'un bon appétit leur frugal repas ; nous leur parlâmes de Lugo, de Santiago, de leurs montagnes, aussitôt leurs visages grossiers s'illuminèrent, ils nous prirent les mains, et il fallut soulever la *bota de cuir pour boire un filet de gros vin noir en honneur de la Galice.*

Davillier constate les sornettes adressées aux Galiciens :

*Malgré leur honnêteté proverbiale et leurs autres bonnes qualités, les Galiciens ont été de tout temps un objet de risée pour les autres Espagnols. Pauvres *Gallegos ! Comme les Auvergnats chez nous, on les tourne en ridicule partout : dans les chansons, dans les *sainetes, dans les images populaires ; un peu plus leur nom serait une injure, et qui dit *Gallego dit à peu près "grossier" ou "ignorant".*

Il est bien documenté sur ce genre de plaisanteries et il cite plusieurs quatrains populaires espagnols :

Los gallegos en Galicia
dicen que no beben vino,
y con el vino que beben
puede moler un molino

(Les Galiciens en Galice / disent qu'ils ne boivent pas de vin, / et avec le vin qu'ils boivent, / on ferait tourner un moulin !)

Los gallegos en Galicia
cuando van en procesión,
llevan un gato por santo
y una vieja por pendón.

(Les Galiciens en Galice / quand ils vont en procession, / portent un chat au lieu de saint / et une vieille pour bannière.)

Los gallegos en Galicia
cuando se van a casar,

llevan la tripilla llena
de mendruguillos de pan.

(Les Galiciens en Galice / quand ils vont se marier, / ont le ventre rempli / de vieux croûtons de pain.)

Ou encore :

Anoche en la ventana
vi un bulto negro,
pensando que era un hombre...
¡y era un gallego !

(Cette nuit, à la fenêtre, / je vis une masse noire ; / je pensais que c'était un homme / et c'était un Gallego !)

L'auteur du *Voyage en Espagne* constate que les brocards viennent de loin et reproduit aussi deux vieux proverbes espagnols : "antes brujo que gallego" (plutôt sorcier que galicien) et "antes moro que gallego", (plutôt More que galicien), avec une citation de l'auteur dramatique espagnol Tirso de Molina, qui a utilisé le second dans sa pièce "Mari-Hernández, la gallega".

Mais la moquerie continuait :

*Nous avons sous les yeux une de ces feuilles volantes que les romanceros vendent moyennant deux *cuartos dans presque toutes les villes d'Espagne, et dont le sujet rappelle un peu cette amusante plaisanterie d'Edmond About, intitulée : Le Cas de M. Guérin ; elle porte le singulier titre de Parto del gallego (l'Accouchement du Galicien) satire nouvelle, joyeuse et divertissante sur ce qui arriva à Cadiz à un Galicien inquiet de se voir en mal d'enfant, et sur les péripéties de son prétendu accouchement.*

Le Galicien en question était depuis plusieurs années au service d'un droguiste d'humeur joviale ; la femme de son maître était enceinte, et voyant les soins et les attentions dont elle était entourée, il demanda à Rosita, la servante, si elle ne connaissait pas quelque breuvage au moyen duquel il pourrait se trouver dans la même position que sa maîtresse.

*« Ah ! *pardiez, si j'arrive à cette intéressante position, quelle heureuse existence, et comme on aura soin de moi ! Je me régalerai de saucisses, de pâtés, de viandes rôties : lièvres, cailles, dindons, poulets, pigeons, perdrix, chapons, lapins, rien ne me manquera : je serai le roi des *Gallegos ! »*

*La servante conte la chose au droguiste, et l'on va trouver un voisin, don Justo, le *boticario, qui prépare un breuvage pour l'innocent ; le pharmacien, un rusé compère a même la précaution de se faire payer d'avance. Ici prennent place quelques scènes que nous passons ; car elles dépassent de beaucoup les hardiesse du Malade imaginaire. Cependant le *gallego commence à sentir certaines douleurs ; on le met au lit, et bientôt : au milieu de ses cris et de ses contorsions, on en retire un énorme lézard enveloppé de langes comme un enfant nouveau né, et qu'on avait préparé pour la circonstance. « Est-ce un garçon ou une fille ? » demande le Galicien : et on lui*

présente pour toute réponse l'animal, qui sort la tête et le mord à belles dents.

La sensibilité de Davilliers et sa profonde connaissance de la Péninsule Ibérique et de ses gens lui permettent de capter des détails qui passent inaperçus pour un visiteur ordinaire. Voilà par exemple cette chronique publiée dans l'hebdomadaire *Le Monde Illustré* en 1876⁴⁷ :

Le jour des rois à Madrid est surtout la fête de tous ces petits industriels d'origine commune, Asturiens et Galiciens, qui viennent exercer les petits métiers de la capitale, charbonniers, boulangers, commissionnaires, aguadores (porteurs d'eau), etc. Quand vient donc le jour de l'Epiphanie, on voit surgir, à la tombée de la nuit, sur les places et les rues de la capitale, des groupes d'hommes à figure barbouillée de charbon ou couverte de farine, au torse empaqueté de cordes et de ficelles. Ces bandes joyeuses de Galiciens et Asturiens, armées de sonnailles et de cornets à bouquins, munies d'échelles et éclairées par des torches, se répandent dans tous les carrefours de la ville, depuis la rue de l'Aquila, jusqu'à la rue de la Palma, depuis celle de San-juan jusqu'à la Cuesta de la Vega. On va, on court, on saute, on crie, on met tout en révolution. Il s'agit de voir arriver les Rois Mages. —par où viennent-ils ? demande la foule au Galicien qui, perché sur le dernier barreau de l'échelle, dirige vers le couchant une corne démesurée en guise de longue-vue. —Par la porte d'Atocha, reprend l'homme à la lunette. —Combien sont-ils ? —Plus de cinq. —Alors, sus à eux, à eux ! —C'est par des dialogues semblables que s'excite cette cohue en délire. Chaque rue, chaque place, le moindre carrefour est envahi par ces braves gens, qui se disputent entre eux, à chaque station, la gloire d'annoncer le premier par quelle porte doivent entrer les hôtes mystérieux qui n'arrivent jamais. Le bruit des sonnailles et le son des cornets se mêlent à ce concert charivarique, qui bientôt fait sortir de chez eux tous les noctambules de Madrid.

Mais cette joyeuse confusion décrite par l'hebdomadaire et illustrée par une belle gravure de D. Vierge (*Les *gallegos signalant l'arrivée des rois mages*) n'était pas si innocente qu'elle semble à première vue. Lisons —traduit en français— ce que l'écrivain madrilène Ramón de Mesonero Romanos écrit dans l'article *El año nuevo* (« *La nouvelle année* »)⁴⁸ :

De même la nuit qui précède la fête des Rois a lieu dans beaucoup de nos villes, et à Madrid notamment, une autre farce extravagante et mal tolérée qui consiste à la tromperie plus ou moins effective ou simulée des pauvres Asturiens ou Galiciens qui viennent d'arriver, dont l'ignorance supposée les fait devenir un jouet pour les petits coquins de la ville sous les prétextes de les guider pour attendre les Rois Mages, qui vont venir cette nuit-là distribuer des dons à tous ceux qu'ils trouvent. Et si on mettait de côté la répugnance que réveille toujours le fait de voir devenu un objet de raillerie un être plus ou moins rationnel, sûrement le spectacle d'un aussi grand nombre de gaillards naïfs ornés de tapis et de couronnes, avec d'énormes échelles à l'épaule, portant chacun une grande, suivis de la foule criarde des mystificateurs, et hurlant, bondissant et gambadant, pourrait amuser ; mais il y a pire : ce coutume vil et irrationnel se termine habituellement par les débris et les chimères des divertissements de la populace ; il n'a donc aucun motif de louange, ou même d'excuse, ni par son origine, ni par son intention ni par ses résultats, et le

⁴⁷ *La Fête des Rois à Madrid* in *Le Monde Illustré*, 20e année, n° 978, 8 janvier 1876.

⁴⁸ Ramón de Mesonero Romanos: *El Año Nuevo* in *La Ilustración*. Madrid, janvier 1852.

Gouvernement ne devrait plus la tolérer.

Nobles et dignes propos —malgré la malheureuse allusion aux *êtres plus ou moins rationnels* — et attitude ferme et honnête qu'il faut bien souligner.

Pourtant la raillerie des Galiciens traversera les frontières de l'Espagne. Une image d'Épinal la reproduira sous le titre *d'Aventures d'un Galicien à la fête des rois*⁴⁹.

A peu près au même moment où Davillier et Doré commençaient leur voyage, la poétesse galicienne Rosalía de Castro publiait son livre *Cantares gallegos* (1863) qui sera un des repères de la littérature galicienne qui renaît. Ou plutôt qui "naît" car la période médiévale était méconnue. Rosalía de Castro, femme courageuse, sincère et sensible, devint depuis lors un des symboles nationaux de la Galice.

Comme remarque Robert Omnes dans sa présentation de l'anthologie poétique de Rosalía que José Carlos González a publié en français⁵⁰ :

Écrire en galicien représentait un véritable défi. La plupart des locuteurs de cette langue étaient alors analphabètes. Le galicien souffrait à cette époque d'une extrême "dialectalisation" et de la contamination lexicale du castillan —l'espagnol officiel— qui seul était enseigné. Il s'agissait, après des siècles d'oubli, de mépris et de persécutions, de recréer une langue littéraire.

Rosalía souffre avec son peuple mais elle lève sa voix et la plainte devient tonnerre pour défendre les moissonneurs et tous les Galiciens forcés à l'émigration :

*Castillans de la Castille,
traitez bien les Galiciens,
ils s'en vont comme des roses,
ils reviennent comme des cendres.*
(Traduction de J. C. González)

Et à la vue des insultes continues que les Galiciens reçoivent —tels ceux que Davillier avait remarquées ou les railleries des travailleurs émigrés comme celles de la Nuit des Rois — il n'est pas étonnant que Rosalía de Castro s'écrie :

*Ma pauvre Galice, tu ne dois
jamais te dire espagnole
car cette Espagne t'oublie
et méprise ta beauté.*
(Traduction J. C. González)

Quelques années avant la publication de l'anthologie de Rosalía de Castro en français le chanteur Marc Ogeret incluait déjà dans son répertoire la chanson *Galice*⁵¹,

⁴⁹ *Aventures d'un Galicien à la fête des rois*. Imagerie Pellerin. Épinal, 1891.

⁵⁰ Castro, Rosalia de : *Anthologie poétique*. Traduite du galicien par José Carlos González. Editions Folle Avoine/Presses Universitaires de Bretagne. Rennes, 2002.

⁵¹ Marc Ogeret : *Rencontres*. Disques Vogue, SLD.839. La chanson est la traduction de l'adaptation portugaise du poème de Rosalía.

adaptation en français par Luc Bérimont du poème de Rosalia *Este vaise e aquel vaise* :

*Je pars ce soir
Tu pars demain
Souviens-toi de nous, Galice,
À tant creuser ta silice
On ne voyait plus de pain.*

*Qui rentrera
Le grain, le foin ?
Les fruits des étés pourrissent
Les vieux vergers de Galice
Gémissent dans le vent marin*

*Il restera des orphelins
Des arpents de solitude
Et puis la longue habitude
D'écouter pleurer les chiens.*

*Partons-ce soir, partez demain,
Souviens-toi de nous, Galice.
A tant creuser ta silice
Jamais vers toi nul ne revient.*

LE CAPITAINE NEMO DANS LA BAIE DE VIGO

Dans *20. 000 lieues sous les mers*⁵², qu'il publia en 1868, Jules Verne reprend l'épisode de la bataille de Rande et les galions enfouis sous la mer avec leurs trésors. Le chapitre VIII de la seconde partie du roman a précisément pour titre *La baie de Vigo* :

En cet instant, quelques eaux-fortes suspendues à la paroi et que je n'avais pas remarquées pendant ma première visite, frappèrent mes regards. C'étaient des portraits de ces grands hommes historiques dont l'existence n'a été qu'un perpétuel dévouement à une grande idée humaine, Kosciusko, le héros tombé au cri de "Finis Polonie", Botzaris, le Léonidas de la Grèce moderne, O'Connell, le défenseur de l'Irlande, Washington, le fondateur de l'Union américaine, Manin, le patriote italien, Lincoln, tombé sous la balle d'un esclavagiste, et enfin, ce martyr de l'affranchissement de la race noire, John Brown, suspendu à son gibet, tel que l'a si terriblement dessiné le crayon de Victor Hugo.

Quel lien existait-il entre ces âmes héroïques et l'âme du capitaine Nemo ? Pouvais-je enfin dégager le mystère de son existence ? Était-il le champion des peuples opprimés, le libérateur des races esclaves ? Avait-il figuré dans les dernières commotions politiques ou sociales de ce siècle ? Avait-il été le héros de la terrible guerre américaine, guerre lamentable et à jamais glorieuse ?

[...]

En ce moment la porte du grand salon s'ouvrit, et le capitaine Nemo parut. Il m'aperçut, et, sans autre préambule :

— Ah ! Monsieur le professeur, dit-il d'un ton aimable, je vous cherchais. Savez-vous votre histoire d'Espagne ?

Le capitaine Nemo raconte alors au professeur britannique Aronnax la bataille de Rande et comment la mer engloutit les galions avec les trésors d'Amérique :

Le capitaine Nemo s'était arrêté. Je l'avoue, je ne voyais pas encore en quoi cette histoire pouvait m'intéresser.

— Eh bien ? lui demandai-je.

— Eh bien, monsieur Aronnax, me répondit le capitaine Nemo, nous sommes dans cette baie de Vigo, et il ne tient qu'à vous d'en pénétrer les mystères.

Le capitaine se leva et me pria de le suivre. J'avais eu le temps de me remettre. J'obéis. Le salon était obscur, mais à travers les vitres transparentes étincelaient les flots de la mer. Je regardai.

Autour du Nautilus, dans un rayon d'un demi-mille, les eaux apparaissaient imprégnées de lumière électrique. Le fond sableux était net et clair. Des hommes de l'équipage, revêtus de scaphandres, s'occupaient à déblayer des tonneaux à demi

⁵² Verne, Jules : *Vingt mille lieus sous les mers*. Le livre de poche. Paris, 2004.

pourris, des caisses éventrées, au milieu des épaves encore noircies. De ces caisses, de ces barils, s'échappaient des lingots d'or et d'argent, des cascades de piastres et de bijoux. Le sable en était jonché. Puis, chargés de ce précieux butin, ces hommes revenaient au Nautilus, y déposaient leur fardeau et allaient reprendre cette inépuisable pêche d'argent et d'or.

Je comprenais. C'était ici le théâtre de la bataille du 22 Octobre 1702. Ici même avaient coulé les galions chargés pour le compte du gouvernement espagnol. Ici le capitaine Nemo venait encaisser, suivant ses besoins, les millions dont il lestait son Nautilus. C'était pour lui, pour lui seul que l'Amérique avait livré ses précieux métaux. Il était l'héritier direct et sans partage de ces trésors arrachés aux Incas et aux vaincus de Fernand Cortez !

— Saviez-vous, monsieur le professeur, me demanda-t-il en souriant, que la mer contint tant de richesses ?

— Je le savais, répondis-je, que l'on évalue à deux millions de tonnes l'argent qui est tenu en suspension dans ses eaux.

— Sans doute, mais pour extraire cet argent, les dépenses l'emporteraient sur le profit. Ici, au contraire, je n'ai qu'à ramasser ce que les hommes ont perdu, et non seulement dans cette baie de Vigo, mais encore en mille autres théâtres de naufrages dont ma carte sous-marine a noté la place. Comprenez-vous maintenant que je sois riche à milliards ?

— Je le comprends, capitaine. Permettez-moi, pourtant, de vous dire qu'en exploitant précisément cette baie de Vigo, vous n'avez fait que devancer les travaux d'une société rivale.

— Et laquelle ?

— Une société qui a reçu du gouvernement espagnol le privilège de rechercher les galions engloutis. Les actionnaires sont alléchés par l'appât d'un énorme bénéfice, car on évalue à cinq cents millions la valeur de ces richesses naufragées.

— Cinq cents millions ! me répondit le capitaine Nemo. Ils y étaient mais ils n'y sont plus.

— En effet, dis-je. Aussi un bon avis à ces actionnaires serait-il acte de charité. Qui sait pourtant s'il serait bien reçu. Ce que les joueurs regrettent par-dessus tout, d'ordinaire, c'est moins la perte de leur argent que celle de leurs folles espérances. Je les plains moins après tout que ces milliers de malheureux auxquels tant de richesses bien réparties eussent pu profiter, tandis qu'elles seront à jamais stériles pour eux !

Je n'avais pas plus tôt exprimé ce regret que je sentis qu'il avait dû blesser le capitaine Nemo.

— Stériles répondit-il en s'animant. Croyez-vous donc, monsieur, que ces richesses soient perdues, alors que c'est moi qui les ramasse ? Est-ce pour moi, selon vous, que je me donne la peine de recueillir ces trésors ? Qui vous dit que je n'en fais pas un bon usage ? Croyez-vous que j'ignore qu'il existe des êtres souffrants, des races opprimées sur cette terre, des misérables à soulager, des victimes à venger ? Ne comprenez-vous pas ? ...

Le capitaine Nemo s'arrêta sur ces dernières paroles, regrettant peut-être d'avoir trop parlé. Mais j'avais deviné. Quels que fussent les motifs qui l'avaient forcé à chercher l'indépendance sous les mers, avant tout il était resté un homme ! Son cœur

palpitait encore aux souffrances de l'humanité, et son immense charité s'adressait aux races asservies comme aux individus !

Et je compris alors à qui étaient destinés ces millions expédiés par le capitaine Nemo, lorsque le Nautilus naviguait dans les eaux de la Crète insurgée !

Mais bien avant et bien après le livre de Verne le "trésor des galions de Vigo" a été recherché infructueusement et avec des moyens techniques de plus en plus modernes. On n'a rien retrouvé d'importance. Serait-il vrai que le capitaine Nemo les a pris pour les redistribuer à la cause des pauvres du monde ?

TOURISTES FRANÇAIS, VISITEZ LA GALICE !

À partir de 1895, un supplément encarté ayant pour titre *À travers le monde* vint se joindre au magazine *Le tour du monde* dont on a déjà parlé.

En 1896, Il publia un article de quatre pages sous le titre de *Trois jours en Galice. De Tui à Saint-Jacques de Compostelle*⁵³ avec l'introduction suivante :

À un des amis du Tour du Monde, M. J. F..., nous devons ce récit d'excursion dans la pittoresque Galice..., en dehors des sentiers battus. Puisse son récit donner l'éveil aux touristes amoureux d'imprévu. Ce coin presque ignoré de l'Espagne leur réserve encore d'heureuses découvertes.

L'article commence par le même appel à la visite :

Les pays trop visités perdent la plus grande partie de leur charme aux yeux de bien des touristes pour qui l'imprévu constitue l'un des principaux agréments des voyages. Mais bientôt, sans doute, il faudra aller loin de France, sortir même d'Europe, pour trouver des contrées négligées par Cook. Il existe encore pourtant tout près de nous, en Espagne, quelques-uns de ces coins de terre privilégiés, presque ignorés des guides, quoique bien dignes d'une visite.

Le voyageur arrive en train tout près de Tui, à Guillarei, où il descend :

L'air est vif. Le brouillard, très intense tout à l'heure, commence à se lever. La lune, haute maintenant, éclaire les masses confuses de pins entre lesquels serpente la route et, dans le fond du paysage, fait deviner de longues silhouettes de collines couvertes de bois. De loin en loin, nous traversons des ruisseaux qui luisent comme des rubans d'argent au milieu de prairies sombres.

C'est la descente du Miño, de Tui jusqu'à l'Atlantique, qui a le plus impressionné notre touriste anonyme :

À une heure et demie, je m'installe dans la barque du señor Piño et me voilà voguant vers A Guarda. Le télégraphiste a dit vrai : ce trajet par eau est ravissant. Le Miño décrit une suite de coudes qui séparent la vallée en autant de bassins presque clos, de sorte qu'on semble constamment naviguer sur un lac.

L'aspect du fleuve, aussi uni qu'un miroir, presque immobile en apparence, complète l'illusion. De loin en loin, seulement, un long promontoire sablonneux, se détachant du rivage, coupe le courant, et l'eau, rejetée de côté, forme une petite barre clapotante, luisant comme une coulée de mercure sous le soleil, avec un bruissement léger.

À gauche, la rive portugaise, semée de villages, de fermes, de hameaux de pêcheurs, est extrêmement animée. En face au contraire, du côté de l'Espagne, c'est à peu près le désert : un désert de verdure, car la terre est toute couverte d'une

⁵³ *Trois jours en Galice. De Tuy à Saint-Jacques de Compostelle* in *À travers le monde*, n° 37, 12 septembre 1896.

végétation luxuriante. Les prairies, les bois, s'y succèdent, bordés d'une chaîne de collines chargées d'arbres que dominent, à l'horizon, des montagnes rocheuses, très claires, presque roses, avec, par endroits, une couronne de pins qui se détachent en silhouette sur le ciel pâle.

Nous filons, au milieu de ce décor, sans bruit, sans secousses. La brise est faible, mais elle souffle droit vers l'ouest. Aussi Piño et ses acolytes ont-ils eu tôt fait de rentrer rames et perches, et, les bras croisés, ils regardent tranquillement la voile faire leur besogne. Tout le monde n'a pas autant de bonheur : nous croisons des barques qui se rendent au marché de Tui, et qui, elles, peinent durement pour remonter le courant venant debout. Très pittoresques ces bateaux, bondés de marchandises et de passagers. Les hommes, les femmes, aident à la manœuvre, maniant les avirons pendant que l'équipage pousse sur de longues gaffes ; et c'est un spectacle curieux que celui de tous ces gens en costumes bigarrés, grouillant au milieu des piles de poissons, des bottes de foin, de cages à poules, des caisses, de paquets de toutes les dimensions et de toutes les formes. Quand nous passons, ils s'arrêtent pour nous saluer de longs cris joyeux en agitant leurs mouchoirs ; puis ils repartent en entonnant quelque naïve plainte galicienne, dont le vent nous apporte encore l'écho longtemps, après qu'ils ont disparu.

Vers cinq heures, l'aspect du pays se modifie. Les rives s'écartent et s'abaissent. Au milieu du fleuve, plus large, émergent de nombreux bancs de sable d'où s'envolent des troupes d'oiseaux de mer. En même temps, le Miño, si calme tout à l'heure, se couvre de petites lames épineuses. L'Océan n'est plus loin.

Le jour baisse rapidement. La vallée, estompée de brume, semble grandir. Tous les détails du paysage se fondent, peu à peu, en une masse grise, confuse. Seule, à l'occident, la barre claire de l'estuaire se détache maintenant, très nette sur l'horizon.

Après une visite rapide de Vigo le voyageur prend une barque pour « la classique excursion de Cangas » :

Ce village, habité presque exclusivement par des pêcheurs de sardines, est situé en face de Vigo. Pour s'y rendre, on traverse la baie dans toute sa largeur, et cette promenade, que la tombée du jour m'oblige à écourter, est bien l'une des plus délicieuses qu'on puisse imaginer. A cette heure, le soleil, déjà très bas sur l'horizon, projette de biais ses rayons sur le golfe, accrochant à chaque ride de l'eau une gouttelette d'or fondu. Derrière nous, les montagnes ont pris des tons d'un bleu profond ; leurs cimes se détachent, plus nettes, sur le ciel qui blêmit, tandis qu'à l'ouest, du côté de la pleine mer, le groupe des Îles Cies se dresse, empourpré dans le couchant, comme une silhouette de métal surchauffé.

Le fond de la ria de Vigo, du côté de Ponte Sampaio, mérite aussi la description :

Le paysage est ravissant. C'est une série de chaînons monstrueux, boisés, qui viennent mourir sur ce golfe, enserrant d'étroites vallées couvertes de prairies verdoyantes. Par moments, à un tournant de la route, au passage d'un seuil, la baie se déploie toute entière, étalant devant nous sa nappe bleue, que barre à l'horizon

l'archipel des Îles Cies, baignées de brume. Ailleurs une clairière, ouverte au milieu de la forêt, laisse voir, dans le fond, les escarpements rocheux de la montagne de Galice. Ça et là de petits villages grimpent au flanc d'un coteau, entourés de jardins, de bouquets d'arbres fruitiers, de champs de maïs.

Après une brève allusion à la ville de Pontevedra, « elle a conservé un cachet tout particulier avec sa vieille enceinte ruinée, ses longues rues en arcades, ses maisons massives, dont beaucoup portent fièrement, au-dessus de la porte, un écuison armorié gravé dans la pierre », le paysage change :

Presque à la sortie de la ville, la route quitte le bord de la mer. Le paysage prend un aspect plus sévère, plus âpre. De loin en loin, la forêt de pins s'interrompt, faisant place à des grands espaces nus, pierreux, désolés. À mesure que nous avançons, les plateaux de l'Entre-Douro⁵⁴ montent dans le lointain, dominant tout le paysage de leurs longues silhouettes bleues. Les villages deviennent rares ; ils paraissent assez misérables avec leurs jardinets étroits, leurs maigres champs enclos de palissades. À côté de chaque maison s'élève un édicule d'architecture bizarre, sorte de grande auge en forme de cercueil, portant sur quatre fûts de pierre et couronnée d'une croix carrée. Renseignements pris, ce sont tout simplement des séchoirs à maïs. Mais ils gardent, malgré tout, des airs inquiétants de tombeaux, et donnent au pays je ne sais quel aspect mélancolique.

Surprenante vision des *hórreos, greniers traditionnels de Galice.

⁵⁴ On voit bien que "le voyageur " est entré par le Portugal ; il en a gardé le souvenir !

ALBERT DE MONACO ET LES SARDINES GALICIENNES

Fondateur de l’Institut Océanographique de Paris et du Musée Océanographique de Monaco, Albert Honoré Charles Grimaldi, prince de Monaco et un des pionniers de l’océanographie, est né à Paris en 1848. Il a mené de nombreuses campagnes de recherche en Méditerranée ou dans l’Océan Atlantique et promu les premières éditions de la carte bathymétrique des océans. On pourrait à beaucoup d’égards associer la vie et l’œuvre de Grimaldi à celles du commandant Cousteau, directeur beaucoup plus tard du musée de Monaco et admirateur de son prédécesseur.

En 1886 Albert de Monaco fit une longue escale à La Corogne à bord de son bateau, *l’Hirondelle*, pour étudier la pêche de la sardine en Galice et publia le résultat de cette campagne dans un extrait de la *Revue scientifique de Paris*⁵⁵.

Préoccupé par la grave diminution de la sardine sur les côtes françaises, il cherche les raisons de sa profusion sur celles de Galice, analyse son alimentation dans les rias, observe les systèmes de pêche et étudie les mesures qu’on prend dans le pays pour protéger et assurer cette pêche.

La sardine figurait dernièrement encore parmi les organismes que la mer prodiguait sans mesure aux populations côtières de la France occidentale. Hommes, femmes, enfants, des milliers de personnes vivaient pendant plusieurs mois sur cette manne argentée, dont il ne semblait guère possible d’abuser ni d’épuiser la source.

Mais depuis dix ou quinze ans, une diminution progressive de la sardine sur ces côtes fait craindre sa disparition complète.

Préoccupé de cette question, si grave pour d’intéressants travailleurs que la mer éprouve déjà trop, j’ai fait, durant ma campagne scientifique sur l’Hirondelle, en 1886, une relâche à La Corogne, centre le plus actif maintenant de la pêche des sardines en Espagne. Je pensais y trouver quelque enseignement, un exemple utile, ou tout au moins des matériaux d’étude pour joindre à ceux qu’il s’agit de remettre, aussi nombreux que possible, entre des mains compétentes.

La description de la baie de La Corogne ouvre la monographie :

La baie de la Corogne est placée vers l’angle nord-ouest de la péninsule ibérique, mais sans faire nettement partie du golfe de Gascogne. Elle s’ouvre au nord avec une largeur d’un mille et demi et une pénétration de trois milles. Le mouillage occupe un petit enfoncement à droite de l’entrée, et plusieurs fabriques pour la salaison des sardines sont échelonnées sur la rive même, en prolongation de la ville, ayant leurs débarcadères particuliers ; tout auprès, leurs nombreuses chaloupes garnissent une partie de la rade. Soixante dix milles plus au sud, commence une série de découpures profondes qui rappellent les baies d’Irlande ou les fjords de la Norvège, et qu’en Espagne on nomme rias. Des montagnes parfois élevées bordent ces

⁵⁵ *L’industrie de la sardine sur les côtes de la Galice*. Par le prince Albert de Monaco. Bureau des deux revues. Paris, 1887.

rivages, tandis que des eaux profondes de cinq cents mètres se trouvent vers quinze milles au large.

[...]

La côte de la Galice paraît néanmoins avoir su captiver ce poisson, et voici pourquoi, suivant les idées anciennes qui sont encore admises aujourd’hui dans le pays. La sardine, assez frileuse, se tiendrait volontiers près de la surface, mais pourvu que l’agitation des eaux ne la genât pas. A ce double point de vue, les vastes découpures de la Galice lui conviendraient ; de plus, elles lui offriraient comme nourriture d’abondantes matières organiques entraînées par les eaux douces qui lavent les montagnes voisines.

[...]

Comme nous arrivions, le 19 août, par une nuit obscure, au mouillage de La Corogne, des nuées phosphorescentes illuminaien parfois la mer dans ses profondeurs ; on aurait dit l’embrasement de quelque prairie sous-marine reflété dans l’épaisseur bleuâtre des couches liquides.

Au matin, une activité particulière sur rade, une flottille d’embarcations près de l’entrée, nous apprirent que, la veille, un banc de sardines arrivait comme nous, produisant les lueurs mystérieuses, et que nous assistions à une récolte de cette manne vivante.

[...]

De tout temps, la sardine enrichit le nord-ouest de l’Espagne ; à l’heure présente, seize mille pêcheurs en vivent. Depuis Baiona de Galice jusqu’à Viveiro, elle soutient quatre cents fabriques de salaisons et de conserves.

Les méthodes, les règlements et la tolérance varient suivant les régions ; mais ils restent toujours sous l’influence d’un esprit conservateur qui sauvegarde cette richesse.

Et la conclusion d’Albert de Monaco est nette :

Que la sardine fraie sur ces côtes [de France] ou qu’elle y vienne en simple visiteuse, il faut la protéger, et c’est un aveuglement déplorable qui laisse détruire, en France, le gibier ou le poisson migrateur de toute espèce. On prend les cailles au filet par centaines de mille, ou bien on permet l’introduction de celles prises en Italie : on tire les oiseaux d’eau qui reviennent du Midi accouplés déjà ; on détruit les halbrans qui volent à peine, et les bécasses prêtes à pondre ; aussi les vols et les passages diminuent rapidement.

Pourquoi la sardine jouirait-elle d’un privilège, quand d’autres voyageurs aquatiques, le saumon notamment, disparaissent devant la destruction ? Les moyens que celle-ci déploie, quand ils ne sont pas modérés par un esprit conservateur, ont toujours le dernier mot.

Malheureusement, cent ans plus tard la pêche de la sardine se trouve en Galice presque dans le même état que celui qui préoccupait Albert de Monaco pour la France de l’époque. La pollution des mers et la diminution de la pêche sont un problème mondial, et seule une véritable politique conservationniste comme celle que le savant préconisait pourrait y faire face.

DES LIEUX COMMUNS ET MOINS COMMUNS

Henri Guerlin, écrivain tourangeau (1867-1922), a publié quelques ouvrages de divulgation sur la Touraine, d'autres sur le dessin et la peinture, ainsi que des récits de voyage et des créations littéraires. Il a montré son intérêt pour l'Espagne dans des livres tels qu'*Espagne, impressions de voyage et d'art* ou *L'Espagne moderne vue par ses écrivains*.

Il est l'auteur du récit *L'étranger (nouvelle galicienne)* publié en 1920 dans la revue parisienne *Le Correspondant*⁵⁶.

L'étranger est une nouvelle dans le goût du XIXe siècle avec les lieux communs de l'époque sur l'Espagne. Dans l'histoire, l'autorité du village est exercée par "l'alcade" et un taureau aura un rôle symbolique de la plus haute importance. Le texte est d'ailleurs saupoudré de mots espagnols (*señorita, navaja, pueblo, piropo, novio/novia, vaquero, ganadería, corrida, corral*) qui contribuent à créer cette atmosphère suivant un procédé facile et figé. Mais, conscient de la différence culturelle galicienne, Guerlin place l'histoire dans un contexte propre, la tradition ethnographique du *folión qu'il a connu en lisant un travail de l'historien galicien Manuel Murguia et un autre de l'espagnol Joaquín Costa sur la mythologie celte hispanique.

En voici le commencement :

Les plus hauts sommets de la Galice, qui toute à l'heure encore resplendissaient dans le brasier des derniers rayons, entraient doucement dans la nuit. Et tandis qu'ils s'éteignaient, sous la brise crépusculaire, comme un fer rouge qui froidit, du fond de la vallée, montait par les sentiers de la montagne, avec l'ombre, une étrange procession.

C'étaient des paysans vêtus du costume traditionnel de cette province qui rappelle tant notre Bretagne : larges chapeaux, doubles gilets, culottes courtes, houseaux rigides et pesants. Une musette les précédait de sa chanson nasillarde. Tout ce monde montait lentement en murmurant des paroles mystérieuses. Les physionomies étaient graves, les regards perdus dans l'infini, et les grosses mains noueuses tenaient des flambeaux. On aurait dit une armée sortie des ténèbres pour monter à la conquête de la lumière mourante.

Les femmes venaient par derrière, moins graves, moins recueillies, presque à la débandade. Un dernier souffle éteignit la dernière lueur qui dorait encore le plus haut sommet. Et la nuit fut maîtresse de l'espace.

Dans le grand silence de la nature on entendit alors plus distinctement le murmure de la foule. Et l'on vit poindre dans le ciel d'innombrables étoiles, petites flammes palpitan tes qui semblaient s'associer aux mêmes rites bizarres que les lumières fragiles des flambeaux.

⁵⁶ Guerlin, Henri : *L'étranger. Nouvelle galicienne*. Le Correspondant. Paris, 25 janvier 1920.

La procession arrivait enfin au sommet de la montagne, sorte de plateau couvert d'un maigre pâtrage, que le rocher perçait ça et là comme l'ossature d'un animal malade.

Les femmes restèrent en arrière, à la lisière d'un bois, et les grandes silhouettes noires des sapins, interceptant la lumière des étoiles, semblaient les protéger. Les hommes s'avancèrent au milieu du terre-plein, à ciel découvert. Là, ils se mirent dévotement en cercle, tandis qu'au milieu d'eux quelques-uns préparaient des fusées et des feux de bengale. L'alcade dit à voix basse : « As-tu remarqué ? ... »

*Le paysan interrogé ne répondit à la question que par un regard inquiet. L'alcade reprit : « Un homme nous a suivi à distance... Un étranger pour sûr... Il n'était pas vêtu comme ceux de chez nous. Pourvu qu'il n'assiste pas aux cérémonies du *foliόn ? »*

- *Il y assiste... Il se dissimule là-bas à l'ombre des sapins parmi les femmes.*
- *Il aurait fallu le chasser...*
- *Vas-y !*
- *Il est trop tard !*
- *Cela nous présage un malheur.*

Les autres paysans restaient en apparence impassibles, les yeux vagues et les lèvres murmurantes. Mais ils n'avaient rien perdu de ce dialogue. Tous avaient remarqué l'inconnu qui rôdait dans l'ombre ; tous savaient que la présence d'un étranger à leurs rites mystérieux était un présage inquiétant. Mais chasser l'étranger attire également la malédiction des esprits. Aussi leur âme était perplexe, et quelques-uns, les sages, sentaient passer un frisson. Les femmes, moins réservées, échangeaient des regards terrifiés, tandis qu'à distance, dans l'ombre, l'étranger suivait des yeux les rites traditionnels.

Tout à coup, au milieu du cercle des paysans, une lueur flamboya, on vit partir en sifflant une flamme, un jet lumineux, qui se transformait à mesure qu'il montait dans l'air en une sorte de poussière de feu, puis en une multitude d'étoiles qui s'élancèrent vers les constellations, étincelèrent soudain d'une vive splendeur, et instantanément s'éteignirent. À la première fusée en succéda une autre, puis une troisième et une quatrième. Après quoi des feux de bengale éclairèrent de reflets livides ou sanglants les faces impassibles des paysans.

L'étranger qui trouble la vie des paysans de Barbantes est un jeune homme andalou, Juan, qui a échappé au service militaire et voudrait retourner chez lui. On veut lui faire payer cher d'avoir violé le secret du *foliόn mais une femme, Jesusa, le prend sous sa protection se rappelant son fils, mort au service militaire trois ans auparavant. Or Miguel, le *novio de Mercédès —la charmante fille de Jesusa— veut que les deux femmes chassent leur hôte. Ce Miguel, jeteur de sorts, est peu apprécié dans le village et Mercédès elle-même est attachée à lui plus par peur que par amour. Son père passait pour un sorcier et il avait appris de lui à vivre de ruse et de rapines.

L'hostilité entre Juan et Miguel se déclare et aux menaces du jeteur de sorts, l'Andalou répond qu'il est habitué à se battre contre des taureaux et commence à faire la cour à Mercédès.

Pris comme bouvier, Juan affronte à cheval le taureau Gorrón donnant une leçon de tauromachie, mais il a toujours en tête son Andalousie et l'idée de partir. Ce ne sera qu'après avoir obtenu l'amour de Mercédès qu'il change ses plans pour rester avec elle. Miguel voudra se venger et sciera la clôture du taureau pour qu'il attaque Juan. Cependant le taureau s'arrêtera d'un coup, dompté, devant Juan. Seule la balle assassine de Miguel fera tomber l'Andalou. Et le taureau, atteint par une autre balle du jeteur de sorts, vengera la mort de son maître

DES MORTS VIVANTS

En cette souriante matinée de fin de printemps, le comte Louis de Marigonde, dédaignant son automobile, traversait à pied la place de l'Étoile et se dirigeait vers l'avenue de Mac-Mahon. Il avait le pas alerte d'un homme de quarante-cinq ans, jadis très exercé à tous les sports et qui, par une coquetterie de gentilhomme fier de sa sveltesse, de sa distinction, de tout ce dont la race l'avait physiquement doté, se défendait, par le moindre de ses gestes, par toute l'attitude de sa vie, d'abandonner encore cette grâce juvenile qui, à vingt ans, lui avait valu, sur les tennis aristocratiques, le flatteur surnom d'Apollon.

Pourtant, la véritable anxiété qu'il emportait avec lui, en longeant maintenant les murailles de l'avenue déclinante, aurait pu être de nature à lui faire oublier quelque peu cette vanité innocente. Son existence paisible, heureuse, jour sur jour égale à elle-même, n'était-elle pas troublée par une préoccupation de plus en plus tenace? Depuis un mois, un ennemi ne s'y était-il pas glissé qui en altérait l'oisive sérénité? Partout l'idée fixe le suivait: le matin, à cheval, au Bois; l'après-midi, aux courses, assise près des tribunes; le soir, au cercle, penchée sur son épaule, lorsqu'il maniait distraitemenr ses cartes, pour perdre la partie d'où son esprit, hanté par l'angoissant mystère, était presque absolument détaché.

Il fallait en terminer avec cet irritant malaise de l'âme. Et de Marigonde n'était sorti, ce matin-là de son opulente demeure de la rue Dumont-d'Urvilie, que pour se rendre chez le médecin, avouer un indéniable accident cérébral et demander remède.

Pour la dixième fois, la nuit dernière, il avait rêvé —avec une stupéfiante lucidité dans l'agencement des détails, dans le caractère des paysages- une suite de scènes enchaînées selon le même ordre et où il tenait le premier rôle. Il s'entendait d'abord appeler vers un pays inconnu. Il partait, irrésistiblement entraîné. Et c'était un voyage en mer. Par un beau soir, le bâtiment mouillait près d'un rivage aux lignes calmes. Sitôt à terre, les sites devenaient familiers au nouveau venu. Il les connaissait pierre à pierre. Sans hésiter, il s'y avançait, choisissait ses chemins, touchait bientôt un but préconçu: dans un cimetière de campagne, il voyait, assoupi parmi les tombes, sous un arbre largement épanoui, un personnage qui n'était autre que lui-même. Avec ce sosie, et silencieusement, il revenait aux bord des flots, se rembarquait. Et au moment où l'on levait l'ancre, l'Autre parlait enfin. Il s'exprimait clairement et cependant ses paroles n'avaient point de sens. Le navire reprenait le large. Et, sous les étoiles, regardant les vagues phosphorescentes, le voyageur écoutait, sans le comprendre, le récit de son compagnon. Enfin, le brouillard s'épaissait sur les eaux, le regard tournant d'un phare luisait et s'éclipsait à l'est... De Marigonde s'éveillait, fiévreux et la gorge sèche.

Médecin, homme de lettres prolifique, occultiste et grand bibliophile, Lucien-Graux (1878-1944) est l'auteur de beaucoup de livres dont des romans aux titres bien révélateurs (*Initié, Hanté, Saturnin le Saturnien, Le Docteur Illuminé, Sous le signe de Horus, etc.*). *Réincarné* (1920) en est un des plus connus.

L'homme saisit les doigts dégantés et, tout de suite, les étraignit fortement, comme dans un étau. La pression était aussi brutale que douloureuse. Pourtant de Marigonde ne se plaignit point. Un stupéfiant spectacle lui faisait oublier la souffrance. Le médium avait glissé un peu sur sa chaise. Sous le corps renversé, le

dossier grinçait. Une pâleur couvrait, embellissait le visage. Les bras tremblaient. Les prunelles s'étaient révulsées. Une voix lointaine articula:

- Oui... je vais voir... c'est loin!... Qui êtes-vous? Je ne comprends pas. Répétez... J'entends: *señora Estrella Fuentes*... Qu'il y aille? Il faut qu'il y aille? ... Mais où?... ah, en Espagne!... La ville? Répétez encore... Comment? Épelez! Bien *M-u-x-i-a*, c'est *Muxia*⁵⁷, près de *Vi...Vi...mianzo*. Vimianzo? Quoi? Non loin de la Corogne? Une mission, au cimetière de Vimianzo? Vous dites? Relever son corps? Mort en 1806? *Don Francisco Fuentes*. Il connaîtra votre seconde volonté là-bas. Inutile d'attendre. Partir de toute urgence. Ramener le corps à Paris, au Père-Lachaise.

*Le voyant eut un long frémissement, et, repoussant la main broyée:
- Écrivez, monsieur, écrivez!*

De Marigonde, sur l'angle d'un journal, écrivait déjà:

- Partir, vite! Aller au cimetière de Vimianzo, près de Muxia. Ramener ton corps, ton propre corps, toi qui fus Francisco Fuentes. C'est en Espagne que tu sauras toute ma pensée. Féliu est un bon médium.

La transe prenait fin par un lent et calme réveil.

Le comte haletait.

Et bien, oui, la Galice a beaucoup à voir dans cette étrange histoire, dans ce *Roman de l'Au-Delà*⁵⁸.

Face à l'avant du yacht, la côte ibérique s'étendait, à peine incurvée, de part et d'autre, dans la lourde sérénité d'un midi ruisselant de lumière. L'océan, à peine frangé d'un pâle liséré, y venait appuyer son énorme et inerte chape de plomb où semblaient, ça et là, glisser comme des traîneaux, plutôt que flotter dans un élément liquide, de frêles barques de pêcheurs dont les mâts tendus de toile brune rayaient presque verticalement les horizons de l'eau et de la terre. À la longue-vue, Louis apercevait, accroupis sur leurs bancs, de rudes hommes aux visages hérissonnés de poils, et qui, de loin, regardaient le fin navire embossé depuis peu dans la rade, sous la droite colonne de fumée, mince comme un fil, par laquelle on l'eût cru suspendu, au ras de la mer immobile, du haut du ciel.

Au rivage, la plage des sables blonds, tel qu'en son rêve, apparaissait au voyageur. Plus loin, c'étaient des broussailles basses et verdoyantes, puis tout un chaos de roches, un site désolé, morne, sauvage. Pas la moindre trace d'agglomération. Il fallait néanmoins croire le capitaine Georges qui connaissait bien les parages pour y être passé tant de fois avec son chalutier Le Hibou, en allant jeter le filet jusqu'au Maroc, et qui avait dit avec l'immuable placidité du Nord : « Nous avons laissé le cap Ortegal et le Ferrol à gauche. J'ai vu la carte. Votre Muxia, c'est bien là. »

De Marigonde descend donc et obtient du curé l'autorisation pour porter à Paris les restes de feu Francisco Fuentes, décédé à 51 ans, en 1806, et qui, après un séjour de soixante-neuf années dans l'au-delà s'était incarné en lui en 1875. À Vimianzo, un mendiant sera le medium du second message d'Estrella, la femme de Francisco.

⁵⁷ Nous avons corrigé le nom sur la graphie actuelle, l'auteur employant l'ancienne et déformée *Mujia*.

⁵⁸ Dr. Lucien-Graux: *Réincarné!* Roman de l'Au-delà. L'Édition Française Illustrée, Paris, 1920.

Enfin, Diego redressa le buste. Ses yeux restaient fermés, alors qu'il s'efforçait d'articuler des syllabes confuses. De Marigonde guettait le sens qui peu à peu se clarifiait : « ...C'est un grand malheur, un bien grand malheur qui est arrivé le 14 mai 1793, dans la baie de Muxia. Ce jour-là, à quatre heures de l'après-midi... »

La voix baissait, se faisait pâteuse. Mais Louis de Marigonde, penché vers le vieillard, recueillait les paroles défaillantes et les inscrivait, inaltérablement, dans sa mémoire, pour ne les oublier jamais.

Phrase après phrase, il voyait se déchirer le voile qui jusqu'alors lui cachait le prodige le plus tragique et le plus émerveillant. Estrella Fuentes, la morte de 1817, relatait le drame atroce où avait sombré son bonheur. À celui qu'animait maintenant l'esprit réincarné de son époux Francisco, elle demandait secours. Elle lui désignait un pieux devoir. Tacitement, il lui jurait de souscrire à son vœu d'outre-tombe. Pour l'aider à agir, la voix de l'Au-delà dictait au visionnaire vagabond des noms, des dates, des adresses, des détails qui mettraient Louis sur le bon chemin et le serviraient dans l'œuvre généreuse à laquelle il allait demain se consacrer.

La bienfaitrice de Vimianzo, la dame au portrait, disait pourquoi elle avait appelé, jusque dans les campagnes de Galice, l'insouciant Parisien de la rue Dumont-d'Urville. L'exhumation d'un squelette n'était en effet que le prétexte d'une mission plus haute et plus humaine. Il fallait que de Marigonde vît, de ses yeux, l'endroit fatal où s'était produit le malheur, l'horrible malheur dont, après cent vingt-six ans, il allait corriger les si cruels effets. C'était sur l'eau ! En rejoignant son navire, il distinguerait, à marée basse, au ras des vagues, les Roches-Traîtresses, plates comme un banc de sable. Las Rocas-Traidoras ! Effroi des pêcheurs ! Oui, c'était là !

En effet, c'était là que Rafael, le fils d'Estrella et de Francisco, était mort, noyé, en 1793.

Deux jours après, le comte Louis de Marigonde et son valet de chambre Philippe revenaient à Muxia, sur des mules, en compagnie d'un groupe de paysannes, toutes bonnes cavalières. Au signal convenu, le canot se détacha de la Libellule. En y prenant place, Louis déposa sur ses genoux la cassette de fer où étaient rangés les ossements de l'homme qu'il avait été. Et après quelques encâblures, il vit, à fleur d'eau, le banc des Roches-Traîtresses. Ainsi donc, comme l'avait dit l'Esprit, c'était là ! À considérer ces fauves récifs, responsables de tant de trépas prématurés, il se sentit le cœur battre plus vite. Penché sur le flot gonflé, et s'étant décoiffé de son feutre souple, il salua vers l'abîme et murmura : « Oui, Rafael, je me souviendrai ! » De la côte, le vent apportait des chansons véhémentes et allègres. C'étaient des jeunes gens qui assaillaient la diligence. À longues étapes, ils allaient rejoindre Santander, s'embarquer vers les Amériques fortunées. Chacun emportait sous le front un rêve de millionnaire. Autour d'eux, les familles, à l'heure des adieux, chantaient de vieux airs du pays : salut de la terre natale, derniers échos des voix chères qui bientôt se seraient tuées. Louis, vers cette jeunesse ardente courant aux joies et aux belles espérances de la vie, orienta un instant sa pensée. Las Rocas-Traidoras s'éloignaient. En revenant du rivage, la songerie du voyageur plana encore un instant sur elles...

À Paris, ce Francisco Fuentes réincarné ira retrouver son fils, lui-même dans une nouvelle vie.

Il n'est pas étonnant de voir associée la Galice avec la croyance à la réincarnation. Pays de revenants et de culte à la mort, l'au-delà y est toujours présent. À la preuve, la tradition bien connue du pèlerinage à San Andrés de Teixido, près du cap Ortegal, où toute personne ne s'y étant pas rendue vivante devra le faire une fois morte (« *A San Andrés de Teixido vai de morto o que non foi de vivo* ») réincarné dans une petite bête qu'on doit bien respecter si on la trouve en chemin.

En tout cas, nous devons signaler qu'une figure très importante de l'occultisme venait de mourir à l'époque où le roman de Lucien-Graux était peut-être en préparation. Le docteur Gérard Encausse dit *Papus*, mort à Paris en 1916, et appelé « le Balzac de l'occultisme », était né en Galice, à la Corogne, en 1865.

LES YEUX EBLOUIS D'HÉLÈNE FORTOUL

*Ceylan est une guirlande de fleurs posée sur les genoux.
Singapour une pluie chaude sonnant sur les feuilles larges d'un étang bleu.
Port-Saïd une clamour rauque vers un ciel de nacre.*

Éternellement pour moi les monts de Galice sortiront d'une fine brume blonde portant Avril. D'immenses nappes de bruyères roses alternant avec les taches des genêts, une féerie de nappes jaunes et blanches sur le granit pâle. La montagne croulant jusqu'au fleuve en cascades parfumées, arbres de lumière, bouquets géants suspendus au dessus des gorges, odeurs pénétrantes et sucrées portées par un vent doux, tout cela pour moi c'est la Galice. Et je l'ai aimée.

C'est un envoûtement instantané et absolu qu'Hélène Fortoul éprouve en arrivant en Galice en 1927 et qu'elle décrira dans son récit du voyage, *Pierres de Galice*⁵⁹, publié une année plus tard. Une communion totale avec la Terre.

À quoi tient —se demande-t-elle— cet accord secret entre un paysage et le fond de notre âme, ce choix impérieux qui nous fait frémir de plaisir devant le visage d'une terre nouvelle ? Par quelle grâce soudain s'émeut une sensibilité jeune ? Qui touche la source fraîche du ravissement ?

Fascination devant le paysage, la végétation, les pierres.

Mille casseroles s'ouvrent. Mille cascades luisent comme des flèches, glissent comme des serpents dorés dans l'herbe. Les bruyères infinies revêtent les hauteurs d'une cape d'évêque romain, de couleur riche, savoureuse, noble entre toutes. La grâce molle des genêts blancs évoque les reposoirs. Mais surgissant partout sous la mousse ou les fleurs, le granit pur et puissant évoque un calvaire.

Admiration aussi devant les villes. Compostelle, bien sûr, où l'exaltation chrétienne de la jeune femme atteint le sommet. Et aussi Vigo.

Ce Vigo n'est plus la toute petite ville médiévale —plutôt un village— chanté par Martin Codax. Mais ce n'est pas encore la grande ville actuelle de 300. 000 habitants ; elle en a à peine le tiers et se construit en tant que ville. Hélène Fortoul décrit ce moment et, à vrai dire, nous avons du mal à imaginer le Vigo qu'elle peint car les changements dans l'urbanisme et la qualité de vie n'ont pas été tous positifs :

Une rue mince fend la ville comme un coup de couteau un melon ; et cette rue monte accrochée à la colline pointue, monte jusqu'à la vieille citadelle, hissant un cortège d'enfants et de femmes actives. Chacun travaille ici avec une hâte silencieuse. Peu de bruit vraiment pour un flot humain si dense (comparez la nappe de cris et de chants d'une ville italienne) —peu de bruit et beaucoup de besogne— un peuple qui s'accroît chaque jour, qui fait confiance à l'avenir, qui n'a pas peur de bâtir et de planter.

⁵⁹ Fortoul, Hélène : *Pierres de Galice*. Avec des bois gravés de Miqueline d'Attanoux. N. R. Money. Paris, 1928.

Le massif de l'Acropole excepté, Vigo est neuve. En moins d'un demi-siècle elle a grandi de façon prodigieuse. Aujourd'hui elle construit un théâtre et un municipie somptueux. Des centaines de maisons frais fini s'agrippent au flanc des collines, admirant la rade. Nul peuple autant que le Viguese ne possède le goût du paysage, de son paysage. Ah comment ne pas se laisser séduire par le charme de cette nature, comment n'en pas être profondément épris ! Où trouver comme ici la couleur, le dessin, la variété ? L'Océan au cœur de la terre, une fantaisie de presqu'îles, de petites baies, de collines transparentes, de plages scintillantes, de blocs rocheux entremêlés... Le long fleuve salé cisèle ses bords d'adroites découpures, le dernier soupir de l'eau meurt doucement aux pieds des pins légers, des glycines, des camélias roses. Un vieux pont moussu bloque l'Océan. Un carré de légumes frais pousse dans le sable criblé de coquilles nacrées. Comme au bord du Léman, des filets verts tendent leurs rets sur de jeunes jardins, mais de grands steamers se balancent sur l'eau bleue —des paquebots de deux cents mètres de long attendent près des quais la cargaison humaine qu'ils porteront bientôt de l'autre côté de l'Atlantique.

Et admiration encore pour les gens, hommes ou femmes.

Rudes travailleurs, ces Galiciens sobres, patients et énergiques, aventureux aussi et après au gain. Que d'autres colonisent les contrées lointaines, eux seront des oiseaux migrateurs. Groupés par villages au-delà des mers, ils restent entièrement attachés à la lointaine patrie.

[...]

Comme la femme kabyle, la femme gallega arrache au sol toute sa substance. Seulement ici le travail est volontaire et le sol riche. Ces petits mouchoirs de terre rouges, jaunes, verts, chargés de trois étages de cultures rendent à profusion la vie et la nourriture. Ne vous étonnez point ; de fortes jeunes filles cassent les pierres parfois sur les routes, ou retournent avec un soc aigu le sol dur des champs. C'est que les hommes sont loin.

Sans doute les yeux des artistes décèlent ce que nous sommes incapables de voir. Écoutons une dernière fois Hélène Fortoul :

J'ai regardé la Galice avec des yeux éblouis. Ce n'est pas seulement pour sa parure de verdure frémissante, pour ses ondes brillantes comme des épées, c'est pour son roc lui-même —la forme de ses monts et ses vallées— pour sa structure profonde en quoi je retrouvais, me semble-t-il, d'autres choses imaginées, rêvées peut-être.

QUENEAU (SANS DINO) A VIGO

En 1929, pas bien longtemps après la visite d'Hélène Fortoul, Raymond Queneau, en voyage vers le Portugal, fait escale à Vigo. Il ne nous en laisse qu'une simple mention dans son récit *Dino*⁶⁰, où il nous présente un chien absolument singulier :

La couleur de ce chien ne m'a laissé aucun souvenir bien net ; sa race de même. Je n'avais point précisé si c'était un basset roux ou un briard noir, un caniche blanc ou un chien loup. Simplement il s'appelait Dino.

Compagnon fidèle :

Sur la route, il allait chercher des pierres que je lui lançais et venait me les rapporter à mes pieds. Cela se passait sur les routes du Portugal ; en général, il y avait deux ou trois moulins à vent à hauteur d'horizon ; parfois Dino s'ébrouait dans la salle [...] ou bien nous longions les falaises, agrippés à un petit sentier où nous ne rencontrions jamais que des douaniers, et, tout en bas, s'écrasaient des vagues atlantiques, sans barques ni baigneurs, à cause des courants. À table, Dino faisait le beau pour avoir un sucre ou un morceau de viande.

Et étonnant :

Les autres habitués de l'hôtel nous regardaient, ou plutôt me regardaient, puisque Dino n'existant pas ; ils ne manifestaient d'ailleurs qu'une attention polie, trahissant un scepticisme civilisé qui n'hésitait pas à douter de la valeur de la perception plutôt que d'avoir à aborder l'ardu problème de la singularité d'esprit.

Quelque temps après, Queneau réfléchit sur son "adoption" :

Même aux époques où je me mêlais à la société des gens qui n'étaient pas du tout comme l'ordinaire, et en témoignaient de diverses façons, je n'ai jamais eu de goût pour l'excentricité, et maintenant, après dix années passées, je me demande encore pour quelles raisons j'avais adopté cet animal silencieux et docile, et qui joignait à tous les caractères de l'espèce canine le remarquable talent de l'invisibilité. [...] Au départ du Havre, je ne le possédais pas encore, et je suis sûr que, sur le paquebot, il ne s'était pas encore attaché à mes pas.

Ni à Vigo, ville dont le souvenir est associé au risque d'un petit accident :

À Vigo, il ne se trouvait pas là, lorsque nous faillîmes érafler notre arrière aux blocs de pierre de la jetée ; je ne le vois point non plus à Porto.

⁶⁰ Queneau, Raymond : *Dino in Contes et Nouvelles*. Folio, 1994.

1936-1939 : GUERRE ? CIVILE ?

En Galice, à proprement parler il n'y eut pas de guerre. Très rapidement, par un coup de main, les militaires insurgés et les groupes fascistes qui conspiraient contre la République Espagnole se sont emparés du pouvoir. Les hauts responsables de l'armée et de la marine fidèles au gouvernement furent très vite arrêtés et fusillés, de même que les représentants du pouvoir et les élus démocratiques malgré des tentatives de résistance. Une féroce répression commença contre les partis politiques, syndicats, mouvements sociaux et culturels de progrès ou simplement contre quiconque était tiède vis-à-vis des vainqueurs. Plus de huit mille personnes furent assassinées après de procès sommaires. Des milliers d'hommes et de femmes furent emprisonnés, punis, séparés de leurs fonctions et de leurs travaux, déportés... Des milliers aussi ont connu l'exil, beaucoup d'entre eux à la fin de la guerre après avoir combattu dans les rangs de la République dans d'autres terres d'Espagne. Des maquis se sont formés dans les montagnes dont le dernier intégrant, O Piloto, ne sera tué par la Garde Civile qu'en 1965

La Galice qui avait approuvé son statut d'Autonomie en juin 1936 est entrée dans ce que le poète Celso Emilio Ferreiro a appelé « la longue nuit de pierre ».

Dès l'exil –fort en Amérique Latine- le dirigeant nationaliste Castelao, peintre et écrivain, intellectuel organique, soutiendra l'espoir d'une « aube de gloire »

Des historiens français se sont occupés de cette période, et notamment Marie-Pierre Bossan, qui dans sa thèse de doctorat « *Émergence d'une mémoire de la guerre civile en Galice* »⁶¹ a étudié le cas de la ville de Pontevedra. Bien que limitée à une petite étendue géographique il s'agit d'une importante étude car le cas de Pontevedra est représentatif de la Galice toute entière. Marie-Pierre Bossan a interrogé acteurs et témoins survivants de cette époque et a analysé la mémoire historique ainsi constituée.

HISTOIRE ET FICTION : DEUX RÉCITS PERSONNELS

a) Les Chemins de Croix

Une autre historienne, Yveline Riottot, a choisi le récit fiction pour nous raconter un moment dramatique de la vie du leader ouvrier Joaquín Maurín, dont elle a d'ailleurs écrit une biographie. C'est ici un *vrai-faux journal de voyage*⁶² puisque « les événements, les lieux et presque tous les personnages cités ont existé ; seuls quelques noms ont été modifiés. »

⁶¹ Marie-Pierre Bossan : *Émergence d'une mémoire de la guerre civile en Galice. Le cas de Pontevedra*. Thèse de doctorat. Université Stendhal-Grenoble III soutenue le 17 janvier 1998. Atelier National de Reproduction des Thèses. Lille, 2003.

⁶² Yveline Riottot : *Les Chemins de Croix ou Les tribulations d'un journaliste français en Galice franquiste*. L'Harmattan. Paris, 2009.

Ce journal de voyage est celui d'Alexandre Croix, journaliste de *L'Ordre*, envoyé en Galice par le chef de cabinet de Léon Blum avec la mission secrète de retrouver le député espagnol Joaquín Maurín et de lui faire gagner la France.

En effet, Joaquín Maurín –député du Front Populaire par Barcelone et dirigeant du POUM- avait été surpris par le soulèvement fasciste en Galice où il était en tournée politique. De là il avait envoyé quelques cartes postales à sa femme, française, à Paris ; on savait qu'il était parvenu à se cacher aux premiers moments mais la dernière carte postale reçue –datée en août et arrivée bien plus tard- indiquait une situation désespérée, celle d'un homme près de la mort. D'où le départ d'Alexandre Croix en Galice via Lisbonne.

Ce sera un voyage très difficile et très risqué pour le journaliste qui se présente comme un sympathisant des soulevés amis de Doriot mais qui malgré tout craindra pour sa vie à plusieurs reprises.

C'est sa description de l'atmosphère trouvée dans les villes qu'il parcourt ce qui nous intéresse ici.

Il entre par Tui, où la veille trois médecins avaient été fusillés :

Les rues de Tui étaient pleines de marocains en convalescence. Beaucoup de jambes et de bras amochés. Une chose retint l'attention d'Oliveira : tous les soldats qu'on croisait étaient vêtus de drap portugais, à croire que la Galice était occupée par un corps expéditionnaire.

Ensuite Vigo :

La grand'rue, anciennement Galán y Hernández, avait repris son nom d'avant le 14 avril 1931 : calle del Príncipe. Une foule bruyante, que la guerre civile ne semblait pas avoir trop marquée, y déambulait. Nous rencontrâmes surtout des jeunes gens harnachés en phalangistes, ou avec le costume, comme chez les républicains ; des marocains aussi, toujours aussi mal en point.

Là, il passe devant la prison :

Pendant qu'Oliveira devisait avec ses compatriotes, je cuisinai de mon mieux le brave Ramón. Comme nous passions devant la prison, calle del Príncipe, il ne me dissimula pas que les rouges y étaient nombreux, et pour la troisième fois, j'appris que Paz Andrade y était pensionnaire. Rien que de longer le mur des frissons me parcourent le dos. La prison de Vigo était réputée pour mettre à mal l'équilibre mental des détenus.

À La Corogne, dans l'hôtel où il loge, des drapeaux hitlériens et des croix gammées sont partout exhibés :

Sur les tables du restaurant, des petits carrés de papier, toujours aux mêmes couleurs, étaient fichés au goulot des bouteilles. Des nombreux Allemands, comme j'allais bientôt m'en rendre compte, étaient les hôtes de la maison. Il n'y avait que peu de dineurs lorsque nous nous y installâmes [...] Mais la salle se garnit bientôt de

phalangistes en uniforme et de « messieurs » parfaitement reconnaissables à leur physique. D'ailleurs, chaque entrée d'un de ces derniers impliquait le cérémonial du salut à la romaine et des cris de « Heil Hitler » et d' « Arriba España ». Je me tenais coi et faisais des simagrées, tout juste ce qui était nécessaire pour ma sécurité personnelle.

Même atmosphère dans l'hôtel de Ferrol :

Évidemment, nous dûmes nous plier au même cérémonial qu'à la Corogne, à cette différence près que l'espagnol était ici l'exception. Les pensionnaires étant exclusivement Allemands. Des hommes jeunes, presque tous. Oliveira pensaient que c'étaient des aviateurs, je penchais plutôt pour des techniciens occupés à la construction du croiseur Baleares. J'avais raison. Nous pûmes nous en convaincre le lendemain.

Mais rien ne servira à Alexandre Croix de se présenter comme sympathisant de la cause franquiste. Finalement sa mission sera découverte :

Je fus menotté et emmené sans ménagement par deux gardes civils qui me poussèrent violemment au fond d'une cellule. J'y étais seul, mais celle d'en face était occupée par trois hommes, ou plutôt ce qu'il en restait après des séances de torture à répétition. Je ne pouvais détourner mon regard de leurs visages, leurs bouches et leurs mains, qui n'étaient plus qu'une infâme bouillie. Je ne sais quel secret on avait voulu leur arracher, mais ils étaient désormais dans l'incapacité physique de révéler quoi que ce soit.

Et c'est la panique :

Indicible est la terreur qui s'empara de moi à la pensée de subir un sort identique. J'aurais voulu crier, mais aucun son ne sortait de ma bouche. J'étais totalement paralysé. Je finis par sombrer dans une sorte de torpeur peuplée de cauchemars. Un bruit de clés m'en arracha. L'aube pointait à peine. La panique m'envahit : ils venaient me chercher !

Des lecteurs francophones ont peut-être lu des scènes semblables dans les romans de l'écrivain galicien Manuel Rivas *Le crayon du charpentier*⁶³ et *L'Éclat dans l'abîme*⁶⁴.

b) Le capitaine galicien

André Sernin, pseudonyme de Jean Nersessian, est un écrivain français d'origine arménienne auteur de nombreux romans et essais. En 1961 il publia *Le capitaine galicien*⁶⁵.

⁶³ Manuel Rivas: *Le crayon du charpentier*. Gallimard, 2000. (Publié aussi dans la collection Folio).

⁶⁴ Manuel Rivas : *L'éclat dans l'abîme. Mémoires d'un autodafé..* Gallimard 2008. (Publié aussi dans la collection Folio).

⁶⁵ Sernin, André : *Le capitaine galicien*. Nouvelles Éditions Latines. Paris, 1961.

Álvaro Coristanco est un Galicien épris de liberté. Tout jeune il a défendu la République Espagnole contre le soulèvement fasciste. C'est la guerre civile. En France, quand elle aura fini, la place d'Álvaro sera dans la résistance française. Et après la Libération il traînera dans des aventures en Indochine et le sud-est asiatique.

Il rédige ses mémoires en 1948, avant de faire une nouvelle entrée dans l'Espagne qui vit sous la dictature de Franco. Une entrée clandestine, les armes à la main, car il est chef d'un groupe de combattants.

Je suis né en 1916, en Galice, sur la frontière du Portugal, au village de Sobrado, près de Ribadavia, dans la province d'Ourense. Bretagne de l'Espagne, arrosée par d'abondantes pluies, profondément entaillée par l'Océan, pays de collines et de montagnes aux formes douces, au ciel souvent brumeux [...] terre assez pauvre mais surpeuplée, réduit, m'a-t-on appris, des Ibères contre les Romains, puis des Chrétiens contre les Musulmans, mélancolique et violente, isolée dans ses vallées à l'extrémité de la péninsule, la Galice est pour l'étranger pressé la région de l'Espagne la moins espagnole.

Il est loin du pays, depuis longtemps :

*Il y a bien des années que je l'ai quittée et je ne reverrai sans doute jamais la terre de mes aïeux d'où j'ai été proscrit, mais il m'arrive parfois, en rêve, d'apercevoir une *ría toute bleue entourée de montagnes verdoyantes et où les barques des pêcheurs aux voiles multicolores flottent immobiles dans les belles journées d'été.*

Fêtes d'une jeunesse gaie :

*Entendre, en quelque *romería villageoise, des paysans qui sont peut-être mes frères ou mes amis danser gaiement au son de la cornemuse ou du tambourin. J'éclate alors en sanglots dans le silence de la nuit. Si j'ai beaucoup appris dans ma vie errante, je n'ai rien oublié, hélas !*

On reconnaît bien là la *morriña des Galiciens, le mal du pays. Car Álvaro est un Galicien typique. De famille paysanne enrichie dans l'émigration à Cuba, encore enfant il se heurte à son père qui, pour lui, est devenu un exploiteur d'ouvriers. Álvaro vole son père pour distribuer des aliments aux pauvres. Mais il a aussi les défauts d'une certaine mentalité masculine traditionnelle qui en Galice a été bien présente à la ville comme à la campagne. Très attiré par le sexe, il est coureur de femmes, violent et bagarreur, méprisant ses voisins portugais et les peuples qui subissent des conditions socio-économiques dérivées du colonialisme.

Tout est excessif chez lui, qualités et défauts. Machiste et même raciste, paradoxalement il a un sentiment très aigu de la justice et son courage dans la bataille n'a pas d'égal. Justice et courage peut-être uniquement masculins. Au fond Álvaro ne serait qu'un aventurier ?

À 19 ans il abandonne la maison familiale et part pour Madrid où il découvre la politique. C'est l'époque de la République. Il ne trouve pas contradictoire son activité simultanée dans le Secours Rouge et la Jeunesse Catholique, ce qui lui vaut les

railleries de ses camarades de des deux bords. Il collabore à la campagne qui mènera au pouvoir en 1936 le Front Populaire et dès le premier moment du soulèvement franquiste il défend la République les armes à la main. Ce sera d'abord la *sierra de Madrid et puis la défense de la capitale. Sous le commandement de Lister, un autre Galicien, il fait, grâce à ses actions militaires, une carrière fulgurante dans l'armée républicaine. En 1937 il voyage en Union Soviétique pour suivre des stages de formation militaire et technique ; il y admire les acquis de la Révolution bien qu'il n'ait pas de sympathies envers le communisme. Au retour il participe aux batailles de Brunete et de Belchite et dans le front de Teruel, et aussi, devenu commandant, dans la bataille de l'Ébre. Finalement, à la défaite des troupes républicaines, il passe en France.

Après quelque temps dans un camp de réfugiés, au début de l'Occupation, Álvaro s'engage dans l'armée française et est en contact avec la Résistance. Capturé, il échappe au peloton d'exécution à la dernière minute et est déporté en Allemagne mais en chemin il s'évade et entre définitivement dans la Résistance où il deviendra capitaine.

À la fin de la guerre, comme lieutenant de l'armée française il part pour l'Indochine où il désertera. Des aventures le mènent au Cambodge, au Siam, à Singapour et en Australie où il se trouve mêlé à une affaire de trafic d'armes.

Rentré en France il se sent un peu inutile et décide de reprendre les armes pour combattre la dictature franquiste :

Depuis quelques mois ma vie est étrangement calme. Mais je suis rongé par de terribles nostalgies. Je ne dors plus. Je me sens seul jusqu'à la mort. Je suis incapable, peut-être par ma faute, de m'attacher à aucune femme. Les joies simples et naturelles de la famille me laissent de glace. Je ne marcherai plus sur la terre, je le sais, qu'avec la compagnie de mon ombre.

Il ne se sent pas bien dans sa peau :

J'ai trop aimé la guerre au point que je suis malheureux de devoir porter désormais des habits civils. La guerre est finie mais la paix n'est pas pour moi. Toutes les nuits, désormais, je rêve de combats, je rêve aussi à notre maison de Galice, au sourire de ma mère et à la voix sévère de mon père. En cette France qui m'a recueilli comme un fils je me sens étranger. En Espagne je serais emprisonné et peut-être fusillé. Que faire ?

À la fin du roman, des extraits des journaux français rendent compte de la fin tragique le 24 avril 1949 d'Álvaro Coristanco, "la bête noire de la Garde Civile espagnole".

"Fiction totale" assure l'auteur du roman. Et il est évident que la part de l'imagination dans ces aventures du *capitaine galicien* est importante. Mais il ne semble pas moins vrai qu'André Sernin a dû connaître quelqu'un d'assez semblable à son personnage. On peut bien se documenter sur la Galice, sur la région limitrophe du Portugal ou sur la guerre civile mais mille petits détails nous font penser que nombre

d'expériences qui sont racontées dans le roman sont authentiques, comme si elles avaient été vécues par quelqu'un qui les aurait rapportées à l'auteur.

Le capitaine galicien contient des réflexions lucides à côté de sentiments contradictoires qui se résolvent à l'heure de vérité :

Le 10 décembre on me fit sortir de ma cellule et monter dans la vaste cour de la citadelle d'où l'on m'emmena dans la chapelle. Quatre prêtres français nous demandèrent si nous voulions nous confesser. [...] Je devais être le seul Espagnol mais ce n'est pas certain. Sept seulement parmi nous voulurent se confesser ; je fus l'un des sept. Je m'étais confessé un mois ou deux auparavant mais sans me douter que ce devrait être l'avant-dernière fois.

Álvaro se trouvait depuis quelque temps dans le Roussillon.

Je me mis à genoux devant le prêtre qui était jeune et très doux et je commençai à lui parler en catalan. Il était très ému, plus que moi, et il pleurait, mais il se reprit assez vite. [...] Je lui expliquai surtout ce que j'avais cent fois dit enfant à mon père, ce que je m'étais si souvent répété au cours de mes insomnies pendant les trente mois de la guerre d'Espagne, ce que je m'étais dit quand j'avais vu venir les nazis bourreaux de mon pays natal et de mon pays d'adoption.

Et c'est une véritable déclaration de principes d'un chrétien de gauche qui suit. D'une part la justice sociale :

que j'étais parti en guerre contre l'injustice, [...] et que je mourrais en défendant cet idéal, comme j'avais vécu pour le défendre ; que si Dieu était juste il comprendrait que j'avais fait mon devoir de chrétien en combattant pour la liberté et aussi en refusant de trahir et de dénoncer mes frères ; que c'était pour cela que j'allais mourir, mais que je ferais de même depuis le début, si c'était à refaire.

Et de l'autre un Dieu de bonté :

que j'avais commis bien des péchés dans ma vie ; que j'avais sans cesse cédé à l'ardeur de mon sang, que j'étais un violent et un orgueilleux ; que j'avais tué beaucoup d'hommes ; que de tout cela je me repentais sincèrement et que j'espérais malgré tout que, quand je comparaîtrais devant mon Créateur, il me tiendrait peut-être compte de mes intentions qui n'étaient pas toujours mauvaises, [...] que je n'avais pas toujours su pardonner ; que, bien au contraire, j'avais été souvent excessif dans ma vengeance mais que je n'avais jamais fait le mal à qui m'avait fait le bien.

Le prêtre lui-même en sera ému :

Le prêtre me dit qu'il prierait Dieu pour le salut de mon âme et que Dieu saurait punir mes bourreaux. Il me donna l'absolution sans hésiter. Je voulus embrasser ses pieds comme j'aurais embrassé les pieds de Jésus-Christ. Mais le prêtre me tenait toujours les mains, il ne me laissait pas baisser la tête. Il me remit debout et il m'embrassa le front. « C'est moi » me dit-il « qui devrais m'humilier devant toi et non pas toi devant moi ! »

Le capitaine galicien constitue un plaidoyer contre la guerre. Pour la paix. Mais une paix fondée sur la justice.

Et de la littérature à la réalité : pendant la seconde guerre mondiale, en même temps que le Nord de la Péninsule était le théâtre d'opérations des guérillas antifranquistes, des résistants antinazis se frayait parfois un chemin à travers les montagnes pour rejoindre les alliés. Ainsi l'écrivain Joseph Kessel, devenu agent de liaison d'un réseau de résistance de la France combattante, comme signale Michel Droit dans son *Discours de réception à l'Académie Française*⁶⁶ :

Dans la nuit de Noël 1942, Joseph Kessel et Maurice Druon franchissent les Pyrénées, avant d'échanger à haute voix, au cours d'une autre nuit, celle des Rois, où ils traverseront les montagnes de Galice, des hémistiches de Corneille, de Vigny et de Victor Hugo, afin que leur marche à travers les ténèbres et les bourrasques de neige ne vienne à les séparer.

Ils vont rejoindre le général de Gaulle à Londres. C'est là qu'ils créeront — avec Anna Marly — le célèbre *Chant des partisans*.

⁶⁶ Droit, Michel : *Discours de réception à l'Académie Française*. Plon. Paris, 1981.

LA GALICE GRISE DE CENDRARS

C'est une Galice grise et morne, celle de l'Espagne de l'après-guerre, de la pauvreté et de la dictature, que Blaise Cendrars trouve dans les années quarante et qu'il décrit dans les pages de *Bourlinguer*⁶⁷ (1948) sur La Corogne :

Depuis que les pompeuses escadres des rois de France et d'Angleterre ne se livrent plus des batailles d'extermination au large, que les vaisseaux de deux et de trois points démâtés et les vigilantes frégates ne viennent plus [...] les ports de la côte des Asturies ou de Galice se ressemblent tous, ils sont déglingués et misérables,

Ruines du passé :

avec de beaux restes, des morceaux d'architecture, remparts démantibulés, forts transformés en prisons, hôtels de ville sans toiture, palais pouilleux, églises somptueusement pauvres [...] et ce qu'on a pu dresser d'accessoires modernes dans leur équipement depuis l'emploi de la vapeur et de l'électricité dans l'aménagement des ports n'a pu ajouter au délabrement de ces vieilles cités maritimes que de la laideur, du désordre et des pauvretés de terriens :

Paysages désolés :

rames de wagons, palissades couvertes d'affiches politiques autour des entrepôts où semble régner perpétuellement la menace d'une grève générale, barbelés, terrains vagues, mâts tripodes au bout desquels brûle une lampe à arc (ce luxe de la voirie espagnole), baraques, garages et cinémas, rouille et charbon.

Tristesse :

Tout y est à l'abandon, même les camions Ford qui démarrent en klaxonnant et les misérables ou ridicules petits tramways couverts de panneaux de publicité qui tressaillent sur les rails en tintinnabulant dans leur auréole de poussière. Je ne dirai rien des gens, ce sont des ports par lesquels les gens émigrent, s'en vont. Nulle part en Europe je n'ai vu le peuple aussi mal traité par les autorités qu'en Espagne.

Cendrars ne veut pas descendre du bateau :

On n'a aucune envie d'aller à terre, même pas pour meubler une escale en tuant le temps n'importe comment, devant une bouteille ou avec une femme.

Et après la description générale voici le portrait particulier :

LA CORUÑA

*Un phare attendri comme une madone géante
De l'extérieur est une jolie petite ville espagnole
À terre c'est un tas de fumier
Deux ou trois gratte-ciel y poussent...*

⁶⁷ Cendrars, Blaise : *Bourlinguer*. Folio. Paris, 2003.

Froid :

La troisième où quatrième fois que je faisais escale à La Corogne, je me laissai tout de même tenter d'aller faire un tour à terre. Il pleuvait comme il pleut en Galice, et je grelottais dans mon imperméable.

Et ennui :

J'errai donc toute la journée par des rues sales où il n'y avait pas moyen de faire un bon repas, de stationner dans les églises glaciales, de visiter le Musée ou de feuilleter les catalogues de la Bibliothèque car ce n'était pas jour ouvrable, d'entrer dans un cinéma dont les programmes étaient décourageants, de flâner devant les vitrines embuées derrière lesquelles, d'ailleurs, on ne découvrait que friperie.

Cendrars se sentira harcelé :

escorté partout dans mes déambulations par une bande de gamins faméliques et teigneux que j'entraînais de petit café en petit café pauvre et en taverne encore plus pauvre, enfumée, chagrine, les mioches refusant le boire et le manger que je leur offrais pour me quémander des cigarettes et exiger des sous, au point que, la nuit venue, je fus heureux de profiter de la lancia⁶⁸ des émigrants pour regagner le bord.

Et le portrait finit :

*...Le port est un fleuve déchaîné
Les pauvres émigrants qui attendent que les autorités viennent à bord sont rudement secoués dans de pauvres petites barques qui montent les unes sur les autres sans couleur
Le port a un œil malade l'autre crevé
Et une grue énorme s'incline comme un canon à longue portée...*

⁶⁸ Vraisemblablement Cendrars voudrait dire *lancha (barque).

GUITARE TRAGIQUE

Il existe sans doute une Galice sombre, et même une Galice noire, car tous les pays ont mille visages et dans la vie tout n'est pas couleur de rose. En lisant *La Guitare*⁶⁹, le récit de Michel del Castillo publié en 1957 on se dirait dans la Galice de Valle Inclán, une Galice poussée au grotesque que cet écrivain galicien créa pour saisir à merveille un fonds particulier. On se dirait à cheval entre le dix-neuvième et le vingtième siècle.

Je suis né en Galice. La Galice est une région de l'Espagne. Une région verte. Des collines verdoyantes, des prés, des bois et de bosquets, des vaches dans les prés et de la brume sur les collines. [...] La brume se dégage du sommet des collines. C'est comme si les collines brûlaient d'un feu intérieur et mystique. Peut-être d'ailleurs brûlent-elles ? ... Tout brûle sur la terre. Nous aussi. Ces collines aux pentes douces et molles s'étendent jusqu'à la mer : jusqu'à l'infini.

Cependant, le protagoniste sent comme une barrière qui le sépare de ce vaste espace de liberté :

Pourtant, notre horizon est limité par les collines vertes et par la brume qui glisse sur elles. La mer est au-delà. Très loin. Pas trop. Trente ou quarante kilomètres. Quelques tours de roue. Mais quarante kilomètres n'est-ce pas un "infini" ? Essaie d'imaginer "tout" ce qu'il peut tenir de choses dans ces quarante kilomètres ! ... Mais non, tu ne peux pas. Tu serais effrayé et je ne veux pas que tu commences par être effrayé.

Une mer d'amour et de domination :

violente, mais amoureuse, telle une divinité de la mythologie. Elle lèche les rochers de son écume blanche, rampe, glisse, s'insinue, monte, descend, remonte : elle caresse de ses longues lames l'âpre et mâle rocher, lui parle à l'oreille et, dépitée enfin, se brise dans un râle d'amour comme le cœur se brise, dit-on, de désir inassouvi. Mais elle n'est pas vaincue. Elle revient à la charge et réussit à pénétrer et à briser ce mâle qui la repousse.

Passion dévorante :

Au loin, des lambeaux de ce rocher lamentent leur solitude. Lorsque la mer est trop amoureuse ou trop jalouse et qu'elle monte et mugit, elle engloutit ces lambeaux arrachés et les fait disparaître dans son sein.

Une nature qui moule l'esprit des Galiciens :

Vois-tu la Galice maintenant ? Il y a les collines vertes, les prés, la brume et les rochers qui luttent contre la mer. Il faut bien voir cela, bien l'imaginer, pour bien comprendre l'âme de ses habitants. Car ils sont "de" Galice...être "de" quelque part, as-tu pensé à cela ? C'est important.

⁶⁹ Del Castillo, Michel: *La guitare*. Points. Paris, 1984.

Le paysage est fondamental :

Mais dans ce tableau, il manque quelque chose. Si tu as étudié la géographie, tu le sais, ce sont les rias. Notre pays n'a pas de fleuves, à peine quelques rivières. Mais il a les rias. Ce sont des bras de mer plus larges que longs. J'exagère ; n'importe... Les rias sont très larges. On n'aperçoit l'autre rive que comme en un rêve...

L'évocation est suffisante :

Achevons donc notre tableau : deux collines vertes ; au milieu une très large vallée dans laquelle entre la mer et, quarante kilomètres plus loin, des rochers farouches et une mer jalouse qui se meurt tous les jours d'amour sans jamais mourir. Je suis peut-être un peu long. Nous avons le temps. D'autant plus que tu ne me liras jamais comme je le voudrais. Je crains que tu ne sois un mauvais lecteur.

Mais un détail manquait encore dans ce pays de pluie :

En Galice, il pleut. Il bruine plutôt. Imagine donc le haut des collines fumantes, l'écume blanche de la mer, la ria enveloppée de brouillard et, par-dessus tout cela, la pluie. Jour et nuit, le monotone glissement de l'eau sur les collines et sur la mer. N'est-ce pas ridicule au Bon Dieu de faire pleuvoir sur la mer ?

Le premier roman publié par del Castillo —écrivain français d'origine espagnole bien connu en France— a été immédiatement un succès. *Tanguy*, l'histoire de son enfance, deviendra lecture obligée dans les lycées et sera traduite à une trentaine de langues. Mais son deuxième livre, *La Guitare*, publié seulement quelques mois plus tard, surprendra complètement. Dans *Tanguy* il avait essayé de dire avec simplicité que l'espérance qui se cache dans tout homme est immense et irréductible et que même les pires souffrances ne peuvent la détruire, mais *La Guitare* est l'œuvre du désespoir absolu, du pessimisme le plus profond.

Un garçon nain et difforme cherche en vain à toucher le cœur des gens qui le repoussent, se moquent de lui et vont jusqu'à la lapidation. Être riche et avoir des droits sur ses voisins ne lui sert à rien : la malédiction qui l'accompagne, le fruit de ce péché originel lui empêchera tout repos et pervertira la bonté du protagoniste en l'obligeant à assumer jusqu'à la fin le rôle de monstre et d'ogre. L'impitoyable destin détruira même sa guitare, symbole de l'accès à une expression artistique rédemptrice qui devrait le réhabiliter aux yeux du monde.

La Guitare est un récit de jeunesse avec quelques lieux communs et imperfections. Lieux communs qui sont aussi évidents dans la Galice décrite dont on voit que l'auteur n'a pas une connaissance directe (la Galice n'a-t-elle pas été appelée "le pays aux mille rivières" ?). Une Galice déprimée et déprimante, marquée par le brouillard et l'obscurité, la pluie et le vent, la nostalgie et la tristesse. Et par une mer qui ne cesse d'arracher des vies.

YVES BERGERET, LE DIALOGUE AVEC L'ESPACE

Il existe également une Galice dans l'ombre dont le voile parfois se lève. Mais pour cela il nous faut la médiation du voyant, du poète. Hier Hélène Fortoul, aujourd'hui Yves Bergeret.

Bergeret construit sa création artistique sur le concept de "langue-espace" qui nous fait déchiffrer les signes présents sur un territoire. Signes émis par les hommes. Le créateur engage un dialogue ouvert et inachevable avec ces signes, ce qui implique un regard approfondi sur les territoires, une quête de leurs racines, une recherche sur les identités. Cette approche anthropologique implique aussi l'intervention multidisciplinaire et l'interaction avec d'autres créateurs, qu'ils soient artistes reconnus, créateurs populaires ou simples habitants de cet espace.

Depuis plus d'un quart de siècle, l'intervention d'Yves Bergeret se produit dans tous les coins de la planète : des Antilles au Maroc, de Chypre à la Bretagne, de la Sicile au Mali, d'Islande au Sénégal, de Guyane en Macédoine. Et aussi en Galice.

Sagement guidé par le professeur galicien Anxo Fernández Ocampo, Bergeret étudie les signes de la langue-espace dans différentes contrées du pays et il est singulièrement attiré par les clôtures et les lauzes de pierre qui enferment les champs ou encadrent les chemins, portes et fenêtres, par les traces et les incisions gravées sur le bois par les enfants du village.

De ce travail et de cette création sont nées plusieurs interventions, une exposition (*Signes et levées de pierre. Le clos et l'ouvert en Galice*) et un livre⁷⁰ auquel appartient cet extrait sur les clôtures en pierre des terrains :

Vous avez marché depuis la veille, la terre et la boue, et même un peu d'herbe, de paille et de ronces s'accrochent à vos pas.

Mais où vas-tu en plein vent, comme cela, non loin de l'Océan ? Où vas-tu si droit à contre-vent, à contre-jour, à contre-sens du long effritement de la vieille montagne ronde sur laquelle tu vis et respirest avec tes ancêtres et avec tes enfants et les enfants de tes enfants ? La vieille montagne murmure sous tes pas, murmure dans ton dos, murmure avec le vent humide et avec le nuage qui colle sur tes épaules son vieux manteau. Où vas-tu ?

Tu es sorti de la maison ce matin de bonne heure, courbant le front sous la porte basse ; d'un regard tu as reconnu le vent continual qui t'apporte le poids de l'Océan et de son sel terne ; mais quel sel ! Quelle incision infinie sur la langue et sur le sol ravineux où tu marches depuis tant de générations !

Mais le sel, mais le sel !

⁷⁰ Bergeret, Yves, et Fernández Ocampo, Anxo : *Signes et levées de pierre : le clos et l'ouvert en Galice / Signos e pedras erguidas : o choído e o aberto en Galicia*. Colección Traducción e Paratraducción[^]. Universidade de Vigo, 2009.

N'est-ce pas en réalité sous tes pas qu'il se cristallise et se forme, en crépitant à peine. Tu foules l'herbe sèche et l'herbe mouillée, tu écrases la terre, tu écrases la boue et les cailloux et les fins schistes. Là où tu passes, la terre n'est plus jamais comme avant et se montre nouvelle, de chair et de sens, belle et tendue comme la page d'un nouveau livre dont tu suis avec un doigt émerveillé les lignes où se dressent les cortèges de mots.

Tu es sorti de la maison par la porte basse et sur le chemin familier tu t'avances entre les prés au long de l'alignement de pierres dressées. Mais pourquoi ces pierres dressées en un si long alignement ? Une commodité pour clore les terrains, croirait-on trop vite. Mais dans une région où les arbres sont si nombreux que les clôtures en bois ou même simplement en branchages seraient certainement plus faciles à mettre en place, dresser les lauzes en les alignant soigneusement est un travail d'une toute autre signification. Car on est allé chercher dans une carrière, guère éloignée il est peut-être vrai, les épais feuillets de schiste ou de calcaire ou de granit. On les a taillés, en gros, de vigoureux coups de masse, on les a hissés sur un char à bœufs, on les a portés ici, on les a déchargés à grands efforts du dos et des bras et des jambes ; puis on les a alignés et on les a fichés dans le sol ; enfin, on a pris le soin parfois de tresser entre eux de longues baguettes souples de coudrier, dans un long tressage d'une beauté insistante, déroulant sa mélodie lente autour de l'harmonie vigoureuse des accords de la pierre.

*Tu marches au long de la *sebe, cette longue rangée de lauzes ; tu marches et marches. Les pierres respirent avec toi, chacune est enjambée de ton pas. Tu marches, chaque pierre dressée est le dos d'un mort, ou le profil se découplant contre le ciel d'un ami, d'un compagnon, d'une pensée alternée. Alternée d'abord parce qu'elle n'est pas la tienne, alternée ensuite parce que ton souffle et ton pas d'homme sont l'alternance, avant tout l'alternance : le rythme d'avancée et de retrait sur l'espace sombre et lourd où tu vas.*

*Mais les *sebes, où vont-elles elles-mêmes ? Elles semblent un cortège. Un défilé, mi sérieux, mi cocasse car ces minces dalles levées, une vache, une chèvre même, un bon coup de pied et les voilà par terre. Un cortège, un mouvement décidé et fort éloquent, dressé en plein vent. Pourtant il semble ne pas bouger, mais il bouge pour de bon.*

J'ai essayé plus d'une fois de soulever une de ces dalles, ne serait-ce que parce que ces dalles constituent de magnifiques pages en plein air sur lesquelles il serait possible d'inscrire le poème, mes mots qui répondraient à la question insistante que les dalles, en longue fraternité mobile, me posent. Trop lourdes, trop lourdes...

*J'ai compris alors que les *sebes disent le mouvement doublement : d'abord celui du marcheur, dont leur rythme indique le pas et la respiration ; ensuite, et bien profondément, le mouvement de la dalle elle-même, élevée du sol, de la profondeur du sommeil de la terre d'où elles sont dressées. Les voilà ces dalles, ces lames, redressées, mains lithiques dressées vers le ciel comme pour le toucher, comme pour signifier au lointain la paix ou l'arrêt. Dresser signe, dresser masse de pierre, c'est signer la levée volontaire du poids, c'est annuler le poids de la pierre et de la montagne et de l'existence. Ces dalles sont des tombes ouvertes et relevées. Grande mâchoire dont il manque la sœur céleste, seule la terre dégage sa dentition pour*

mordre, manger, parler, appeler, nourrir, attraper. Dresse sa dentition épique en touches d'un xylophone en pierre, sur lesquelles tu vas jouer, à ton tour, le pas alterné et vif de ton chant, de ta danse, de ton destin aventuré face à l'horizon violent.

La parole et l'image d'Yves Bergeret nous renvoient aux racines et à l'imaginaire traditionnel de Galice, au culte des pierres, aux dolmens et aux trésors cachés, aux *castros, aux "pierres écrites" et aux gravures rupestres, aux marques sur le corps des chevaux sauvages libres dans la montagne... Images et signifiés que seul un regard pur et sans préjugés peut découvrir dans un monde dans lequel les Galiciens sont trop immergés pour pouvoir les lire.

MAREE CITOYENNE CONTRE MAREE NOIRE

19 novembre 2002, une date sombre pour la Galice. Le pétrolier *Prestige* qui était en difficulté depuis plusieurs jours coule finalement.

L'attention mondiale est fixée sur le Finistère galicien. Les média y envoient aussitôt des envoyés spéciaux. Parmi eux, Régis Le Sommier, Breton d'origine, qui publiera à Paris-Match de vraies leçons de journalisme. A partir de ces chroniques il bâtira un livre : *Les damnés du Prestige*⁷¹. Entre autres, il y parle de Cesario, un des rares habitants de l'Île d'Ons.

En soixante ans, Cesario López n'a pratiquement jamais quitté l'île. Sa maison dort au creux d'un vallon rocheux qui surplombe une petite crique au sud. Il y est tellement bien que, jamais dans sa vie, il ne s'est posé la question d'aller vivre ailleurs. On parlait bien, un moment, d'évacuer l'Île. Certains jeunes se laissèrent tenter. [...] Comme dans tous les endroits reculés du monde, la jeunesse avait des rêves. Quelques-uns, mûris par l'échec, revinrent après une année ou deux passées sur le continent. Mais au bout du compte, il en restait très peu. Chaque année l'Île se vidait.

Pourtant, Cesario a voulu rester :

Cesario trouvait l'idée d'un départ bien étrange. Tout l'argent du monde, tous les palaces de la terre ne lui auraient pas offert une vue comme celle qu'il découvrait chaque matin en ouvrant ses volets. Le spectacle est tellement splendide qu'il n'avait pas besoin d'un château pour en jouir. Sa petite maison, construite en longueur avec une pièce à vivre et quatre minuscules chambres, suffisait.

Et son activité est la pêche :

Chez lui, chaque objet est placé sous le signe de la pêche. Cannes, crochets, filets, casiers, la maison en est remplie jusqu'au grenier. Il en a même mis sous son lit et le moindre tiroir regorge de d'hameçons, de plombs et de bouchons de toutes sortes et de toutes tailles. [...] Cesario vivait avec sa femme au bord de la plage. Dans cette maison, ils ont eu une fille. Elle est grande aujourd'hui. Elle revient tous les étés. Elle a choisi de vivre à Vigo avec son ami, un gentil garçon qui n'est pas de l'Île.

La mer pourvoit :

Cesario a préféré sa plage, une plage pour lui tout seul, une plage à qui il avait même donné un nom, plage de Pereira en souvenir d'un vieux copain, une figure de l'Île aujourd'hui disparue. Quel privilège de pouvoir nommer son bout de côte ! Ailleurs, c'est impossible, et quand ça l'est, il faut payer une fortune. Et Cesario n'a pas un sou. [...] S'il désire ramasser quelques poulpes, attraper une ou deux araignées, il n'a qu'à descendre au rivage et soulever un rocher pour cueillir.

Un véritable paradis

⁷¹ Le Sommier, Régis : *Les damnés du Prestige*. Editions Jean-Claude Lattès. Paris, 2003

Abondance est le mot qui revient le plus souvent lorsqu'il parle de son Île. Ici, pas besoin de congélateurs sophistiqués. On conserve le poisson en le plaçant dans des nasses, à même l'Océan.

Mais le mazout a tout changé :

Emilio écoute le vieux pêcheur. Quand Cesario part dans ses histoires, c'est impossible d'en placer une. Comme il aime parler de son île, de sa plage. A l'emplacement que Cesario indique depuis son pas de porte, il est bien difficile à croire qu'il y avait une plage. Emilio ne voit plus un centimètre carré de sable. Tout est noir. Le crépuscule naissant renforce l'impression de désolation.

Et l'air y est maintenant irrespirable :

Cesario se bouche les narines. « Avec cette odeur, nous n'avons pas dormi pendant deux jours. Hier, le vent a viré nord-est. On respire un peu, mais, le soir, on doit se barricader dans la maison. On va finir asphyxiés ». Une semaine déjà qu'ils vivent le nez dans le pétrole. [...] « Comment est-il arrivé ? » lui demande l'étudiant. « Lundi, vers 9 heures du matin, j'ai vu un dauphin qui sautait en l'air et s'agitait dans tous les sens », répond le vieil homme.

La menace est devenue réalité.

L'agonie du dauphin était un présage. Bientôt, toute forme de vie aura disparu dans les rochers. Cesario arrête de parler. Le souvenir de l'animal luttant au milieu d'une nappe de mazout l'a paralysé. Il doit considérer qu'il n'y a plus rien à dire. Que tout est là. Qu'il n'y a qu'à regarder pour comprendre. Il descend alors à la grève pour observer l'eau monter, chargée de pétrole. Il fait ça presque à chaque marée.

On observe, on réfléchit.

La femme de Cesario, Victoria, a pris le relais. C'est elle qui parle à présent, en caressant un chaton au pelage et aux pattes tâchés de pétrole. « Il est allé traîner dans les mares, près du rivage. Il va mourir. On ne pouvait pas l'attacher comme un chien » —gémit Victoria. L'animal crachote et émet des sifflements. [...] « Nos barques ne nous servent plus qu'à nous rendre au supermarché sur la côte. Avant, je n'avais jamais poussé un chariot de toute mon existence ». C'est comme ça. Les gens d'Ons doivent accepter de vivre au crochet d'une modernité inconnue.

Et ils ne mâchent pas leurs mots.

Parfois le langage coloré de Victoria se durcit, surtout quand elle parle des politiciens : « Qu'ils osent venir, menace-t-elle. Si j'en vois un seul de la bande de Fraga, Rajoy et Aznar... ». Elle ne termine pas sa phrase, mais place sous sa gorge un index vengeur. "La mentira", le mensonge.

Mais le mensonge n'a pas longtemps tenu. Si la radio et la télévision publique galicienne et espagnole réalisaient une énorme manipulation des informations et étaient suivies dans leur ligne gouvernementale par la plupart des chaînes privées, il y avait quand même des chaînes qui fournissaient une information vraie et honnête. Et

puis les Galiciens pouvaient aussi —comme au temps de la dictature franquiste— se renseigner ailleurs : les radios et les télévisions portugaises ont été ces jours-là massivement suivies en Galice.

La dimension de la tragédie était mondiale et la nouvelle de la marée noire du Prestige ouvrait les informations des chaînes (Euronews, TV5, BBC, Arte, RAI, Foxnews, ZDF et tant d'autres) occupant la une de la presse écrite de tout le monde. Le réseau Internet fourmillait de références à la Galice.

Quelques années se sont passées. Les conséquences du Prestige se sont fait sentir sur la pêche et sur la vie des Galiciens. Mais la longue lutte pour la récupération du pays a continué sans relâche.

Sur un ton ironique, Bernard Quiriny a repris cette affaire dans une nouvelle qui a pour titre *Marées noires*⁷² :

Enfin, au terme d'un voyage de mille neuf cents kilomètres, nous touchâmes au but : le cap Finisterre. Nous avions bon espoir de voir le pétrole arriver sur la plage. Nous ne savions pas où il débarquerait, et nous roulâmes une vingtaine de minutes sur des routes côtières à l'affût de voitures de police, de véhicules de chantier ou de groupes d'écologistes qui nous signaleraient la proximité du point d'accostage. J'étais épuisé et je pensais qu'il serait raisonnable de chercher un hôtel ; je savais néanmoins que mes camarades ne connaîtraient pas le repos avant d'avoir trouvé ce pétrole dont ils flairaient la présence. À deux heures du matin, nous distinguâmes un attroupement et vîmes de la lumière sur la plage en contrebas. Gould, qui avait repris le volant aux alentours de Muxía, enfonça la pédale de frein, gara le minibus sur le bas-côté et, euphorique, courut vers la mer en poussant des hourras. Il y avait beaucoup de monde sur les dunes ; dans un anglais approximatif, Vincent et moi demandâmes à deux passants si le pétrole était déjà là. Ils opinèrent et firent de grands gestes pour nous indiquer l'ampleur de la catastrophe tandis que Gould, essoufflé, nous hélait en nous pressant de le rejoindre.

Nous arrivâmes enfin sur la plage. Le spectacle était à couper le souffle. Partout autour de nous s'affairaient des gens en combinaisons de caoutchouc, semblables à des cosmonautes ; des bulldozers vrombissaient, des camions tractaient les remorques où l'on jettait les galettes recueillies à la pelle. Devant nous, les vagues charriaient les premières plaques de fioul ; malgré l'obscurité, on distinguait la boue noire et collante qui recouvrait lentement le sable blond. Les sociétaires et moi contemplions la scène, émus, et je dois avouer que je trouvai cela magnifique. Mieux, je compris que j'avais adopté l'art poétique des connaisseurs de marées noires dans toute sa radicalité : je voyais tous ces gens s'affairant à nettoyer la souillure, je savais que la catastrophe ruinerait pour vingt ans le paysage, mais je n'en éprouvais plus ni peine ni remords. Que pouvais-je faire pour contenir le mazout ? Mes deux bras et ma bonne volonté étaient débiles face aux tonnes de fioul qui se déverseraient durant des semaines sur la côte, aux millions de galettes poisseuses que l'on ramasserait pendant des mois. Il fallait se rendre à la raison : à défaut de pouvoir sauver le cap Finisterre, je pouvais du moins contempler la beauté du spectacle. La brochure de Gould me revint en mémoire : « Ce fut sans nul doute un triste

⁷² Bernard Quiriny: *Contes Carnivores*. Nouvelles. Seuil. Paris, 2008.

événement, un très triste événement ; mais, quant à nous, nous n'y pouvons rien. Dès lors, tirons le meilleur parti possible d'une mauvaise affaire ; et, comme il est impossible, fût-ce en la battant sur l'enclume, d'en rien tirer qui puisse servir une fin morale, traitons-la esthétiquement et voyons si de la sorte elle deviendra profitable. »

IL N'Y A PAS QUE DES PRINCESSES ET DES PRINCES

a) Amours homosexuelles

Il laissa son regard se perdre dans la mer cantabrique, que longeait la route qui le menait à Ribadeo, la petite ville la plus proche du village de San Miguel, où sa famille habitait depuis des dizaines d'années. Le coin était vraiment magnifique. L'une des rares côtes encore sauvages de la péninsule ibérique cernée de dizaines de collines hérissées de sapins. Xoan avait pourtant beaucoup voyagé mais jamais il n'avait vu une mer aussi bleue ni aussi sauvage.

« Puissante, se dit-il, magnifique et fougueuse. Comme la plus belle des femmes. »

Cristina Rodriguez, dans son roman *Un ange est tombé*⁷³ –écrit sous le pseudonyme de Claude Neix- situe en Galice une histoire en milieu mafioso. Cristina connaît bien le paysage car, Française d'origine galicienne, elle y a vécu quelques années quand elle était petite.

Le roman est écrit avec beaucoup de désinvolture, avec des rebondissements sans relâche et un peu d'humour et d'ironie.

Xoan Ortega, beau, riche et arrogant mais aussi violent et macho, est le patron des entreprises du clan de la famille, qui couvrent des activités illégales. Il haït son petit frère, Toni et son amant, Alàn qui forment un couple gay.

Toni s'allongea sur le dos et alluma une cigarette. Il en tira une longue bouffée qu'il savoura en fermant à demi les yeux et Alàn joua un instant avec les anneaux de ses tétons. Les tirant gentiment avec ses dents, avant d'enlacer et de poser paresseusement la tête sur sa poitrine. Cela faisait partie du rituel. Leur rituel. Les mêmes gestes, les mêmes caresses après avoir fait l'amour. Un instant de douce langueur qui n'appartenait qu'à eux.

Mais un accident de voiture viendra tout bouleverser et, confus, il sentira naître l'amour pour un jeune dessinateur infirme, Cherry :

Cherry entra dans le salon et Xoan regarda autour de lui. Le salon était plutôt petit et les murs étaient blancs. Une légère odeur d'encens indien imprégnait la pièce mais ce n'était pas désagréable. Des centaines de livres couvraient les étagères et un grand bureau croulait sous des esquisses. Il s'approcha et les regarda de plus près. Les tracés et les couleurs étaient d'une grande finesse.

⁷³ Claude Neix : *Un ange est tombé*. Éditions gaies et lesbiennes. Paris, 2000.

Finalement, il ya le troisième des frères, Gabriel :

Seul dans sa chambre, Gabriel fixait le plafond. Il ne voyait pas les lattes polies par les ans, mais le visage souriant d'Elena, la jeune sœur d'Alàn. Il savait qu'il ne pouvait pas dormir, tant son image l'obsédait.

« Je suis ridicule » pensa-t-il.

Il se tourna et se retourna dans son incommode futon avant de se lever et d'aller dans le salon où il s'alluma une cigarette et se servit un verre. Tout lui rappelait la jeune femme, des volutes de fumée jusqu'à la lumière de la lune qui perçait à travers les stores.

C'est donc les sentiments des trois couples qui vont constituer la trame d'*Un ange est tombé*. Mais n'oublions pas que les trois frères sont les membres du clan Ortega : ils devront faire face au clan rival, le clan Velazquez :

Xoan fut arrêté à l'entrée de la grande propriété protégée par d'immenses grilles en fer forgé, derrière lesquelles se dressaient des chaînes centenaires aux branches aussi noueuses que des os de vieillard. Deux hommes de main le firent descendre de sa voiture et le conduisirent dans la maison.

Le décor sobre qu'il connaissait avait été troqué contre un style tapageur et de mauvais goût. Des meubles mal assortis, toute époque confondue et hors de prix, laissaient à peine la place de circuler. Velazquez était affalé dans un monumental fauteuil recouvert de damas pourpre, son trône, la preuve de la propriété sur tout ce qui l'entourait.

b) L'histoire d'un cirque

Et dans le premier roman publié par un jeune écrivain français actuel, Stephen Carrière⁷⁴, nous trouvons aussi une petite référence à la Galice. Ou plutôt à un Galicien :

Le cirque Marquez existait depuis trois générations. Esteban en tirait une grande fierté. Son grand-père, un rude gaillard de Galice prénommé Manolo, tenait, en ses jeunes années, plus du bandit que de l'artiste. Certes, il était un peu illusionniste mais son tour préféré restait l'escamotage des cartes autour des tables des joueurs ; il n'avait pas son pareil pour produire de son chapeau une main gagnante au poker.

Voilà le portrait de Manolo :

C'était un homme très grand, viril et beau parleur qui ne trichait pas seulement aux cartes... Ce coureur de jupons impénitent donnait un sens plein au

⁷⁴ Carrière, Stephen : *Une vieille querelle*. Albin Michel. Paris, 2004.

verbe "trousser", laissant toujours ses conquêtes plus légères de leur vertu ainsi que de leurs économies.

Mais son goût pour les jupons ne sera pas sans conséquence :

C'est d'ailleurs ce qui le perdit un soir où, non content d'avoir plumé un gras notable de la ville de B., il se mit en tête de lui planter aussi des cornes. Le pigeon s'ivrogna tranquillement au bar pour oublier un maudit carré de dames quand il vit la sienne débarquer en hurlant qu'un hidalgo lui avait volé son bas de laine. L'ironie voulut que la pigeonne, tout à sa furie vengeresse, s'était habillée à la hâte et qu'elle se présentât effectivement une jambe dévêtue. Le temps que le cocu démêle le propre du figuré, Manolo avait pris une avance salutaire.

C'est là justement l'origine du cirque Marquez :

Il courut toute la nuit à travers les bois, une bande fort peu amicale aux trousses, pour finalement trouver cachette dans la roulotte d'un convoi de gitans. C'était un groupe de saltimbanques à l'ancienne mode, musiciens, jongleurs, cracheurs de feu... Il ne devait plus jamais les quitter. Quelques années plus tard, le cirque Marquez était né.

Même si l'allusion à ce Galicien dans le roman *Une vieille querelle* est très brève et il n'arrivant pas à constituer un personnage, même si les lieux communs y sont évidents, il est intéressant de constater que ce Manolo est bien vraisemblable. Les difficultés —plus grandes encore quand on est obligé de survivre dans un pays qui n'est pas le sien— conduisent parfois les gens à mener une vie plus ou moins en marge, plus ou moins à la limite de la loi ou en dehors d'elle.

On peut aussi bien trouver dans les romans français des escrocs ou des mafieux galiciens. Sur terre il n'y a pas que des princes vaillants et judicieux et des princesses belles et sages, des créatures charmantes ou des êtres hideux.

ÉTUDES UNIVERSITAIRES

Nous avons reproduit dans ce livre des extraits de travaux scientifiques du XIXe siècle concernant des disciplines alors naissantes telles l'océanographie et la sociologie. L'intérêt scientifique pour la Galice –en général lié à des études universitaires et académiques- s'est accru au XXe siècle.

C'est particulièrement le cas de la Géologie : après les travaux précurseurs de Charles Barrois⁷⁵ une multitude d'études a vu le jour dans la deuxième moitié du XXe siècle. Des savants prestigieux comme Philippe Matte, Raymond Capdevila, Pierre-Marc Anthonioz, Francis Cottard, Alain Cocherie, Jean-Pierre Dunand, Jean-Luc Auxiètre, Gabriel Courrioux, Yves Gouanvic, Christine Vergnolle et Marie-Odile Beslier ont réalisé de nombreuses recherches et publié d'importantes études sur des aspects géologiques de la Galice. Sans doute le « Laboratorio Xeolóxico de Laxe », institution galicienne dirigée par le professeur Parga Pondal, a joué le rôle de lieu de rencontre et de dynamisation qui est à l'origine d'une bonne partie de cette étonnante quantité de travaux.

Mais il n'est pas négligeable –bien au contraire- l'apport que des Français ont fait sur la Galice dans d'autres disciplines pendant le XXe siècle. En Géographie, les importantes études d'Henri Nonn⁷⁶ et d'Abel Bouhier⁷⁷, en Histoire ceux de Pierre David⁷⁸ et d'Alain Tranoy⁷⁹, en Botanique ceux de Valia et Pierre Allorge⁸⁰...

Au début du XXIe siècle une nouveauté significative est apparue : a côté des nombreux travaux sur la Galice présentés de manière isolée par une nouvelle génération d'universitaires, on a commencé à présenter le pays comme une unité qui méritait d'être traitée de façon spécifique. Des colloques, des journées et des expositions sur la Galice ont commencé à avoir lieu dans les universités françaises. C'est ainsi, par exemple, qu'en novembre 2005 s'est tenu à l'Université Stendhal-Grenoble 3 un colloque international sur « *Parcours et repères d'une identité régionale : La Galice dans le XXe siècle* » ; en mars 2010, à la Sorbonne-Paris IV un autre sur « *Deux voix de la littérature galicienne contemporaine : Manuel Rivas et Suso de Toro* » ; en mai 2010 un troisième sur « *Identité, altérité et appartenance régionale en Galice (XIX-XXI siècle)* » à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, et un quatrième, en mai 2011, à l'Université de Toulouse-Le Mirail sur « *Nouvelles scènes, nouveaux dispositifs : l'émergence du théâtre galicien* ».

⁷⁵ Charles Barrois : *Recherches sur les terrains anciens des Asturies et de la Galice*. Lille, 1882.

⁷⁶ Henri Nonn: *Les régions côtières de Galice (Espagne). Étude géomorphologique*. Presses Universitaires de Strasbourg. Paris, 1966

⁷⁷ Abel Bouhier: *La Galice. Essai géographique d'analyse et d'interprétation d'un vieux complexe agraire*. La Roche-sur-Yon, 1979.

⁷⁸ Pierre David: *Études historiques sur la Galice et le Portugal du VIe au XIIe siècle*. Lisbonne-Paris, 1947.

⁷⁹ Alain Tranoy: *La Galice romaine. Recherches sur le nord-ouest de la péninsule Ibérique dans l'antiquité*. Paris, 1981.

⁸⁰ Valia et Pierre Allorge : *Matériaux pour la Flore des Algues d'eau douce de la Péninsule Ibérique. I. Hétérocontes, Euchlorophycées et Conjuguées de Galice*. Publications de la Revue Algologique. Paris, 1930.

Cette nouvelle situation est sûrement due à plusieurs raisons : la perception de la Galice grâce à l'activité de ses universités et à la participation de ses professeurs et chercheurs dans des colloques, publications et manifestations internationales, la création dans des universités françaises de Centres d' Études Galiciennes et des lectorats de galicien, le contact et le partage de projets et de travaux de recherche entre universités galiciennes et françaises...

Un rôle très important est joué par le Centre d'Études Galiciennes de Paris (dépendant de l'Université Paris III- Sorbonne Nouvelle et coordonné par M. Éric Beaumatin) qui a créé le Réseau Français des Études Galiciennes et organise des rencontres et des journées de travail entre galicianistes.

Pour mettre fin à ce chapitre et au contenu du livre nous avons choisi quelques extraits d'une jeune enseignante qui représente l'important travail de tous ses collègues dans la diffusion de la Galice en France. Mme Caroline Domingues, maître de conférences à l'Université Blaise Pascal-Clermont II, est notamment l'auteure du livre *Identité régionale et médias : l'exemple de la Galice*⁸¹ et d'études sur le paysage et l'identité galicienne. En voici le commencement de la *Conclusion générale* :

Afin de brasser un maximum d'hypothèses, notre travail a dû se situer à la confluence de la recherche civilisationnelle, médiatique, systémique, de l'anthropologie culturelle et de la théorie des organisations. Notre interrogation de départ a engagé une exploration générale des contextes identitaire, historique, politique, linguistique et médiatique galiciens dont nous avons déduit des interprétations. Ces axes d'analyse nous entraînent finalement vers de nouvelles réflexions à approfondir. Si ce travail ne prétend pas couvrir, tant s'en faut, la problématique identitaire et médiatique galicienne, il permet de formuler quelques hypothèses intéressant notre recherche.

La première de ces hypothèses porte sur le lien unissant médias et identité régionale. L'exemple de la Galice montre qu'une identité régionale, aussi forte soit-elle, peut trouver dans les médias un écho amoindri, voire dissonant. Il ne suffit pas de posséder une langue propre et de se référer à une histoire et à des traditions particulières. Pour les médias, la représentation qui est faite d'une identité collective compte tout autant que sa réalité. Or, dans une première partie, nous avons vu à quel point l'identité galicienne a été malmenée par l'histoire ; ce qui nous a fourni des clés d'interprétation pour appréhender la réalité identitaire actuelle. Sinon, comment expliquer par exemple le peu de place accordée par les médias privés à une langue comprise par près de 90% de la population ?

Comme l'a montré E. Goffman, les interactions sociales impliquent souvent une représentation de soi dans laquelle chacun cherche à imposer une image valorisée de lui-même qu'il considère comme son identité sociale. Ce phénomène est évident en

⁸¹Caroline Domingues : *Identité régionale et médias : l'exemple de la Galice*. L'Harmattan. Paris, 2005.

Galice. Chacun, à travers son mode d'expression tend à donner une image de lui-même conforme à ses modèles de référence. L'emploi du castillan –parfois d'un mauvais castillan– par les Galiciens est en quelque sorte l'image que le Galicien tend à son interlocuteur dans une conversation formelle. La communication est dans ce cas un moyen d'infirmer sa propre identité. Elle est une sorte de « figuration » où chaque acteur s'efforce d'interpréter le rôle qu'il a choisi. Car l'identité dépend de l'idée que l'on se fait d'elle, du regard porté à la fois de l'extérieur et de l'intérieur sur ce qu'elle a et ce qu'elle est. Ainsi l'identité correspond à un sentiment d'appartenance complexe, multidimensionnel et évolutif.

CONCLUSION

Les témoignages français sur la Galice sont naturellement différents en fonction de l'époque, de la situation et de la formation de ses auteurs ou des causes et des préoccupations qui les ont amenés dans le pays. Pèlerins, soldats en guerre, écrivains à la découverte du pays, savants en voyage d'études ou rédacteurs de rapports diplomatiques nous fournissent une multitude d'expériences, de souvenirs et de renseignements qui supposent une riche diversité de points de vue pour aborder dix siècles dans la vie d'un pays et de ses gens.

Parfois les témoignages coïncident et se renforcent. C'est ainsi, par exemple, que Fourcroy fait allusion à la première crise de la construction navale du Ferrol, commencée dans le dernier quart du XVIII^e siècle et aggravée avec la défaite maritime de Trafalgar (1805). Dans son rapport —qui précède de trente ans la visite de Rosseeuw Saint-Hilaire— il note après avoir souligné que Ferrol « est peut-être le port le plus sûr et sans contredire l'un des plus beaux arsenaux maritimes du monde » :

Il n'y a aucune activité dans l'arsenal : les approvisionnements de toute espèce, jusqu'au bois, y manquent. On manque aussi d'argent d'où il résulte qu'il n'y a guère que 600 employés et que comme on les paye fort mal, le nombre diminue encore tous les jours par la désertion à laquelle on ne s'oppose guère.

Il faut dire que vers la moitié du XVIII^e siècle quinze mille ouvriers travaillaient dans l'arsenal du Ferrol.

D'après le rapport de Fourcroy, la population de la Galice était de 1. 400. 000 habitants. C'est la seule donnée que nous pouvons trouver à ce sujet dans les textes choisis puisque en général il s'agit de récits de voyage. Pourtant, il nous semble intéressant de compléter le chiffre de Fourcroy avec un texte publié par Boucher de la Richarderie en 1808⁸², donc à la même époque.

Ni Peyron, ni Swinburne, qui a voyagé avant lui, ni l'auteur du Tableau de l'Espagne, qui n'a publié sa relation que quelques années après, comme on le verra, n'ont décrit la Galice, les Asturies, l'Estramadure espagnole et la Navarre⁸³. Peyron se contente d'observer sur la Galice que son peuple peut se comparer à celui de l'Auvergne, qu'il quitte son pays et va se livrer, dans le reste de l'Espagne, aux mêmes travaux que l'Auvergnat et le Limousin sont en possession d'exercer en France.

L'auteur du Tableau de l'Espagne nous apprend que la Galice, dont le clergé possède plus de la moitié, la Galice, sans canaux, sans rivières navigables, presque sans chemins, n'a d'autre industrie que la fabrication de ses toiles, sa navigation et ses pêches ; mais comme pourvue d'un sol susceptible de toutes les cultures, entourée par la mer de deux côtés, et débarrassée du fléau de la Mesta, elle est sans

⁸² Boucher de la Richarderie Gilles. *Bibliothèque Universelle des Voyages ou Notice complète et raisonnée de tous les voyages anciens et modernes*. Tome III. Treuttel et Würtz. Paris, 1808.

⁸³ Jean-François Peyron a publié en 1782 son *Nouveau Voyage en Espagne fait en 1777 et 1778* et Henry Swinburne en 1787 son *Voyage en Espagne en 1775 et 1776*. L'auteur du *Tableau de l'Espagne Moderne*, publié en 1797, est Jean-François Bourgoing.

comparaison la province la plus peuplée de l'Espagne. On y comptait en 1787, treize cent quarante-cinq mille huit cent trois habitants⁸⁴.

La comparaison ou la complémentation de témoignages à des périodes différentes peut nous aider à avoir une perspective historique concernant certaines questions.

C'est ainsi que les allusions à l'exportation des vins ou à celle de fruits tels que les oranges et les citrons peuvent servir d'appui à l'étude du commerce entre la Galice et la France.

Les différents témoignages aident aussi à saisir l'évolution des villes à travers le temps. On le constate en lisant les allusions à la ville de Baiona, présentée d'abord comme lieu de joutes royales (*Roland furieux*) ou port de commerce actif (Pyrard) pour être enfin décrite au début du XIX^e siècle dans sa décadence par le *Journal de la brigade légère de la Division Bourke*.

Mais s'il y a parmi les témoignages que nous avons réunis un aspect bien documenté c'est sans doute celui de l'importance de la pêche galicienne. « On y trouve des poissons de mer de toutes tailles » assure le *Guide du Pèlerin* au XII^e siècle. Et Pyrard, au début du XVII^e s'étonne devant « une des plus grandes pêches que je vis jamais, et principalement de sardines les plus belles et grosses qu'on saurait voir ». Vers la fin de ce même siècle Mme d'Aulnoy parle de « l'excellent poisson et particulièrement des sardines, plus délicates que celles qui viennent de Royan à Bordeaux. » Et le très complet rapport de Fourcroy donne en 1807 des chiffres éloquents :

[...] la quantité de sardines prises et salées en Galice s'élève annuellement à 944. 000 milliers, celle de la morue à 26. 800 quintaux et celle du congre et des polypes à 28. 300 quintaux. Ce sont en général des Catalans qui salent la sardine en Galice et c'est pour la Catalogne qui s'en fait la plus grande exportation. On assure que la graisse seule que l'on obtient pressant les sardines couvre par son produit le prix d'achat de la sardine et du sel et tous les frais de main d'œuvre, de manière que le profit de cette opération est la totalité de la sardine salée et pressée.

En 1886, comme on a vu, Albert de Monaco viendra en Galice pour étudier sur les lieux la pêche de ce poisson, alors si abondant encore sur les côtes galiciennes et en voie de disparition sur les côtes françaises.

Et plus de cent ans après, tout au début du XXI^e siècle, en 2003, l'agression contre les ressources marines et la vie des pêcheurs galiciens fera l'actualité mondiale avec la catastrophe du *Prestige*.

Malheureusement, à nouveau la Galice a attiré l'attention mondiale dans les années suivantes à cause d'une autre agression, cette fois contre la vie sur la terre. Les

⁸⁴ La population totale de l'Espagne étant en 1787 de 10. 260. 000 habitants, la population de la Galice en représenterait 13, 11%. Au XXI^e siècle et selon le recensement de 2001 la population totale de l'Espagne serait de 40. 84. 371 personnes et celle de la Galice de 2. 695. 880, soit 6, 59%. La Galice occuperait ainsi actuellement la cinquième place dans l'ensemble des communautés autonomes de l'Espagne quant à la population.

incendies provoqués ont menacé non seulement les bois et la nature mais directement des habitations et des villes, donc les personnes. Et les images des bois et des cultures brûlés se sont diffusées ébranlant un peu l'idée d'une Galice verdoyante longtemps répandue à l'unanimité par les voyageurs français, tels Blanc Saint-Hilaire dans ce texte⁸⁵ qui parle de Vigo et qui est contemporain de la visite d'Albert de Monaco et de l'article de *À travers le monde* :

[...] *Mais bien plus loin encore, la baie continue et se prolonge au pied des coteaux superbes de verdure et de riche végétation, s'élevant graduellement jusqu'au bas des montagnes toutes parées aussi de leurs vertes richesses. Des villages, des villas, des jardins ravissants et puis Cangas animent l'immense contour de cette belle rade qui forme, en se rétrécissant à mesure qu'elle se prolonge dans la contrée, comme un ruban bleu posé sur un immense tapis vert.*

[...] *Arrivés enfin sur les remparts qui couronnent le Castro, toute langueur, tout abattement, toute fatigue disparaissent, le panorama qui se déroule sous vos yeux fait oublier tout le reste. On contemple la rade de Vigo qu'on ne se lasse pas d'admirer, on suit les ramifications de la Sierra Cantabrique, on pénètre dans l'intérieur de la verte Galice, l'œil saisit tous les détails de cet immense paysage si magnifiquement éclairé (Œuvres complètes sous un ciel pur et profond ; on admire, mais on ne saurait peindre ce que l'on voit, on ne peut le décrire.*

La Galice a une forte personnalité que les voyageurs français ont toujours soulignée. C'est sans doute cela que Jean-Jacques Rousseau voulait exprimer quand dans l'*Émile* il écrit :

C'est dans les provinces reculées, où il y a moins de mouvement, de commerce, où les étrangers voyagent moins, dont les habitants se déplacent moins, changent moins de fortune et d'état, qu'il faut aller étudier le génie et les mœurs d'une nation. Voyez en passant la capitale, mais allez observer au loin le pays. Les Français ne sont pas à Paris, ils sont en Touraine ; les Anglais sont plus Anglais en Mercie qu'à Londres et les Espagnols plus Espagnols en Galice qu'à Madrid⁸⁶.

Cette forte personnalité est exprimée par André Sernin —comme on l'a vu— justement à travers l'idée opposée à celle de Rousseau : « *la Galice est pour l'étranger pressé la région de l'Espagne la moins espagnole* ».

Au XXI^e siècle il n'existe pas une différence si grande entre la vie et les habitudes des gens, même de pays relativement éloignés. Une certaine uniformisation ne serait pas forcément négative si elle savait préserver la création et la personnalité des individus et des peuples, des différentes cultures qui peuvent et doivent, bien sûr, être solidaires.

De même, la transformation du monde par l'action humaine est inévitable et pourrait être orientée vers le progrès collectif et le développement durable.

⁸⁵ Blanc Saint-Hilaire Marie-Jean, "L'Espagne monumentale et pittoresque" dans Benassar Bartolomé et Lucile, *Le voyage en Espagne*. Paris, Bouquins, Robert Laffont, 1998.

⁸⁶ Jean-Jacques Rousseau: *Émile*. Livre V. *Œuvres complètes. Tome IV*. Bibliothèque de la Pléiade. Gallimard. Paris, 1999.

Malheureusement, l'exploitation irrationnelle et incontrôlée a bien changé la face de la Terre et la Galice, hélas, n'y a pas échappé. Ce pays que les voyageurs français ont rapproché de la Bretagne par son aspect, peut-il encore être considéré comme une «*région boisée qui a des cours d'eau, des prés et des vergers de grande qualité, des sources limpides et de bons fruits* » tel qu'Aimeric Picaud le décrivait ?